MÉMOIRES DE L'UNIVERSITÉ DE NEUCHATEL

TOME QUINZIÈME

DOUZE ANS DE FOUILLES
DANS LA
NÉCROPOLE MEMPHITE
1924-1936

PAR

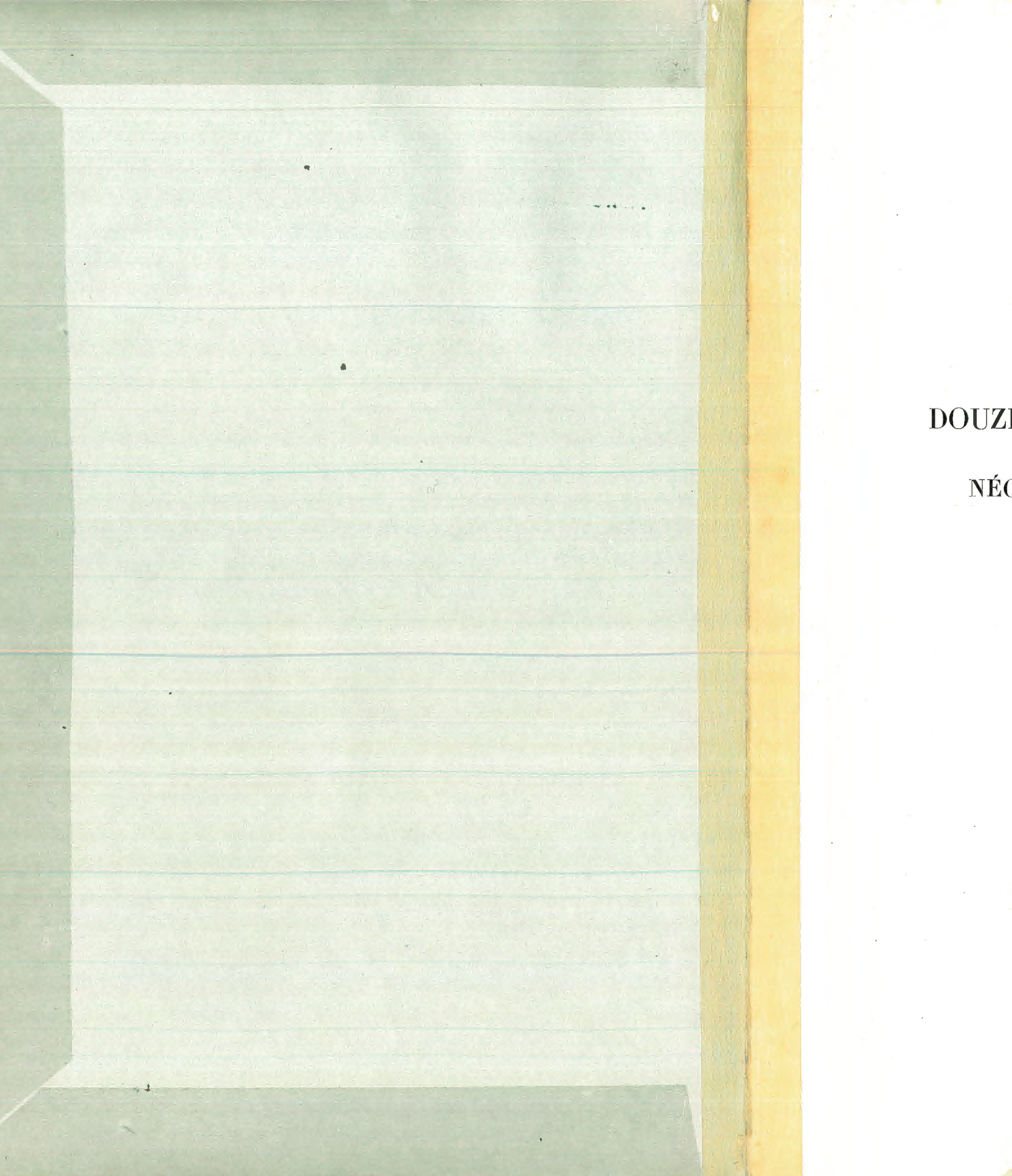
GUSTAVE JÉQUIER

PROFESSEUR HONORAIRE DE L'UNIVERSITÉ DE NEUCHATEL
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE



NEUCHATEL
SECRÉTARIAT DE L'UNIVERSITÉ
1940





DOUZE ANS DE FOUILLES
DANS LA
NÉCROPOLE MEMPHITE

1924-1936

IMPRIMERIE PAUL ATTINGER S. A., NEUCHATEL



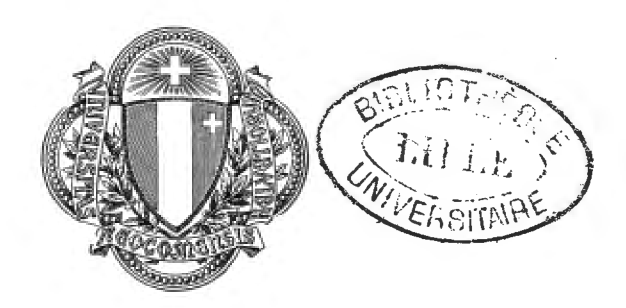
MÉMOIRES DE L'UNIVERSITÉ DE NEUCHATEL

TOME QUINZIÈME

DOUZE ANS DE FOUILLES
DANS LA
NÉCROPOLE MEMPHITE
1924-1936

PAR

GUSTAVE JÉQUIER
PROFESSEUR HONORAIRE DE L'UNIVERSITÉ DE NEUCHATEL
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE



NEUCHATEL
SECRÉTARIAT DE L'UNIVERSITÉ
1940

AVANT-PROPOS

Ce petit livre est destiné à servir de justification au congé qu'a bien voulu m'accorder l'Université de Neuchâtel pour me permettre de répondre à l'appel qui m'était adressé en automne 1924 par le Service des Antiquités de l'Égypte, me demandant de prendre pour plusieurs années la direction d'un travail archéologique important.

Il s'agissait de réorganiser un chantier de fouilles dans un des secteurs de la nécropole de Memphis, abandonné pendant plus d'un quart de siècle, depuis le temps où Jacques de Morgan, dont j'eus le privilège d'être le collaborateur, faisait à Dahchour ses retentissantes découvertes. Cette vaste région qui fait suite, en bordure du désert libyque, à celle des cimetières fameux de Saqqarah-Nord, est encore en grande partie inexplorée, bien que parsemée de tombes antiques datant des meilleures époques de l'empire égyptien. Le point où, après une saison de reconnaissances, j'établis mon centre de travail, à peu de distance du village moderne de Saqqarah, fut choisi parce qu'il contenait plusieurs groupes de monuments d'époques différentes, bien distincts et caractéristiques, et qu'il promettait ainsi des résultats particulièrement intéressants. Cette espérance ne fut point déçue et chaque saison amena une série de découvertes qui, pour n'avoir pas produit un effet sensationnel sur le grand public, n'en ont pas moins apporté à la science des révélations d'un haut intérêt, et cela dans tous les domaines de l'archéologie égyptienne.

Pendant les douze saisons successives que durèrent mes fouilles dans la région dite de Saqqarah-Sud, je n'ai pas eu d'assistant, et ai eu à m'occuper moi-même de tout ce qui concernait la direction et la surveillance des travaux, le relevé, le classement et le dessin des trouvailles,

aidé seulement pour l'établissement des grands plans par les architectes attachés au chantier voisin, MM. Dows Dunham et J. Ph. Lauer, et pour la copie des bas-reliefs du temple de Pepi II, par un dessinateur égyptien. La partie administrative était du ressort de l'Inspecteur en chef du Service des Antiquités pour la région, le regretté C. M. Firth, en qui j'ai toujours trouvé, en tous domaines, l'appui le plus bienveillant, ainsi qu'en son successeur Hakim Effendi Abouseif. L'intérêt que ne cessèrent de me témoigner le Directeur général du Service, M. P. Lacau, puis son successeur, M. Ét. Drioton, fut pour moi une aide précieuse, et quant au personnel indigène, sous les ordres du reïs Keraïm Hamdan, je n'ai jamais eu qu'à m'en louer.

Les résultats des fouilles ont été consignés au fur et à mesure dans mes rapports préliminaires annuels, parus dans les *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte* (t. XXV à XXXVI), puis publiés *in extenso* dans une série de volumes, auxquels je renvoie le lecteur pour tous les détails ainsi que pour les inscriptions :

Le Mastabat-Faraoun (Le Caire 1928).
La pyramide d'Oudjebten (Le Caire 1928).
Tombeaux de particuliers contemporains de Pepi II (Le Caire 1929).
Les pyramides des reines Neit et Apouït (Le Caire 1933).
Deux pyramides du Moyen Empire (Le Caire 1933).
La pyramide d'Aba (Le Caire 1935).
Le monument funéraire de Pepi II :
I. Le tombeau royal (Le Caire 1936).
II. Le temple (Le Caire 1938).
III. Les approches du temple (Le Caire 1940).

Mon but est ici de récapituler les résultats de ces fouilles, de les classer, de les situer dans leur milieu historique, archéologique et religieux, d'en dégager la portée scientifique et les données nouvelles qu'ils apportent à notre connaissance, encore si pleine de lacunes, de plusieurs des périodes les plus importantes de la civilisation égyptienne.

Neuchâtel, juin 1940. G. J.

PREMIÈRE PARTIE

LA IIIE DYNASTIE

Les vestiges des périodes préhistoriques, si abondants tout le long de la vallée du Nil, n'apparaissent nulle part dans la région méridionale de la nécropole memphite : ni sépultures, ni traces d'habitations, ni ateliers de taille n'y ont été retrouvés jusqu'à présent, et même les outils épars à la surface du désert font complètement défaut. Il en est de même pour les monuments d'époque thinite ; Memphis, fondée au dire de la légende, par Ménès, le premier des Pharaons, fut dès le début de l'histoire la capitale réelle du double royaume et si les souverains continuaient à se faire ensevelir dans leur antique résidence d'Abydos, leurs ministres et hauts dignitaires avaient choisi comme cimetière la partie du désert qui domine le village moderne d'Abousir et aucun d'eux ne s'est écarté de cette nécropole[1] qui a livré récemment encore toute une série de monuments, d'objets et de renseignements de la plus grande valeur[2].

Dans la liste de rois inconnus qui représente pour nous presque toutes nos connaissances sur la IIIe dynastie, une seule grande figure se détache, celle de Djeser, le véritable fondateur de l'empire memphite, qui fut dans tous les domaines un novateur génial. L'œuvre monumentale à laquelle son nom reste associé, en même temps que celui de son grand ministre, Imhotep, plus tard divinisé, domine encore le désert memphite

[1] Le cimetière thinite le plus rapproché de celui-ci se trouve à Gizeh, à une trentaine de km. vers le Nord. (Flinders Petrie, *Gizeh and Rifeh*, Londres 1907).
[2] Quibell, *Excavations at Saqqara* 1912-1914, *Archaic Mastabas*. — Emery, *The Tomb of Hemaka*. — Emery, *Hor-Aha*.

de son imposante et caractéristique silhouette ; les ruines des édifices constituant l'ensemble du monument funéraire bien connu sous le nom de *pyramide à degrés*, première manifestation de l'architecture de pierre qui se présente déjà comme un système parfaitement évolué[1], témoignent d'un esprit nouveau, vigoureux, point de départ de la période

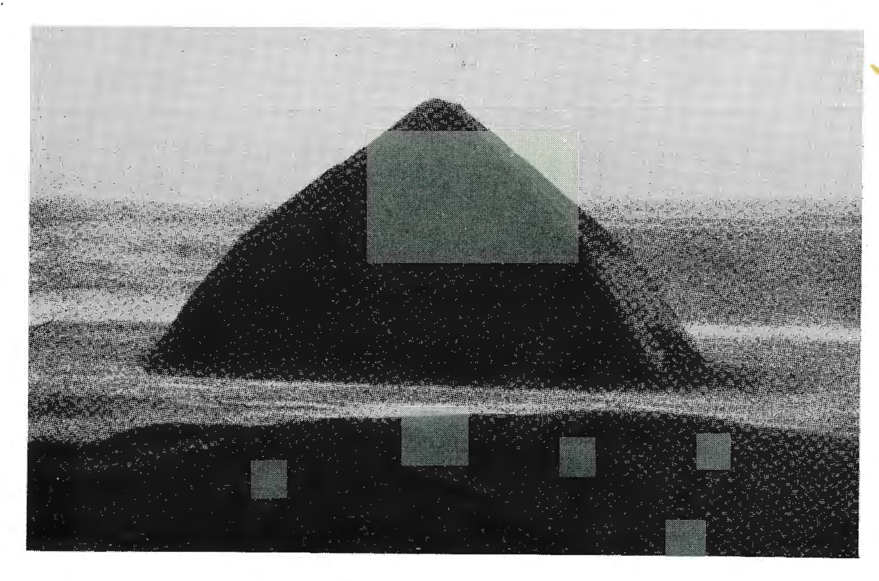


Fig. 1. — La pyramide rhomboïdale.

au cours de laquelle se constitua la civilisation égyptienne, l'Ancien Empire memphite.

Deux grandes pyramides de pierre s'élèvent en plein désert, à la hauteur du village moderne de Dahchour ; la plus septentrionale a été attribuée, avec beaucoup de vraisemblance, à Snefrou, le fondateur de la IVe dynastie[2], tandis que l'autre, située à trois kilomètres plus au Sud, doit lui être quelque peu antérieure, à en juger d'après des analogies très évidentes de construction et de style, mais avec certains caractères plus archaïques. A défaut de renseignements précis, qu'une fouille

[1] Firth, Quibell, Lauer, *The Step Pyramid* (Le Caire 1936). — Lauer, *La pyramide à degrés. L'architecture* (Le Caire 1936).

[2] Le nom de Snefrou n'a pas été retrouvé dans la pyramide, où aucune fouille sérieuse n'a été pratiquée, mais le mode de construction appartient sans aucun doute à son époque. Une nécropole de personnages importants du règne de Snefrou se trouve placée à proximité de la pyramide, en bordure du désert (J. de Morgan, *Fouilles à Dahchour* I, p. 9-14 ; II, p. 1-27).

méthodique amènera sans doute quelque jour, nous pouvons admettre que la *pyramide rhomboïdale*, ainsi nommée à cause de sa forme spéciale à double pente, appartient à l'un des derniers rois de la IIIe dynastie, peut-être au prédécesseur immédiat de Snefrou, Houni.

Ce profil en pointe de diamant, une conservation remarquable, un revêtement encore en bonne partie en place, une dimension presque égale à celle de ses sœurs de Gizeh, l'isolement au milieu des sables, font de la pyramide rhomboïdale un des monuments les plus impressionnants, comme aussi l'un des plus mystérieux de l'Égypte. Et pourtant les égyptologues l'ont négligée jusqu'ici[1]. Depuis Perring, qui en 1837, ouvrit les chambres souterraines et fit un relevé très exact des appartements funéraires[2], la pyramide était restée à l'abandon ; au cours du premier hiver de mes travaux dans la région, saison consacrée surtout à une reconnaissance générale, j'employai pendant un mois une équipe d'ouvriers à faire quelques travaux d'exploration dans la pyramide et aux environs[3].

L'intérieur du monument renferme deux appartements à des niveaux différents, avec couloirs indépendants dont l'un aboutit sur la face nord, l'autre très haut sur la face ouest, disposition qui ne se retrouve dans aucune autre pyramide. Il s'agissait de rouvrir le seul couloir accessible[4], celui qui débouche au milieu de la paroi nord, à une faible hauteur, de dégager complètement le couloir et le vestibule, et de pénétrer dans la salle inférieure pour étudier les moyens de parvenir à la salle supérieure signalée par Perring. Cette reconnaissance a donc rendu accessible la salle funéraire qui, par ses proportions et ses dimensions, est certainement une des choses les plus extraordinaires de la contrée ; elle nous a permis également de faire un certain nombre d'observations et de nous rendre compte des problèmes qui se posent.

Le couloir étroit et bas qui part de la face nord, arrivé près du centre de la pyramide, à une profondeur de 25 m. environ, devient horizontal, puis, sans changer de largeur, s'élève subitement à une grande hauteur

[1] A part les descriptions très sommaires des guides, on ne peut guère signaler que celle de Capart, *Memphis, à l'ombre des pyramides*, p. 34-37.

[2] H. Vyse, *Operations carried on at the pyramids of Gizeh* III, p. 65-70, et 4 planches.

[3] Compte rendu dans les *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte* XXV, p. 71-75.

[4] Le couloir ouest n'a jamais été ouvert ; le point où il doit déboucher se trouve presque à mi-hauteur de la paroi, masqué par le revêtement qui est encore intact. Cette entrée est donc pratiquement inaccessible, à moins d'entreprendre des travaux considérables.

formant un petit vestibule couvert en encorbellement, qui est rempli aux deux tiers au moins de sa hauteur par un massif de maçonnerie en pierres sèches.

Ce vestibule débouche dans une chambre dont le plafond s'élève bien plus haut encore, jusqu'au niveau du sol primitif, actuellement à plus de 18 m. au-dessus de la couche de matériaux qui en forme le fond. Les parois sont entièrement nues, construites en blocs réguliers de calcaire blanc, dont les premières assises sont verticales tandis que les suivantes vont en se rapprochant peu à peu de manière à former une toiture en encorbellement sur les quatre faces. C'est l'exemple le plus parfait de ce genre de couverture employé dans les grands monuments funéraires jusqu'à la IVe dynastie. La disposition toute en hauteur, la beauté des matériaux et la perfection de leur assemblage donnent à cette pièce un caractère de simplicité grandiose qui n'a pas son pareil dans la région.

Tout au haut de la toiture, dans un des derniers degrés de l'encorbellement, une porte est percée qui donne accès par un long couloir à l'autre appartement et que seul un échafaudage spécial permettrait d'atteindre actuellement.

Quant au sol de la chambre, Perring avait cru y reconnaître un remplissage du même genre que celui du vestibule, mais en réalité, la roche même est en place à très peu de profondeur au-dessous de la surface apparente au moment de l'ouverture de la pyramide ; les parois de la salle reposent donc sur ce sol, qui se trouve à plus de 6 m. au-dessus du niveau du vestibule.

Nous ne pouvons pas nous rendre compte jusqu'à quel point des souterrains les voleurs de l'antiquité ont pu pénétrer, car ils n'ont laissé dans les parties aujourd'hui accessibles aucune trace de leur passage. Dans les déblais enlevés du couloir, du vestibule et de la salle, je n'ai pas recueilli le moindre fragment d'objet provenant de l'intérieur du tombeau, comme c'est généralement le cas dans les sépultures pillées, mais il est prudent de ne pas tirer de cette observation des conclusions prématurées.

Il n'existe autour de la pyramide aucune butte importante de décombres, mais de légères surélévations du terrain qui peuvent tout au plus recouvrir les arasements d'édifices détruits, et dont la plus importante indique clairement le tracé de l'enceinte de la pyramide. Un sondage pratiqué sur cette ligne m'a permis de reconnaître un point important de la face nord de cette enceinte, celui où la grande avenue

se détache de la muraille pour descendre obliquement vers la vallée.

Les constructions mises au jour par cette petite fouille sont du même travail que la pyramide elle-même, extrêmement soigné, en matériaux de très belle qualité, le calcaire blanc de Tourah. Par places, les murs sont encore debout sur une hauteur de près d'un mètre, de sorte que, malgré des lacunes, le plan se dessine clairement, montrant une disposition tout à fait nouvelle.

Le mur d'enceinte est double, ou plutôt il existe en réalité deux enceintes qui, au lieu de délimiter, comme dans d'autres tombes royales, une sorte de parvis très vaste, sont si rapprochées l'une de l'autre qu'il n'y a place entre elles que pour un couloir à ciel ouvert[1] large de 2 m.

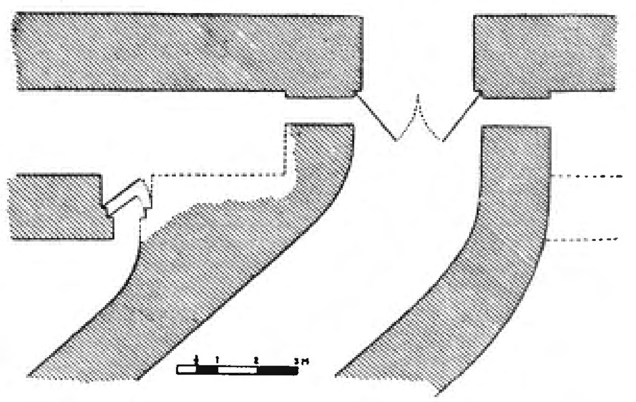


Fig. 2. — Jonction de l'avenue et du mur d'enceinte de la pyramide rhomboïdale.

L'avenue qui monte de la vallée est identique comme construction à cette double enceinte et se compose également de deux murs bordant le long couloir qui semble aussi avoir été à ciel ouvert. Arrivée à proximité de la face nord de la muraille, l'avenue qui forme avec celle-ci un angle très aigu, change de direction et s'incurve en quart de cercle[2] de manière à l'aborder normalement.

En prenant cette courbe, l'avenue traverse la première enceinte et s'arrête devant la deuxième, où s'ouvre une large porte à deux vantaux. Deux passages étroits réservés au bout des murs de l'avenue permet-

[1] A en juger d'après le fruit des murs, qui est le même sur les deux faces.

[2] Les murs bâtis sur plan circulaire sont extraordinairement rares en Égypte. Nous en avons un autre exemple, datant de la même époque, dans un des édifices qui font partie de l'ensemble de la pyramide à degrés.

taient la communication entre les deux parties du couloir d'enceinte, tant que la grande porte restait fermée [1].

Dans l'angle aigu formé par la jonction des deux murailles, celle de l'enceinte était percée d'une petite porte qui se trouvait, grâce à cette situation, presque invisible du dehors, même à une très petite distance. Un double retrait dans l'embrasure et la trace bien nette du fonctionnement des battants nous montrent que cette baie était munie de deux portes placées l'une derrière l'autre, surcroît de précaution pour assurer une fermeture très sûre [2], que nous ne retrouvons nulle part ailleurs.

Aucun des problèmes historiques et archéologiques qui se posent devant la pyramide rhomboïdale n'a donc été résolu par ce petit travail de reconnaissance que j'aurais voulu reprendre au cours des saisons suivantes ; j'ai dû y renoncer pour des raisons toutes matérielles, telles que l'éloignement de mon centre de travail. Ce premier coup de sonde aura eu au moins l'avantage d'attirer de nouveau l'attention sur un site d'où l'on peut attendre des découvertes très importantes concernant un siècle pour ainsi dire inconnu.

[1] Cette porte se trouvant placée en avant du mur et non dans son épaisseur, lorsqu'on l'ouvrait, les deux vantaux venaient s'appliquer sur les passages latéraux, les masquant entièrement.
[2] La porte intérieure étant fermée, il était impossible d'ouvrir l'autre de l'extérieur.

DEUXIÈME PARTIE

LA IVE DYNASTIE

Les grands rois de la IVe dynastie devaient avoir établi leur résidence non plus à Memphis même, mais à une vingtaine de kilomètres plus au Nord, dans le voisinage du plateau de Gizeh où ils construisirent leurs célèbres tombeaux. Le premier d'entre eux cependant habitait sans doute aux environs de la capitale, si l'on s'en tient à la théorie que les pharaons ont toujours bâti leurs tombes à proximité de leurs palais, car il est des plus probable que c'est à lui qu'il faut attribuer la grande pyramide de Dahchour, au Nord de la rhomboïdale.

Le nom de Snefrou n'a pas été, il est vrai, trouvé dans la pyramide même ou dans ses dépendances, où aucune fouille sérieuse n'a été pratiquée jusqu'ici, mais le mode de construction appartient sans aucun doute à cette époque [1] ; en outre, on a découvert à proximité de la pyramide, en bordure de la vallée, toute une série de tombeaux appartenant à de hauts fonctionnaires du règne de Snefrou [2], et c'est de là également que provient un décret gravé sur pierre, accordant des faveurs spéciales aux prêtres du culte funéraire de Snefrou [3].

Au cours de mes deux premières saisons de fouilles, mon principal effort s'est porté sur un monument d'un type architectural unique en son genre, dont le constructeur était encore inconnu et dont l'appareillage en gros blocs, qui contraste d'une façon si nette avec les monticules informes recouvrant les monuments du voisinage, se révélait identique

[1] Vyse, *Operations carried on at the pyramids of Gizeh* III, p. 63-65.
[2] J. de Morgan, *Fouilles à Dahchour* I, p. 9-14 ; II, p. 1-27.
[3] Borchardt, *Zeitschrift für aeg. Sprache* XLII, p. 1-11. — Weill, *Décrets royaux*, p. 51.

à celui des grandes pyramides de Gizeh, ce qui le reportait nécessairement à une époque très voisine de la IVe dynastie.

Le terme de *Mastabat-Faraoun*, par lequel les gens du pays désignent ce monument, caractérise de façon très juste et très expressive d'une part la masse énorme qui appelle l'idée d'une construction royale (pharaonique), d'autre part les formes générales, analogues à celles des tombeaux de seigneurs, si nombreux dans la nécropole memphite ; le



Fig. 3. — Face est du Mastabat-Faraoun.

mot *mastaba* qui désigne originairement les banquettes de briques devant les maisons indigènes, a été appliqué, par similitude d'aspect, aux tombes monumentales de l'Ancien Empire et a été adopté depuis près d'un siècle dans la terminologie archéologique.

Tombeau de Pharaon. Ce nom est bien celui qui convient au seul monument de la région qui, à côté des deux grandes pyramides de Dahchour, présente encore un aspect royal, au milieu des tas de pierres blanches ou des monticules de briques noires, seuls restes apparents des sépultures royales de la fin de l'Ancien et du Moyen Empire, à Dahchour aussi bien qu'à Saqqarah-Sud. Le nom même du roi constructeur restait ainsi dans le vague, caché sous le vocable général de Pharaon, et ici l'ignorance n'était pas seulement le fait des gens du pays, mais aussi des égyptologues ; Mariette avait bien cru lire le nom d'Ounas dans quelques signes griffonnés sur une paroi du caveau funéraire[1], mais cette attribution au dernier roi de la Ve dynastie, reposant d'ailleurs sur une fausse

[1] Brugsch, *Geschichte Aegyptens*, p. 92.

lecture, dut être abandonnée lorsqu'on découvrit la pyramide de ce roi dans la région nord de Saqqarah, et l'idée de Maspero qu'on pourrait penser au successeur d'Ounas, Ati[1], n'était guère plus acceptable, le mode de construction de l'édifice étant manifestement de beaucoup antérieur à ces deux souverains.

Les fouilles m'ont permis de trouver la solution de ce problème et de reconnaître en Shepseskaf, dernier roi de la IVe dynastie, le constructeur d'un tombeau qui, par sa forme spéciale, contraste de façon si curieuse avec le groupe des pyramides au milieu desquelles il se place historiquement.

Lepsius[2] déjà avait reconnu que le Mastabat-Faraoun affectait la forme d'un gigantesque sarcophage du type en usage à l'époque, avec couvercle bombé appuyé aux deux extrémités à des pièces droites faisant saillie, en prolongation des deux parois terminales, type architectural dérivé de celui des habitations primitives en briques, à toit voûté[3]. En passant dans le domaine de l'architecture et pour servir de modèle à un très grand monument, ce type a dû subir une adaptation consistant à donner aux parois verticales du sarcophage un fruit très accentué, de manière à assurer la solidité d'une masse de près de 20 m. de haut en lui donnant une assiette suffisante.

Ensablé jusqu'à mi-hauteur à peu près, le Mastabat-Faraoun, qui avait perdu son revêtement depuis des siècles, ne présentait plus à la vue que les surfaces, très rongées par les vents et le sable, d'un gros œuvre en blocs d'un calcaire coquillier grossier et de qualité très médiocre, extraits des roches du voisinage. Dégagé maintenant jusqu'au sol, ses quatre faces apparaissent coupées vers le milieu par un large gradin qui, comme dans la plupart des pyramides, était destiné à servir de point d'accrochage au revêtement en beau calcaire fin des carrières de Tourah, sur l'autre rive du Nil. Quelques fragments de cette enveloppe qui recouvrait tout le monument d'une surface bien polie, nous permettent d'évaluer la pente des parois à 65°[4], et certains indices montrent que la première assise devait être non en calcaire, mais en granit rose.

Le revêtement existait encore au Nouvel Empire, comme l'atteste

[1] Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique* I, p. 416, note.
[2] Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien. Text.* I, p. 200.
[3] Jéquier, *Les éléments de l'Architecture*, p. 328.
[4] Les divergences dans les mensurations des blocs conservés montrent que les assises du revêtement n'étaient pas rigoureusement horizontales, de sorte que ce chiffre n'est qu'une approximation.



FIG. 4. — Angle sud-est du Mastabat-Faraoun.

un fragment d'inscription du grand prêtre Khamouas, fils de Ramsès II, gravé sur l'un des blocs, mais rien ne nous permet de fixer la date de l'exploitation. Privé de ce revêtement, l'édifice mesure encore 94 m. 50 sur 67 m.[1] ; sa hauteur totale atteignait à peu près 18 m. aux deux extrémités, où la courbe du couvercle du pseudo-sarcophage venait buter contre les appuis terminaux.

Une énorme brèche qui s'enfonce au milieu de la paroi nord désigne les travaux entrepris par les violateurs à l'endroit même où débouchait le couloir ancien, sur un plan et avec des moyens tels qu'il ne saurait être question de travaux clandestins, mais bien d'une entreprise quasi officielle, d'une de ces exploitations auxquelles se livrèrent volontiers les gouvernants de l'Égypte dans les époques troublées où le respect des morts ne contre-balançait plus la valeur des trésors accumulés dans leurs tombes[2]. Au fond de cette brèche, Mariette retrouva le couloir descendant et pénétra dans le tombeau qui était entièrement vide. Depuis lors, le couloir s'était de nouveau obstrué et nécessita des travaux de consolidation longs et délicats, vu l'état de bouleversement de la grande brèche, pour permettre non seulement de rouvrir le souterrain, mais de rendre désormais accessible un des plus parfaits et des mieux conservés des tombeaux royaux de l'Ancien Empire[3].

La disposition générale de l'appartement funéraire, souvent compliquée ailleurs par des adjonctions, est ici parfaitement claire et reste un des modèles du genre, tant pour la simplicité du plan que pour la beauté des matériaux et la perfection de l'exécution. Il a été aménagé à ciel ouvert, avant la construction du monument, dans une fosse de 8 m. de profondeur, suivant le même système que le tombeau inachevé de Zaouiet el Arian, dans des proportions moins colossales, il est vrai, vu la nature du terrain, conglomérat plus ou moins compact de sable et de galets, qui ne permet pas de creuser des trous très profonds.

L'ensemble, qui se compose d'un couloir et d'une grande antichambre donnant accès à la salle sépulcrale et aux magasins, est entièrement construit en blocs de granit, taillés avec soin, de manière à pouvoir être assemblés à joints vifs sans ciment, mais dégrossis seulement sur les faces apparentes, le travail de ravalement n'ayant jamais été exécuté. Sauf dans le couloir où les proportions sont un peu différentes, les éléments

[1] Primitivement, avec le revêtement, 99 m. 60 sur 74 m. 40.
[2] Aucun indice ne nous permet de fixer, même approximativement, la date de cette violation.
[3] Ces travaux ont été exécutés sous la direction de M. E. Baraize.

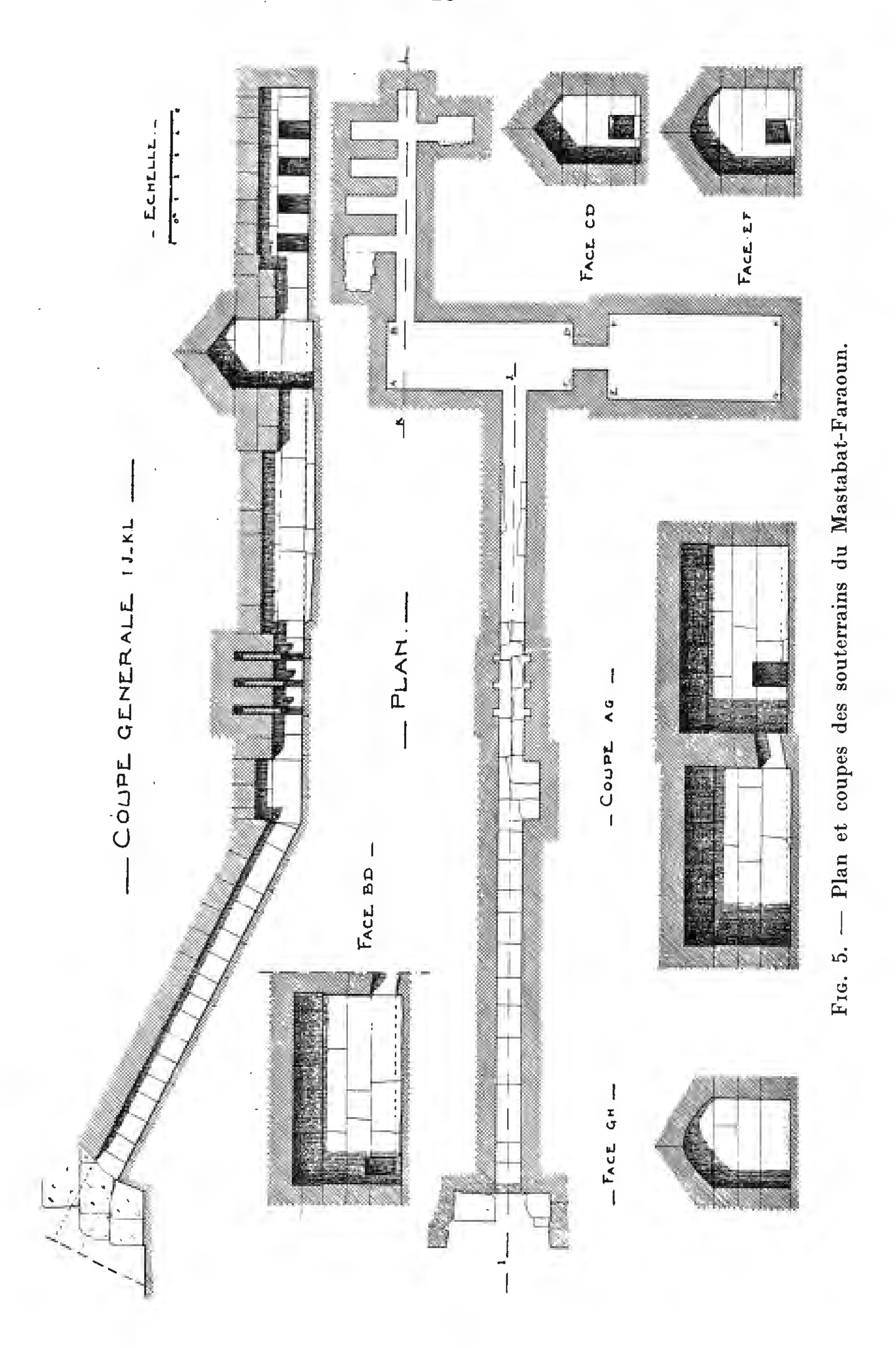


Fig. 5. — Plan et coupes des souterrains du Mastabat-Faraoun.

de granit ont une épaisseur constante de 2 coudées (1 m. 05), ce qui donne aux assises une régularité absolue ; leur longueur, qui est très variable, atteint jusqu'à 5 m. pour certains d'entre eux.

Le couloir d'accès est coupé en deux parties d'inégale longueur par une chambrette. Le premier tronçon, dont l'orifice se trouvait donc au milieu de la paroi nord du mastaba, est une descenderie qui plonge vers l'intérieur sous un angle de 23° ; la section de cette partie du couloir est presque carrée (1 m. 27 de haut sur 1 m. 15 de large) et ses parois sont formées par une série de cubes de granit, des dalles de même épaisseur étant employées pour le plafond et le plancher.



Fig. 6. — Mastabat-Faraoun.
Salle du sarcophage.

Au delà de la chambrette, qui n'est qu'un élargissement du couloir avec surélévation du plafond, le couloir, reprenant sa largeur primitive, devient horizontal ; il est coupé par trois herses mobiles, dalles de granit de 0 m. 30 d'épaisseur, qui sont encore en place dans leurs logements, mais soulevées à mi-hauteur et calées au moyen de déchets de pierre.

La première salle, qui sert d'antichambre, est de grandes dimensions (7 m. 12 sur 3 m. 10) et couverte en toit au moyen de deux rangées de dalles inclinées et appuyées les unes contre les autres, type de couverture fréquent dans les caveaux de pierre tels que ceux des pyramides.

La salle du sarcophage, un peu plus grande que la précédente, s'ouvre à l'Ouest de celle-ci par une porte basse et se trouve placée légèrement en contre-bas. La couverture est aussi formée de dalles appuyées les unes contre les autres sur la ligne d'axe de la pièce, mais leur face inférieure a été retaillée de manière à donner au toit le profil d'une voûte surbaissée. C'est un des plus anciens exemples de ce mode de toiture, dont la forme est inspirée par celle des voûtes de briques.

Dans cette salle comme dans la précédente, le dallage a été arraché et le sous-sol fouillé jusqu'à près de 3 m. de profondeur, probablement par les violateurs du tombeau. Des sondages ont même été opérés sous les murs et sont venus échouer contre la maçonnerie du remplissage de la fosse.

Le sarcophage, caisse rectangulaire en grès noir très fin, aux parois polies et ornées d'un tore sur les arêtes verticales, devait se trouver au fond de cette salle contre le mur ouest ; il a été mis en miettes et il n'en reste que quelques fragments.

Un long couloir étroit s'ouvre à l'angle sud-est de l'antichambre et se dirige vers le Sud, donnant accès à cinq chambrettes qui sont plutôt de simples niches profondes et étaient sans doute destinées à la conservation du mobilier funéraire. Dans deux de ces petits magasins, la paroi de granit a été crevée par les voleurs et nous pouvons ainsi, par ces brèches, jeter un coup d'œil sur la maçonnerie qui enveloppe les appartements de granit.

Il n'a pas été trouvé un seul objet antique dans le tombeau même, et Mariette ne mentionne aucune découverte au cours de ses travaux dans le mastaba. Dans les environs immédiats du monument, il n'y avait rien non plus qui pût provenir du mobilier funéraire, pas même un seul fragment de vase en pierre dure ou en albâtre, comme on en rencontre toujours dans le voisinage des tombes royales. Ceci donne à supposer que le roi n'a pas été enseveli dans le tombeau qu'il s'était fait construire.

Pour protéger l'appartement funéraire souterrain, on avait élevé une construction en beaux blocs de calcaire fin qui, non seulement remplissait les vides de la grande fosse, mais s'élevait bien au-dessus de la toiture des salles, formant ainsi une première enveloppe et constituant le noyau du gros œuvre du mastaba[1]. Le gros œuvre même, aujourd'hui apparent sur toutes ses faces, est une masse compacte d'une seule venue, en gros blocs de calcaire coquillier de la région disposés en assises régulières. La configuration du sol, dans cette partie du désert, étant trop peu consistante pour supporter le poids d'un monument de cette importance, on avait aménagé tout autour du bloc central de maçonnerie un radier de fondations de 2 m. d'épaisseur, en gros matériaux et encastré dans le sol nivelé.

Privée aujourd'hui du revêtement dont il a été question plus haut,

[1] Cette maçonnerie est visible aujourd'hui au fond de la grande brèche et derrière les parois détruites des petits magasins.

cette masse dont les matériaux de qualité très médiocre ont beaucoup souffert des intempéries, garde encore bien nettes les formes générales du monument tel qu'il devait se présenter autrefois, avec ses parois en pente raide et sa couverture bombée appuyée contre deux larges ressauts droits, image de sarcophage colossal que son constructeur avait voulu opposer au profil si différent des pyramides.

A côté de ce tombeau si somptueux dans sa simplicité et de l'imposante masse du sarcophage-mastaba, les locaux réservés aux offices funéraires, partie intégrante et indispensable de toute sépulture royale, peuvent paraître un peu négligés soit dans leurs dimensions, soit dans leur mode de construction.

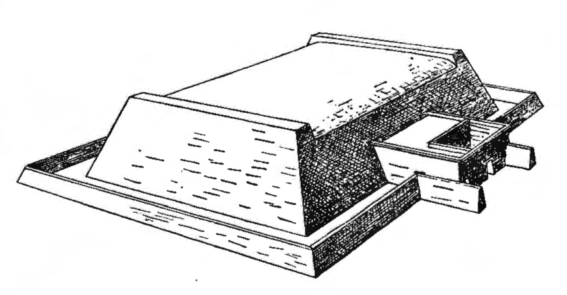


Fig. 7. — Reconstitution du Mastabat-Faraoun.

Une première enceinte, un mur en briques crues qui ne devait guère dépasser 7 coudées (3 m. 50) de hauteur, épais à la base de 4 coudées (2 m. 05) et se terminait par un faîtage en dos d'âne[1], isolait le mastaba en l'entourant d'un large préau qui paraît avoir été entièrement vide, sauf au milieu de la face est, où s'élevait la chapelle funéraire ; arrêtée par cet édifice, la muraille tournait à angle droit de manière à former une grande cour carrée en avant de ladite chapelle.

Une deuxième enceinte formée d'un mur du même type devait déterminer autour de cet ensemble une cour beaucoup plus vaste, mais qui ne semble pas avoir été destinée à contenir d'autres bâtiments ou tombeaux, tous les sondages que j'y ai pratiqués ayant révélé un sol vierge. Il ne reste que peu de chose de cette muraille, des arasements du côté méridional, et aucune trace sur tout le reste de son pourtour présumé, occupé par la nécropole de la VIe dynastie.

Les bâtiments adossés à une pyramide et destinés au culte funéraire royal avaient pris dès le règne de Khephren une importance et un développement considérables ; le nom de temples qu'on leur donne avec raison, ne saurait s'appliquer à celui qui s'appuyait contre la face est du Mastabat-Faraoun et qui par ses dimensions mérite tout au plus le

[1] A l'Ouest et au Nord, ce mur est conservé sur une bonne partie de sa hauteur ; au Sud et à l'Est, il est en beaucoup plus mauvais état.

nom de chapelle. Il y a ici encore, de même qu'en ce qui concerne la forme du tombeau, comme un retour à une période antérieure où l'on se contentait de locaux des plus exigus pour célébrer en l'honneur du pharaon défunt les offices destinés à assurer sa vie d'outre-tombe.

L'ensemble de la construction mesurait 23 m. 60 sur 19 m. A part trois blocs de granit restés en place, les murs ont disparu et ce n'est qu'en étudiant minutieusement les traces laissées sur le dallage et en bien des points, les fondations seulement, qu'on arrive à se rendre compte de la disposition du plan qui d'ailleurs est d'une grande simplicité. La presque totalité de la partie antérieure était occupée par une cour rectangulaire, à gauche de laquelle un corridor étroit amenait aux petites salles du fond, au sanctuaire précédé de deux antichambres et plus loin, par un couloir latéral, à un petit groupe moins distinct de pièces où il faut peut-être reconnaître une nouvelle courette et dont nous ignorons la destination.

Les murs de la chapelle venaient s'appuyer contre le mastaba, de manière qu'elle semblait faire corps avec le monument, et cela d'autant plus que la première assise des parois du petit édifice, comme celle des faces du mastaba, était en granit, le reste sans doute en calcaire comme le revêtement.

Un bassin rectangulaire en briques, dans le préau au Nord de la chapelle, recevait les eaux de pluie par l'intermédiaire de conduites souterraines.

Les murs de la première enceinte, en arrivant à la hauteur de la chapelle, tournaient vers l'Est de manière à former devant celle-ci une vaste cour dont les parois en briques crues sont encore partiellement enduites du crépi brunâtre qui couvre également les murs voisins, comme tous les monuments en briques de l'époque. A l'intérieur, les parois de la cour présentent l'antique décor des palais royaux, adopté dès l'époque thinite pour les tombeaux monumentaux, le motif à redans et retraits[1] qui s'est perpétué dans les cercueils et les fausses portes, montrant ainsi le sens que les Égyptiens attribuaient à un type de façade qui était pour eux la façade du domaine des défunts.

La cour n'avait pas de porte sur sa face est, dans l'axe de la chapelle, mais seulement une issue latérale au Sud, donnant dans une construction annexe aujourd'hui à peu près rasée, qui lui servait de vestibule et de

[1] Sur les parois sud et est, les redans et retraits sont simples, mais beaucoup plus profonds et plus découpés du côté nord, disposition anormale qui doit avoir sa raison d'être dans le domaine religieux ou rituel.

communication avec l'avenue descendant dans la vallée, complément indispensable de toute tombe royale.

Ici l'avenue n'avait rien de somptueux ; si elle se trouve être la plus longue de toutes celles découvertes jusqu'à ce jour, elle est aussi la plus simple : deux murs de briques d'épaisseur moyenne (1 m. 20) bordent un couloir qui n'a pas plus de 1 m. 70 de large, couvert d'une voûte légère en briques, le tout simplement crépi. De l'angle sud-est de la grande cour, ce couloir se dirige vers l'Est, puis après une légère inflexion, directement jusqu'à la vallée où il devait aboutir à un portique dont les ruines, peut-être simplement les vestiges, se trouvent sans doute dans les jardins en bordure du désert où je n'ai pu pratiquer de sondages. Sur un parcours de 760 m., on reconnaît encore nettement les traces des murs de l'avenue qui dans le bas sont même conservés sur toute leur hauteur ; en deux points, un arceau de la voûte était encore en place.



Fig. 8. — Le bas de l'avenue du Mastabat-Faraoun.

A part la poterie courante, les fouilles pratiquées dans l'enceinte du Mastabat-Faraoun n'ont mis au jour pour ainsi dire aucun objet contemporain, sauf quelques menus fragments d'une statue royale en schiste noir, sur l'un desquels on pouvait encore lire les derniers signes du cartouche. Il y a lieu de s'étonner de cette pauvreté, même en tenant compte de la grande sobriété des rois de la IVe dynastie dans la décoration de leurs monuments funéraires : le site donne l'impression d'un établissement qui n'aurait pas été occupé selon les prévisions et auquel cependant n'aurait pas manqué la dévotion des fidèles. La presque totalité de la poterie se compose en effet de milliers de vases minuscules accompagnés d'écuelles de même taille, en nombre tout aussi considérable, pouvant les uns ou les autres contenir juste une gorgée de liquide ou une bouchée d'aliments, donc inutilisables pour autre chose que pour des simulacres d'offrandes, tels qu'avaient coutume de les faire les Égyptiens auprès de

la tombe de leur roi pour s'assurer dans l'autre monde une parcelle de ses revenus alimentaires[1]. Toute cette poterie en miniature a été découverte par tas dans la grande cour, qui était le lieu tout indiqué pour ce genre d'offrandes, adressées au roi plutôt en tant qu'intermédiaire que comme bénéficiaire.

Beaucoup plus tard, sous le Moyen Empire, un boucher de Memphis nommé Ptahhotep imagina un moyen ingénieux d'exploiter la crédulité publique et de s'assurer un moyen d'existence pour lui et sa famille en rénovant ce culte sans doute abandonné depuis des siècles. Il s'agissait, grâce à un peu de propagande, de faire appel à la dévotion des gens du pays en leur donnant la possibilité de se mettre dans l'autre monde sous la protection d'un ancien pharaon, dont le crédit auprès des dieux devait être d'autant plus grand que son monument funéraire était plus imposant.

Un bas-relief provenant de la tombe dudit Ptahhotep, trouvé dans la cour du Mastabat-Faraoun[2], nous apprend que le culte reconstitué par lui était celui de Shepseskaf ; toute sa famille faisait partie de son clergé et il avait même donné à l'un de ses fils le nom, absolument démodé à l'époque, de ce pharaon lointain qui ne paraît pas avoir occupé dans l'histoire une place très importante. D'autre part, le fragment de cartouche de la statue royale donne également la fin du nom de ce roi... *kaf*[3], et il se trouve que Shepseskaf est le seul de sa dynastie dont nous ne possédions pas encore le tombeau. Il y a là une série de coïncidences ensuite desquelles nous pouvons conclure que l'attribution du Mastabat-Faraoun à Shepseskaf doit être considérée comme pour ainsi dire certaine[4].

Le mot de pyramide évoque pour nous encore les noms de Khéops, Khephren et Mycérinus, et il est de fait que ce sont ces pharaons qui l'ont, non pas inventée ni même choisie comme type de tombeau royal, mais adaptée, et qu'ils ont donné son expression parfaite à ce vieux symbole solaire, sans doute à l'instigation du clergé héliopolitain. Et

[1] J'ai retrouvé des séries analogues de petits vases, à peine un peu plus grands que ceux-ci, à côté de la pyramide rhomboïdale, au haut de l'avenue.

[2] Nous ignorons l'emplacement primitif de la tombe ; il s'agissait, d'après le type du bas-relief, d'une tombe très modeste, qui peut avoir trouvé place dans les environs immédiats.

[3] Les deux seuls rois de l'Ancien Empire dont le nom se termine ainsi sont Shepseskaf et Ouserkaf, ce dernier ayant sa pyramide à Saqqarah-Nord.

[4] Dans une inscription découverte récemment et provenant du tombeau d'un contemporain de Shepseskaf, le nom du monument funéraire de ce roi est déterminé, non par une pyramide, comme de coutume, mais par le signe représentant un mastaba.

c'est leur fils et successeur immédiat qui rompt la tradition et construit son tombeau sur un modèle qui remonte aux dynasties thinites et que les dogmes funéraires nouveaux ont fait abandonner depuis longtemps, le sarcophage !

La solution de ce problème me paraît devoir se trouver dans le fait que Shepseskaf est le dernier de sa race et qu'un changement de dynastie, en Égypte comme ailleurs, est toujours la conséquence d'une crise politique, sociale ou religieuse. En Égypte, nous ne faisons guère qu'entrevoir les causes de ces crises, l'histoire ne nous fournissant à ce sujet aucune donnée précise, mais quelquefois la légende vient suppléer aux lacunes de l'histoire ; ainsi, dans le cas qui nous intéresse, un conte du Moyen Empire narre la prédiction faite à Khéops de la chute de sa dynastie, et la naissance miraculeuse des trois fils d'une prêtresse du Soleil, destinés à prendre la succession, et qui effectivement sont les trois premiers rois de la Ve dynastie[1]. C'est une version anecdotique de la transmission du trône à une famille étroitement inféodée au clergé héliopolitain et qui, dès son arrivée au pouvoir, consacra toute son activité à propager le culte de Râ et à lui édifier des sanctuaires somptueux.

L'emprise de la métropole religieuse se manifeste déjà au cours de la IVe dynastie par l'adoption de la pyramide comme type du tombeau royal, puis par l'introduction dans le cartouche des rois du nom du dieu Soleil, et subitement, avec le dernier des Snefrouïdes, ces deux indices disparaissent, comme emportés par un vent de réaction. De même qu'à la fin de la XVIIIe dynastie, un roi osa, pour renverser le clergé d'Amon devenu trop puissant et trop menaçant pour la royauté, bouleverser l'État et la religion elle-même, nous sommes sans doute en présence ici, à la fin de la IVe dynastie, d'un effort analogue, moins radical peut-être, mais également éphémère et qui aboutit au changement de régime inévitable. Pour contrôler cette hypothèse, il faudra de nouvelles découvertes, car ce que nous savons de précis sur le règne de Shepseskaf se réduit encore à peu de chose.

Contrairement à la coutume de l'Ancien Empire, aucun des contemporains de Shepseskaf, princes, vassaux, fonctionnaires ou autres, ne s'est fait ensevelir dans le voisinage de son roi.

[1] La traduction de ce conte dans G. Maspero, *Les contes populaires de l'Égypte ancienne* (4e édit.), p. 36-44.

TROISIÈME PARTIE

LA VI[E] DYNASTIE

Après Shepseskaf, l'abandon s'étend pendant plus de deux siècles sur toute la région, de Saqqarah-Sud à Dahchour, comme si le fait d'avoir été choisie par un ennemi du culte héliopolitain envahissant rendait cette région désormais impropre à toute sépulture des fidèles du dieu Râ. Les rois de la nouvelle race choisirent pour y construire leurs pyramides ainsi que leurs temples solaires, la tranche du désert située à quelques kilomètres plus au Nord, dans le voisinage de la pyramide à degrés, et le plateau qui s'étend au-dessus du village moderne d'Abousir. Seul, le *Haram-es-Showaf* (pyramide du guetteur) qui se dresse au-dessus du village actuel de Saqqarah peut être considéré comme une sentinelle avancée vers le Sud, du groupe des pyramides héliopolitaines[1].

Tous les hauts personnages de l'époque, réunis autour de leurs souverains, ont élevé sur le site bien connu des visiteurs de l'Égypte sous le nom de Saqqarah, une véritable ville de tombeaux dont les merveilleux bas-reliefs sont une source inépuisable de documents sur la vie et les mœurs de l'Ancien Empire. Aucun d'eux, à ma connaissance, ne s'est égaré dans la région méridionale de la nécropole memphite.

Les derniers rois de la VI[e] dynastie[2], par contre, abandonnèrent le site choisi par leurs prédécesseurs, peut-être faute de place dans une

[1] Cette pyramide, encore inexplorée, n'a pas été identifiée, mais d'après son mode de construction elle paraît bien appartenir à la V[e] dynastie.

[2] Pour cette période, voir Moret, *Le Nil et la civilisation égyptienne*, p. 219-250. — Moret, *Histoire de la nation égyptienne*, p. 175-187. — Drioton et Vandier, *Les peuples de l'Orient méditerranéen* II, p. 204-214.

nécropole déjà encombrée, peut-être pour se rapprocher de leurs résidences, et construisirent plus au Sud leurs « demeures d'éternité ». Ainsi s'élevèrent successivement les pyramides de Pepi I et de son fils Merenra, au-dessus du Haram-es-Showaf, puis celle de Pepi II à côté du Mastabat-Faraoun.

Les deux premiers de ces monuments ont livré aux égyptologues, il y a plus d'un demi-siècle, le secret de leurs caveaux, violés depuis longtemps, mais dont les parois portaient encore une bonne partie de leur décoration hiéroglyphique, les fameux *textes des pyramides.* Au dehors, ce ne sont plus que monticules informes dominant à peine les champs de pierrailles blanches que la pioche des archéologues n'a jamais remués et sous lesquels se cachent les restes des temples funéraires et toutes les dépendances des tombeaux de rois. On a peine à imaginer qu'une de ces misérables ruines a pu être jadis un monument si remarquable qu'il a légué à la capitale toute voisine son propre nom, *Men-nefer* (bon séjour), bien connu de tous sous sa forme grécisée de Memphis[1].

A part l'état de destruction un peu moins avancé de la pyramide elle-même, il en était de même du monument funéraire de Pepi II, lorsqu'en 1925 j'y établis un chantier qui devint le centre de mes opérations dans la région et le but principal de mes recherches, quand j'eus reconnu en cette place un remarquable ensemble funéraire groupant sur un espace de quelques hectares, autour du roi et des reines, des représentants de toutes les classes de la population memphite et de la cour sous un seul règne.

Comme tant d'autres pharaons, Pepi II est pour nous une figure encore très indistincte, qui se place aux environs de l'an 2500 ou peut-être plus tôt[2] ; il eut le règne le plus long de l'histoire universelle et fut en réalité le dernier représentant de la longue suite de rois qui constitue l'Ancien Empire. Monté sur le trône alors qu'il était encore enfant, comme successeur de son frère aîné Merenra, il régna plus de 90 ans, près d'un siècle sur lequel les documents tant officiels que particuliers ne nous apportent que des renseignements peu précis, ne relatant aucun événement de quelque importance, un siècle sans histoire au cours

[1] Toute pyramide royale est considérée comme une véritable personnalité, une prolongation du souverain dont elle abrite la dépouille, et porte un nom spécial qui s'ajoute comme une épithète symbolique au cartouche du roi : ainsi Pepi I *Men-nefer*, Merenra *Kha-nefer* (bon lever), Pepi II *Men-Ankh* (séjour de vie), etc.

[2] On s'étonnera de ce chiffre vague, alors que la plupart des historiens donnent des dates précises ; leurs affirmations sont du reste loin d'être concordantes. Les données sont insuffisantes pour fixer la chronologie égyptienne, aussi me paraît-il préférable de ne rien préciser.

duquel se prépare la première des grandes déchéances de l'Égypte.

Au début du règne, une certaine activité se manifeste encore sur les frontières, surtout au Sud, où les gouverneurs continuent à organiser des expéditions dans les régions non soumises et où l'un d'eux acquiert la faveur royale en ramenant du centre de l'Afrique au petit pharaon un nain qui savait exécuter la « danse divine ». Au Sinaï, on reprend l'exploitation des mines. Puis, tandis qu'en province les grands seigneurs deviennent toujours plus nombreux, plus puissants, plus indépendants, on voit le roi accorder aux prêtres des divers sanctuaires des privilèges de plus en plus importants, deux indices très significatifs d'un amoindrissement progressif du pouvoir royal, de cette souveraineté quasi divine des pharaons de l'Ancien Empire.

Un souverain énergique eut sans doute réussi à enrayer une crise sociale sans précédent dans le pays, aggravée peut-être encore par une infiltration étrangère et rétablir la situation, mais Pepi ne fut pas cet homme-là. Dès avant le milieu de son règne, le voile de silence qui couvre l'Égypte laisse à peine entrevoir les débuts de cette période dite « intermédiaire » où le pays entier retombe, dans tous les domaines, à un niveau inférieur d'où il faudra des siècles pour le faire sortir.

Les monuments très nombreux et très variés que les fouilles dans la nécropole de Pepi II ont mis au jour ne sont pas à proprement parler d'ordre historique et ne nous permettent pas encore d'élucider les grands problèmes de cette époque de transition. Ils nous fournissent par contre une série précieuse de renseignements de toute sorte sur la famille royale, le gouvernement, l'administration, la société, ainsi que sur l'art assez peu connu de l'époque ; ils ouvrent un chapitre nouveau dans le domaine de l'architecture funéraire et surtout ils apportent un appoint considérable, sous forme de compléments et de variantes, à la collection des textes des pyramides, source essentielle de notre connaissance des origines de la religion égyptienne et de la langue de l'Ancien Empire.

Les monuments de la nécropole se répartissent en trois groupes nettement distincts les uns des autres, suivant la qualité des personnages auxquels ils étaient destinés : en premier lieu, le tombeau du roi recouvert par la pyramide, avec enceinte, temple et toutes dépendances, couloir descendant vers la vallée et portique monumental ; puis les tombes des reines, réductions de celle du roi autour duquel elles sont groupées ; enfin les sépultures des particuliers, depuis les grands vizirs jusqu'aux plus humbles habitants de Memphis.

CHAPITRE PREMIER

Le monument funéraire de Pepi II.

I
LA PYRAMIDE

Le premier soin d'un roi d'Égypte, dès son accession au trône, était toujours de mettre en train la construction de son tombeau ; il y a donc tout lieu de croire que ce fut aussi au moment de son avènement que



Fig. 9. — La pyramide de Pepi II au début des fouilles du temple.

Pepi II, ou plutôt sa mère, la régente Ankhnes-Merirâ, puisque le roi n'avait alors que six ans, choisit à cet effet un emplacement un peu au Sud des pyramides de ses prédécesseurs, à 200 m. à peine au Nord-Ouest du Mastabat-Faraoun[1].

Avant le déblaiement, en 1926, on ne voyait plus là, d'un ensemble de monuments jadis considérable, qu'un champ de décombres, de débris

[1] *Le monument funéraire de Pepi II*, I-III. Pour la pyramide même, voir vol. II, p. 5-7.

de pierres cassées d'où surgissait un monticule couvert de gravats et de sable, sans pointe, sans arêtes, sans faces, où seuls quelques pans de constructions apparaissaient çà et là, décelant un ouvrage de l'homme. Cet aspect de ruine lamentable, qui est également celui des autres pyramides des Ve et VIe dynasties et qui contraste de façon si frappante avec la fière allure de celles de Dahchour et de Gizeh, est la conséquence naturelle de l'adoption d'un mode de construction moins dispendieux que celui des rois de la IVe dynastie.

Alors que ceux-ci faisaient du gros œuvre de leurs tombeaux une masse homogène en gros blocs de pierre soigneusement appareillés, capable de résister aux injures du temps même après la disparition du revêtement, on voit sous leurs successeurs la dimension des matériaux diminuer, comme aussi leur qualité et le gros œuvre devient une combinaison de murets enchevêtrés et superposés dont les intervalles sont remplis de déchets ; d'autres murs enserrant le tout sont disposés par étages et servent en même temps d'appui au revêtement en grands blocs de calcaire fin qui seul assure la cohésion de l'ensemble. Or les revêtements des pyramides furent dès l'antiquité un objet de convoitise pour les carriers qui y voyaient une source idéale de matériaux de choix, faciles à exploiter et dès que, faute de surveillance, ils eurent été enlevés, commença la désagrégation des massifs hétérogènes qu'ils recouvraient.

La masse d'éboulis et de déchets d'exploitation sous laquelle était enfouie la base de la pyramide était trop considérable pour que j'aie pu songer à entreprendre un déblaiement complet ; j'ai dû me borner à dégager la région orientale du monument[1], qui est toujours de beaucoup la plus importante, c'est-à-dire la face est et la moitié des faces sud et nord.

Au cours des travaux apparurent, en bon état de conservation, les parois constituant l'enveloppe extérieure du gros œuvre de la pyramide, construites à la façon de l'époque en petits matériaux simplement équarris et assemblés au moyen d'un mortier d'argile. Ces murailles sont superposées, en retrait les unes sur les autres, formant ainsi une série de six hauts et larges gradins, dont les faces apparentes présentent un fruit très accentué, les faces supérieures ayant aussi une inclinaison marquée. Les deux premiers degrés sont pour ainsi dire intacts, le suivant en très mauvais état, les autres ont disparu.

Le revêtement a été enlevé par ceux qui, à une époque inconnue,

[1] Règle générale, la région ouest de l'enceinte ne contient pas de monuments ; il y a d'ailleurs de nombreuses exceptions à cette règle.



Fig. 10. — Angle sud-est de la pyramide de Pepi II.

s'attaquèrent au monument de Pepi pour l'exploiter en carrière. Il n'en reste aujourd'hui en place que quelques éléments des deux premières assises, grâce auxquels nous pouvons reconstituer la disposition générale et l'aspect primitif de cette enveloppe protectrice, semblable d'ailleurs à celles de toutes les autres pyramides.

Les grands blocs de calcaire fin de Tourah, qui formaient le revêtement, étaient disposés par assises horizontales parfaitement régulières, hautes de 0 m. 75, soit 1 ½ coudée[1]. L'assemblage des pierres à joints vifs, sans aucun mortier, nécessitait une taille parfaite qu'on remarque également à la surface extérieure du revêtement, non seulement paré, mais poli autant que le permet le grain du calcaire.

La cohésion et la solidité du parement étaient assurées par son propre poids et par le soin donné à l'assemblage ; nulle part il n'était en liaison ni même en contact direct avec les parois extérieures du gros œuvre, l'intervalle qui séparait ces deux éléments de la pyramide étant comblé au moyen de matériaux de remplissage.

L'angle suivant lequel sont taillés les blocs du revêtement sur leur face extérieure est de 55°, ce qui nous permet d'évaluer, à quelques centimètres près, la hauteur primitive de la pyramide : la base étant de 78 m. 60 (150 coudées), l'extrême pointe s'élevait à 52 m. 10 (100 coudées).

Il faut croire qu'à un certain moment, alors que le parement était déjà construit, sa solidité donna lieu à des craintes et obligea les architectes à prendre des mesures spéciales, sans doute en raison de l'insuffisance des fondations sur un sol particulièrement instable. Toujours est-il qu'on creusa autour de la base de la pyramide un fossé large de 4 m., qu'on y installa un radier solide en gros blocs bien appareillés sur lequel on construisit un soubassement courant tout autour du monument et dont les blocs sont taillés de manière à s'appliquer exactement sur les deux premières assises du revêtement qu'elles encerclent ainsi à la façon d'une ceinture.

Par suite de cette mesure de protection, la pyramide de Pepi II est donc pourvue d'un socle, particularité qui ne se retrouve, à ma connaissance, dans aucun monument similaire, fait d'autant plus curieux que dans l'hiéroglyphe représentant une pyramide, le profil de la base formant saillie est toujours nettement indiqué.

[1] La première assise, qui était selon la coutume plus haute que les autres, atteignait 0 m. 88.

II

LE TOMBEAU

Une large et profonde dépression se creusait au flanc nord du monticule qui avait été jadis la pyramide de Pepi II, marquant la place où les violateurs avaient attaqué le tombeau royal. Cette opération exécutée à l'air libre a été celle de gens qui ne cherchaient nullement à se cacher, et ceci nous reporte sans nul doute à une de ces périodes de troubles et d'anarchie qui se produisirent plusieurs fois au cours de l'histoire d'Égypte et pendant lesquelles les trésors qu'on savait cachés sous terre n'étaient plus protégés par le respect des morts et des choses sacrées, aux yeux d'un gouvernement réduit à tous les expédients aussi bien que d'une populace affamée.

Ni Perring ni Lepsius, dans leurs explorations hâtives du monument, ne cherchèrent à suivre la trace des voleurs et à pénétrer dans le tombeau. En 1881, Gaston Maspero, alors Directeur du Service des Antiquités de l'Égypte, s'y introduisit par l'étroit couloir tortueux pratiqué par les voleurs, et y reconnut l'existence d'une nouvelle version, très développée, des textes des pyramides, qu'il releva quelques années plus tard avec l'aide d'Urbain Bouriant, Directeur de la Mission Archéologique française. Les mêmes textes furent collationnés en 1897 par une mission allemande et depuis lors l'entrée fut refermée, la grande brèche se remblaya peu à peu et nul visiteur ne put pénétrer dans le tombeau jusqu'au moment où, au cours de l'hiver 1932 à 1933, j'entrepris d'importants travaux de déblaiement dans cette région, dans le but de dégager l'entrée du souterrain et de procéder à sa réouverture [1].

Il s'agissait cette fois non plus d'une simple exploration, mais du déblaiement et de la mise en état du tombeau avec consolidation des caveaux, reconstruction de certaines parois, recherche et classement des fragments d'inscriptions et reconstitution des textes. Une fois enlevés les déblais qui remplissaient la crevasse creusée par les voleurs dans le corps même de la pyramide, et ceux qui en obstruaient les abords, le couloir apparut, à l'air libre dans sa partie supérieure, puis s'enfonçant dans le sol, dégagé en grande partie des gros blocs de calcaire au moyen desquels on avait cherché à le rendre impénétrable. Plus bas, des obstacles plus importants étaient encore en place, ceux-là même qui avaient obligé

[1] Voir *Le monument funéraire de Pepi II*, I. Le tombeau royal (1936).

les violateurs à les contourner en pratiquant sur le côté un de ces cheminements étroits, travail de taupe dans lequel ils ont de tous temps excellé.

Ce passage où l'on ne pouvait que ramper était praticable, mais pénible et même dangereux, de petits éboulements risquant toujours de se produire comme cela arriva à Maspero qui fut une fois bloqué dans le caveau pendant quelques heures ; il était en tous cas insuffisant pour entreprendre des travaux sérieux dans l'intérieur, aussi était-il nécessaire de rouvrir le couloir antique et de rétablir un moyen de circulation normal, tel qu'il était avant l'ensevelissement du roi, c'est-à-dire enlever les gros blocs de calcaire fermant l'orifice du couloir, briser une sorte de bouchon de granit de plus de 2 m. de long qui obstruait la descenderie en son milieu, puis relever les trois herses de granit qui barraient le passage et les faire remonter dans leur logement provisoire.

Une fois ce travail préliminaire terminé, l'enlèvement des tas de décombres provenant des opérations des chercheurs de trésors ne devait pas soulever de difficultés ; là apparurent de nombreux fragments, petits et grands, appartenant au décor sculpté des parois démolies, mais à part une petite spatule en or qui avait dû servir à la cérémonie rituelle de l'*Ouverture de la bouche* du défunt, aucun objet ayant

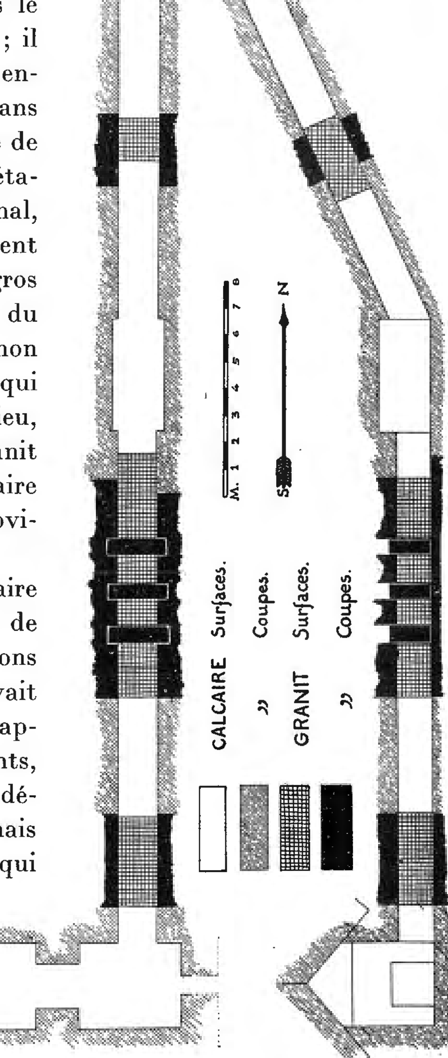


Fig. 11. — Plan et coupe du tombeau royal de Pepi II.

fait partie du mobilier funéraire, sans doute fort important, comme il était d'usage pour les grands pharaons. Les pillards avaient tout emporté, sans laisser derrière eux le moindre fragment de poterie, de vases de pierre, de meubles en bois, d'objets de métal ou d'étoffe, et cela est d'autant plus curieux à signaler que le cheminement étroit et tortueux qui devait être leur seule issue ne se prêtait guère à un déménagement en grand. C'est seulement au haut de la descenderie, au-dessus du bloc de granit formant bouchon, que j'ai trouvé les restes des précieuses jarres d'albâtre et de diorite marquées aux noms du roi ou de ses prédécesseurs et ayant contenu des onguents et des parfums sacrés, vases qui au moment de la clôture définitive du tombeau, furent brisés et jetés dans le couloir déjà à demi bloqué, en un dernier geste rituel d'adieu au souverain défunt[1].

Dès la fin de la IVe dynastie, les architectes étaient arrivés, après de longs tâtonnements, à établir pour les tombes royales un plan-type convenant si bien à toutes les exigences, qu'il se maintint pendant les deux dynasties suivantes, c'est-à-dire pendant plus de trois siècles, en ne subissant de modifications que dans les détails. L'exemplaire le plus ancien et sans doute aussi le plus parfait de ce genre de tombeau royal, celui du Mastabat-Faraoun, décrit ci-dessus, voisine avec le plus récent, que recouvre la pyramide de Pepi II, dont je pourrai donc me borner ici à signaler les particularités.

La tombe de Pepi, comme celle de Shepseskaf, a été construite au fond d'une grande fosse en forme de T, puis recouverte d'une épaisse et solide maçonnerie qui la protégeait et constituait en même temps le noyau de la pyramide.

L'ensemble de l'appartement funéraire est construit en matériaux de choix, blocs de calcaire fin de Tourah, dont quelques-uns atteignent des dimensions colossales. En certains points du couloir cependant, les constructeurs ont employé le granit pour constituer des zones de protection contre toute tentative de violation, mesure qui en réalité s'est révélée inefficace. La première de ces défenses, située vers le milieu de la descenderie, était destinée à être fermée au moyen d'une sorte de bouchon de même matière qui devait se glisser depuis le haut du couloir au moment de la fermeture du tombeau ; ensuite d'une fausse manœuvre, cette pesante masse, qui mesurait plus de 2 m. de long, descendit trop bas, au delà de la ceinture de granit, de sorte que les intrus n'eurent pas de peine à la contourner.

[1] *Annales du Service des Antiquités*, XXXIV, p. 97-105 ; XXXV, p. 160.

La zone des herses, dans le couloir horizontal, constituait une défense autrement sérieuse, avec son triple barrage d'épaisses dalles de granit ; les voleurs en vinrent cependant à bout, en pratiquant au-dessus un étroit boyau par lequel ils pénétrèrent dans le caveau et sortirent les trésors qu'ils y avaient trouvés.

Une troisième zone de granit près de l'extrémité du couloir ne pouvait avoir une utilité défensive quelconque que si elle était obstruée par un bloc de même matière et de dimension correspondante ; or, il n'existe pas la moindre trace de ce bouchon et d'ailleurs son installation à la place voulue aurait soulevé les plus grosses difficultés techniques.

Non contents d'enlever tous les objets précieux déposés dans les salles funéraires et même ceux sans valeur réelle, les violateurs se sont acharnés, comme ils l'ont fait d'ailleurs aussi dans toutes les autres pyramides, sur les parois des salles, les arrachant ou les perçant pour découvrir des cachettes à trésors qui n'existaient peut-être que dans leur imagination.

La descenderie aux parois nues est pour ainsi dire intacte ; la chambrette dans laquelle elle débouche et où commencent les inscriptions qui constituent tout le décor du tombeau a par contre été complètement bouleversée ; seuls subsistaient le mur d'entrée, un gros bloc de la paroi est et les dalles du plafond, suspendues à leur place primitive comme par miracle ; le reste a été réduit en miettes, ainsi que les inscriptions dont la majeure partie a disparu, mais dont j'ai pu recueillir assez de fragments pour reconnaître la suite des textes qui couvraient les parois et les remettre en place dans la maçonnerie nouvelle destinée à étayer le plafond.

Le dégât est plus considérable encore dans l'antichambre ; la paroi ouest et une partie de celle du Nord soutiennent encore les énormes dalles de couverture disposées en toit. Le reste n'était plus qu'un énorme tas de décombres où apparaissaient des fragments d'inscriptions. Non contents de démolir les parois, les chercheurs de trésors ont pénétré dans l'épaisseur même du massif de maçonnerie qui enveloppait la salle, et détruit de fond en comble une chambrette située à l'Est de l'antichambre et destinée à servir de dépôt pour le mobilier funéraire ou les statues, chambrette qui est un élément obligatoire de toute tombe royale et qui dans le vocabulaire archéologique porte le nom de *serdab*.

Dans les décombres gisait un énorme bloc dont le décor hiéroglyphique est encore pour ainsi dire intact et qui constituait primitivement près de la moitié de la paroi est de l'antichambre, sur toute sa largeur,

formant en même temps le linteau de la petite porte du serdab. Il n'a pas été possible de remettre cette pierre à sa place originale, en raison même de son poids (plus de 20 tonnes) et surtout parce que la cavité pratiquée par les voleurs en cet endroit dans un sol sans cohésion était si menaçante qu'il fallut procéder à une reconstruction hâtive de la paroi manquante. D'autres fragments viennent compléter en dessus et en dessous, bien qu'en une faible mesure, les textes du grand bloc, ainsi que la partie manquante de la paroi nord ; quant au mur sud, les fragments inscrits qui en proviennent sont trop peu nombreux pour permettre un essai de reconstitution des textes.

La salle funéraire, deux fois plus grande que l'antichambre, présente cette particularité que ses deux parois latérales étaient formées chacune d'une seule pierre qui en occupait toute la longueur et ne mesurait pas moins de 7 m. 90 sur 2 m. 37 ; en dessus de ces monolithes, une série de blocs plus petits étaient disposés de manière à rejoindre les dalles de couverture formant toit comme dans la salle voisine.

Au fond de la salle, le sarcophage en granit noir poli, portant le nom du roi pour seul décor, était encore en place ; seul le couvercle avait été repoussé en arrière. De la caisse à canopes, complément constant du sarcophage, il ne reste qu'un morceau du couvercle.

Le dallage avait été en partie arraché et le sous-sol fouillé par places jusqu'à 2 m. de profondeur. Le mur de l'entrée et celui du fond étaient encore pour ainsi dire intacts, mais la paroi nord avait été fortement détériorée dans le haut et dans le bas, présentant ainsi des lacunes considérables ; quant à celle du Sud, elle avait été complètement démolie, mais par un heureux hasard, la grande majorité des fragments se trouvaient encore sur place, dans le tas de décombres, de sorte que la reconstitution des textes put être effectuée avec certitude, comme un immense jeu de patience, avec le secours des textes parallèles des autres pyramides. La paroi détruite put être ainsi entièrement reconstruite et le triage méthodique des fragments restants m'a permis également de reconnaître et de remettre en place ceux qui appartenaient à la paroi d'en face, de sorte que la salle funéraire a pu reprendre à peu près son aspect primitif.

Ce n'est pas tant son architecture, remarquable par la beauté et la dimension des matériaux, et par son exécution parfaite, qui a valu une place de premier rang au tombeau de Pepi II parmi tous les monuments similaires de l'Ancien Empire, mais le fait que, jusqu'aux découvertes récentes dans son voisinage, il était le seul avec ceux d'Ounas, de Teti,

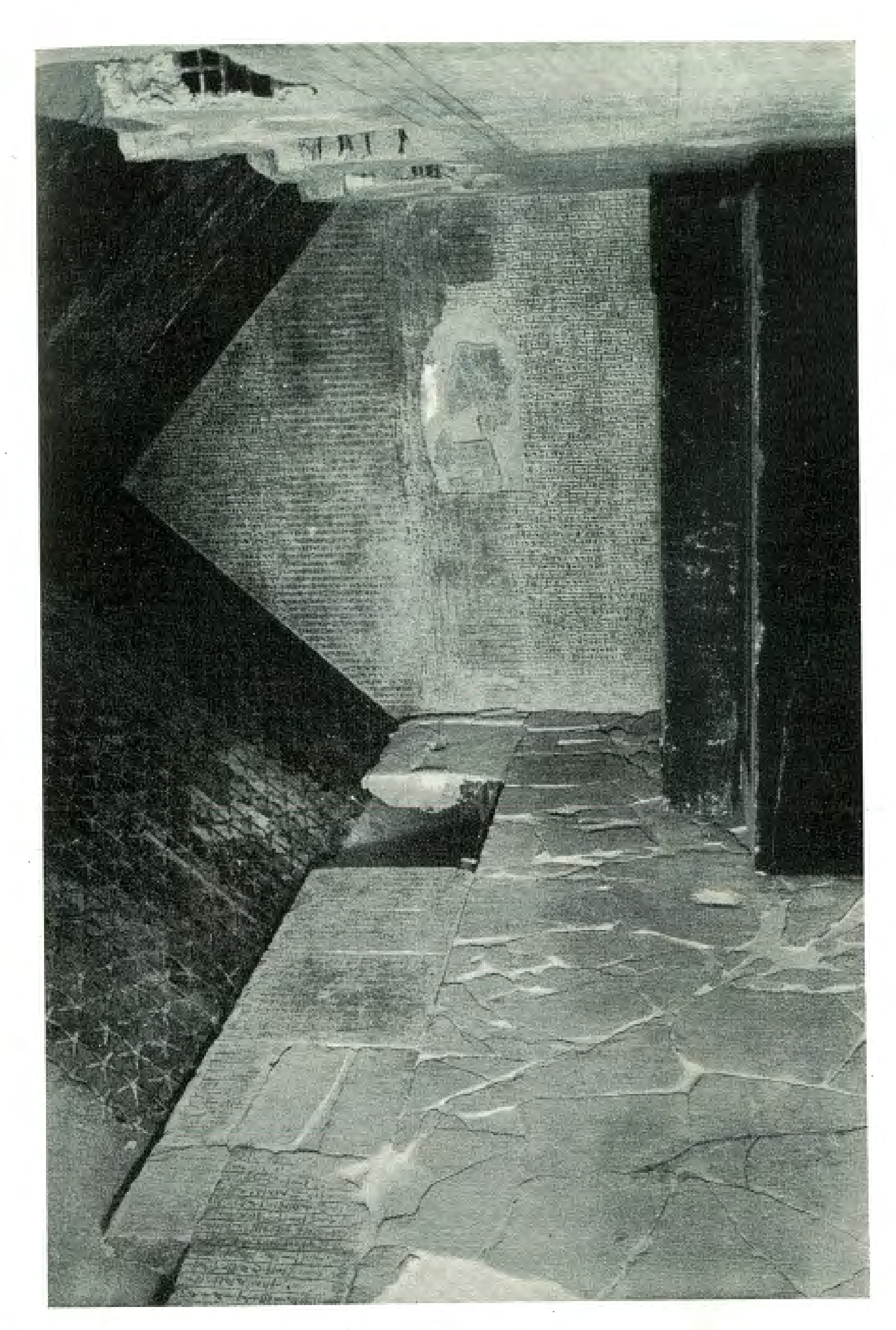


Fig. 12. — Salle du sarcophage dans le tombeau de Pepi II.

de Pepi I et de Merenra dont les parois portaient en guise de décor une des versions du recueil des textes funéraires de l'Ancien Empire, si précieux pour la connaissance de la langue égyptienne, des origines de la religion et des coutumes funéraires[1].

C'est sans doute au cours de la Ve dynastie, alors que leur influence était devenue prépondérante dans toute l'Égypte, que les prêtres héliopolitains mirent sur pied cette compilation de textes dont la plupart devaient être très anciens et d'origines diverses ; leur but était de donner aux rois un viatique dans l'autre monde, une série de formules qui les protégeaient et les divinisaient par leur puissance magique. Les décorateurs des tombeaux royaux n'eurent qu'à puiser dans ce recueil composite pour couvrir les parois bien polies d'innombrables colonnes d'hiéroglyphes incisés et peints en vert, allant du plafond au dallage sans autre ornement qu'une mince bordure tenant lieu de cadre et dans un coin, autour du sarcophage, la figuration stylisée des façades du palais royal, image symbolique de l'entrée de l'autre monde. Les chapitres ou formules, longs ou courts, sont mis les uns à la suite des autres sans ordre apparent, sauf pour la grande liste d'offrandes qui occupe toujours une place spéciale sur la paroi nord, à la tête du sarcophage, et où les colonnes sont subdivisées en une série de petites cases.

Les textes de Pepi II sont plus développés que ceux de chacune des quatre autres pyramides, la surface décorée étant plus grande et l'écriture plus petite et plus serrée, mais beaucoup étaient perdus ou déplorablement mutilés par suite des opérations des voleurs et ces lacunes étaient d'autant plus graves qu'elles concernaient surtout des chapitres dont nous ne possédions pas de versions parallèles. Les reconstitutions, même incomplètes, que j'ai pu faire au moyen des fragments remis à jour, sont donc pour la connaissance du plus ancien livre religieux du monde, un complément très important.

III

L'ENCEINTE

Le pharaon défunt étant passé au rang des dieux, le monument sous lequel il repose est en quelque sorte un lieu sacré qu'il est naturel de

[1] MASPERO, *Les inscriptions des pyramides de Saqqarah* (Paris 1894). — SETHE, *Die altaegyptischen Pyramidentexte* (Leipzig 1908). — SPELEERS, *Textes des pyramides égyptiennes* (Bruxelles 1934). — SETHE, *Uebersetzung und Kommentar zu den altaeg. Pyramidentexte* (Glucksburg, en cours de publication).

clôturer, ne fût-ce que pour le distinguer des terrains environnants. Ainsi les pyramides sont, à de très rares exceptions près, entourées d'une épaisse muraille dont le circuit est assez développé pour enclore, en plus du tombeau royal, tous les locaux affectés à l'offrande et au culte funéraires et leurs dépendances ; il n'est même pas rare que l'enceinte soit doublée d'un second mur, augmentant ainsi dans une forte proportion l'aire consacrée.

L'enceinte de la pyramide de Pepi II[1] était formée d'une seule muraille en calcaire de Tourah mesurant 4 m. d'épaisseur à la base ; elle a été entièrement détruite, mais il en reste les fondations et çà et là les arasements. A en juger d'après son épaisseur, cette muraille pouvait avoir 6 à 8 m. de hauteur et se terminer dans le haut par une surface plane formant chemin de ronde avec parapet bas du côté extérieur ; tel est du moins le type habituel des murs d'enceinte de l'époque.

La muraille forme un vaste rectangle mesurant 99 sur 124 m.[2], dont les côtés sont parallèles à ceux de la pyramide, enserrant celle-ci de trois côtés et laissant devant elle, à l'Est, un grand espace au milieu duquel se dressait le temple funéraire. Sur les trois autres faces, au Nord, à l'Ouest et au Sud, le mur n'était distant de la pyramide que de 10 m., espace qui se serait trouvé réduit à l'état d'un simple couloir, avec la modification du plan primitif, comportant la construction d'un socle autour de la pyramide; les architectes n'hésitèrent pas, pour parer à cet inconvénient, à prendre une mesure radicale ; ils rasèrent le mur, dont les fondations sont encore apparentes et le reconstruisirent 4 m. plus loin.

Les moyens dont je disposais ne m'ont pas permis de dégager entièrement la base de la pyramide et j'ai dû porter tous mes efforts sur la région la plus importante, celle de l'Est, prolongée à peu près jusqu'à la hauteur de l'axe nord-sud de la pyramide. Nous ignorons donc tout ce que peut renfermer la partie occidentale du pourtour de l'enceinte, recouverte encore par quelques dizaines de milliers de mètres cubes de matériaux de toute sorte ; il est d'ailleurs assez peu probable qu'il y ait dans cette zone beaucoup de trouvailles à faire, au moins à en juger d'après les monuments similaires que nous connaissons.

L'entrée du souterrain, au milieu de la face nord est, dans toutes les pyramides, le point qui a été le plus sérieusement attaqué par les violateurs, et en général complètement bouleversé. Récemment toutefois, on

[1] *Le monument funéraire de Pepi II*, II. Le temple, p. 1-9.

[2] Mesures internes. Les mesures prises au milieu de l'épaisseur des murs donnent des chiffres correspondant à 200 et 250 coudées égyptiennes.

a pu constater qu'il était d'usage, à partir de la Ve dynastie[1] tout au moins, d'y installer une petite chapelle destinée à la présentation de l'offrande funéraire, une simple chambre aux parois ornées des tableaux habituels dans cette sorte de locaux et représentant le roi assis devant sa table à manger où se renouvellent perpétuellement les victuailles de toute sorte ; au fond une stèle fausse porte précédée de sa table d'offrandes était placée sur l'orifice même du couloir, fermeture matérielle en même temps que communication spirituelle avec le défunt.



Fig. 13. — Bas-relief provenant de la chapelle nord de la pyramide de Pepi II.

Ici tout a été détruit de fond en comble, mais j'ai trouvé dans les fondations du socle de la pyramide plusieurs blocs portant des fragments de bas-reliefs d'un excellent style qui proviennent sans aucun doute d'un édicule de ce genre ; celui-ci aurait été construit à l'orifice de la descenderie, puis démoli lors de la modification du plan d'ensemble. Il est vraisemblable que cette chapelle a été remplacée par une autre dont il ne nous reste plus le moindre vestige[2].

L'aire circonscrite par le gros mur à l'Est de la pyramide est coupée en son milieu par le temple qui en occupe plus des deux cinquièmes, laissant de chaque côté une cour à peu près carrée (32 m. 50 sur 27 m. 50, soit 60 coudées sur 50). Aucun monument ne s'élevait dans la cour du Nord dont le dallage bien conservé présente, dans tous les sens, une

[1] Antérieurement, le souterrain débouchait non pas au ras du sol, mais plus ou moins haut sur la pente de la face nord.

[2] *Le monument funéraire de Pepi II*, I. Le tombeau royal, p. 1-5.

légère pente vers le centre, aboutissant à trois vasques rectangulaires qui devaient se remplir d'eau à chaque chute de pluie, la cour ne possédant pas d'autre écoulement. Cette disposition peut aussi avoir correspondu à certaines cérémonies de purification, telles que les ablutions rituelles des prêtres.

Au milieu de la cour du Sud s'élevait une petite pyramide, réplique à une beaucoup plus petite échelle de celle sous laquelle reposait la momie royale ; la partie inférieure en est assez bien conservée, avec son



Fig. 14. — La petite pyramide, dans l'enceinte de Pepi II.

revêtement poli, pour qu'on puisse évaluer la hauteur primitive à 14 m. 70 sur une base de 15 m. 93 de côté. Une descenderie très étroite s'ouvrait au ras du sol, au milieu de la face nord, pour aboutir à une chambrette dont les parois sont à peine dégrossies et le plafond fait d'énormes dalles posées de champ, en manière de protection contre la pression des matériaux formant la masse de la pyramide, comme cela se faisait dans tous les monuments similaires de l'époque.

Cette particularité d'une petite pyramide dressée dans une cour, à l'angle sud-est de l'enceinte sacrée, se retrouve dans tous les autres monuments funéraires royaux de la fin de l'Ancien Empire ; tombes de reines, disait-on jusqu'ici, et cette explication était assez plausible, mais ne reposait sur aucune constatation sérieuse. Ici la

situation est claire et l'on peut en tirer des conclusions assez précises [1].

En premier lieu, les sépultures des femmes de Pepi II nous sont connues, puisque j'ai pu en retrouver trois au cours de mes fouilles : ce sont des tombes du même genre que celles des rois, quoique plus modestes, et aménagées de la même façon, groupées en dehors de l'enceinte royale. D'autre part, la pyramide annexe de Pepi II, de même que celles des autres rois de l'époque, ne possède aucun local extérieur consacré au culte funéraire, pas même la stèle indispensable à la tombe de toute personne de qualité, et la chambre intérieure n'est pas aménagée en sépulture. Enfin les pyramides des reines possèdent également, à l'intérieur de l'angle sud-est de leur enceinte, de petites pyramides annexes qui se présentent exactement dans les mêmes conditions que celles des rois [2].

L'ancienne théorie n'est donc plus soutenable ; si la pyramide annexe n'est pas une tombe de reine, elle doit avoir un autre sens ou un autre usage que malheureusement rien ne nous révèle de façon certaine. Il sera toutefois permis d'émettre la supposition que le doublet réduit de la pyramide royale, dérivé comme celle-ci de l'antique fétiche d'Héliopolis, était destiné également à assurer au défunt la protection du dieu Soleil, soit en fournissant un abri au *ka* [3] royal, soit plutôt en installant le dieu lui-même dans l'enceinte du monument funéraire, avec l'offrande symbolique d'usage déposée une fois pour toutes sous l'emblème divin [4].

IV

LE CORRIDOR

Les deux cours sont en communication directe par un couloir qui longe le temple funéraire et le sépare du parvis. En ce point, le mur n'est plus un mur d'enceinte, mais une paroi de séparation, d'une épaisseur moindre, entre les deux parties des locaux consacrés au culte et à l'offrande, la muraille extérieure faisant ici le tour des bâtiments annexes qui constituent le parvis.

Long de 39 m. 60 sur 2 m. 60 de large, ce corridor ne fait en réalité partie ni de l'enceinte ni du temple, ni du parvis, mais sert seulement

[1] *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions* 1927, p. 188.

[2] Voir plus bas, et particulièrement la description de la pyramide de Neit.

[3] Le ka étant une véritable personnalité, bien qu'immatérielle, il semble qu'il faudrait que son logis soit aménagé d'une façon analogue à celle du tombeau royal.

[4] La pyramide annexe de la reine Neit contenait une quantité d'écuelles et autres vases qui ne peuvent avoir servi qu'à contenir des offrandes alimentaires.

d'élément de liaison ; c'est un local fermé, couvert et décoré de bas-reliefs peints, de même que les salles du culte.

Les grosses portes qui fermaient le couloir à chacune de ses extrémités étaient garnies à l'extérieur, du côté des cours, de blocs de granit formant montants et linteaux, et dont seuls quelques fragments épars marquent aujourd'hui l'emplacement. De même que toutes les autres grandes portes du monument, celles-ci devaient présenter en dehors une surface plane, sans aucune saillie ni moulure, et ornée seulement d'une inscription gravée en creux donnant en gros caractères tous les noms du roi. Du côté intérieur, l'embrasure, construite en calcaire, était assez profonde pour servir de logement au vantail unique de la porte, lorsque celle-ci s'ouvrait.

Les murs latéraux du corridor sont construits comme ceux de toutes les salles du temple en grands blocs de calcaire fin disposés en assises régulières d'une coudée (0 m. 525) de hauteur ; leur base est conservée dans toute la longueur du couloir sur une hauteur qui est en général de trois assises, mais qui atteint la quatrième sur près des deux tiers de la paroi est. Ce détail, insignifiant en apparence, m'a permis d'envisager la possibilité d'une reconstitution des scènes figurées, puisque c'est au milieu de cette quatrième assise que commence la décoration murale et qu'ainsi nous possédons, sur la majeure partie d'une des parois, les pieds de tous les personnages principaux des grands tableaux.

Avec si peu de chose, il pouvait sembler présomptueux d'entreprendre pareille tâche ; néanmoins, par la position même des pieds, j'avais pu reconnaître la présence d'une série de scènes rituelles déjà connues par les monuments plus récents, et l'étude approfondie, poursuivie pendant plusieurs années, de tous les fragments de sculpture découverts dans le temple, m'amena à retrouver peu à peu divers éléments épars des scènes en question, simples jalons, il est vrai, mais d'autant plus précieux qu'ils appartiennent aux plus anciens exemplaires de représentations dont le sens exact n'a pu encore être établi avec certitude.

Dans ce travail de reconstitution, j'ai été secondé avec autant de sagacité que de dévouement par le dessinateur mis à ma disposition par le Service des Antiquités de l'Égypte pour le relevé de tous les reliefs du temple de Pepi en vue de la publication intégrale du monument ; Ahmed Effendi Youssef s'était acquitté avec un plein succès de la lourde tâche qui consistait à copier à la grandeur de l'original des milliers de fragments de toutes dimensions ; il avait, au cours de ses relevés, fait un premier travail de raccordement des morceaux jointifs et acquis une

connaissance précieuse de tous les détails matériels, grain des pierres, coupe des blocs, forme des cassures, diversité d'exécution des reliefs, toutes choses qui acquièrent beaucoup d'importance dans un « puzzle » auquel manquent souvent plus des trois quarts des morceaux, et dont les principaux éléments sont en général, vu leur poids, pratiquement immaniables. Les reconstitutions furent établies sur le papier au moyen de réductions uniformes de tous les dessins à l'échelle de 1 : 6 et, dans bien des cas, aussi bien dans certaines salles du temple que dans le corridor, les fragments ont pu être remis à leur place primitive sur des murs reconstruits.

La paroi est du corridor est coupée en quatre tronçons par trois portes dont les lourds encadrements de granit ont été arrachés, mais non sans laisser des traces évidentes de leur existence. Les deux portes latérales donnent accès aux magasins qui occupent les deux côtés du parvis, celle du centre, placée dans l'axe de la pyramide, s'ouvre sur la grande cour à piliers et se trouve être en réalité l'unique entrée de l'aire sacrée, de l'enceinte aussi bien que du temple funéraire.

En partant de la porte sud du corridor, le premier des quatre grands panneaux est divisé en trois tableaux de largeur inégale, séparés par de simples traits verticaux et représentant le triomphe sur les étrangers, la course rituelle et l'embrassement du roi par une déesse.

Il n'y a pas lieu d'attribuer un sens historique précis à la scène qui représente le roi frappant de sa massue un chef libyen vaincu, prosterné à ses pieds ni d'admettre, en conséquence, une campagne victorieuse de Pepi II contre les Libyens, en un moment quelconque de son long règne. Il s'agit simplement d'une fête rituelle commémorant les luttes qui eurent lieu au début de la monarchie égyptienne et qui établirent la souveraineté incontestée des pharaons sur la vallée du Nil et sur les peuplades des déserts avoisinants. Dès l'époque thinite et jusqu'au temps des Ptolémées, on voit sur les murs des temples et souvent ailleurs[1] des répliques plus ou moins variées de ce tableau classique destiné à inspirer aux étrangers une crainte salutaire de la puissance de l'Égypte, et aux Égyptiens eux-mêmes l'admiration et le respect pour leur roi divin, leur protecteur. Ici le sens symbolique du tableau est d'autant plus évident que ce tableau n'est qu'une réplique fidèle de celui qui ornait un des murs du temple funéraire de Sahoura, à Abousir[2], de

[1] Par exemple sur les rochers du Sinaï, dans la région minière (GARDINER, *The inscriptions of Sinaï*, pl. I-VIII.

[2] BORCHARDT, *Das Grabdenkmal des Königs ga-hu-rè*, II, pl. I.

deux siècles antérieur à Pepi : les figures de la femme et des deux fils du vaincu qui assistent à son massacre en faisant un geste d'imploration sont non seulement identiques à celles d'Abousir, mais elles portent les mêmes noms.

Nous retrouverons dans diverses parties du temple d'autres représentations de la « fête de frapper les barbares », fête dont nous ne savons si elle se célébrait périodiquement ou seulement en des occasions exceptionnelles et qui consistait sans doute en un simulacre d'exécution plutôt qu'en un massacre d'individus réels, car de tous temps les Égyptiens ont été de nature peu sanguinaire.

Derrière la figure du roi frappant, celle du roi courant, dirigée en sens inverse, forme un pendant si heureusement balancé qu'on peut se demander si le sculpteur, en juxtaposant ces deux scènes, n'a pas obéi à des motifs d'ordre esthétique plutôt qu'aux raisons symboliques et rituelles qui jouent le rôle essentiel dans la décoration d'un temple égyptien.

La course rituelle est une cérémonie qui remonte aux débuts de la monarchie pharaonique, mais dont les représentations datant de l'Ancien Empire sont encore très rares. L'officiant est le roi lui-même, coiffé de l'une de ses hautes couronnes, portant à la main des emblèmes spéciaux et parcourant à grandes enjambées un circuit fermé ; divers figurants l'accompagnent, portant des enseignes ou d'autres objets et parmi eux une figure féminine l'accueille en battant des mains. Les inscriptions qui complètent la scène sont trop laconiques pour nous renseigner sur le déroulement de la cérémonie, mais nous apprennent qu'elle devait rentrer dans la catégorie des rites agricoles et avoir pour but de provoquer la végétation ou de l'activer. Plus tard, et surtout à partir du Nouvel Empire, le sens du rite s'élargit en s'appliquant à d'autres éléments, de manière à donner au roi la maîtrise de l'air et de l'eau aussi bien que celle de la terre ; dans ces cas, les accessoires que porte le roi sont changés, une rame ou une image d'oiseau remplace l'antique flagellum. Ici toutefois, à n'en pas douter, il s'agit de la vieille cérémonie par laquelle le Pharaon assure à son pays la fertilité, qui est en même temps une condition essentielle de la perpétuation de la monarchie comme aussi de l'approvisionnement du roi défunt dans son tombeau.

Pour compléter le premier panneau, un tableau beaucoup plus étroit que les autres représente le roi embrassé par une déesse qui n'est autre que Hathor, dame de l'Occident, c'est-à-dire de l'entrée dans le monde

d'outre-tombe. C'est probablement là une façon d'exprimer non pas tant l'adoption du roi par une divinité que son admission dans le domaine des morts, à égalité avec les puissances qui y règnent.

La scène figurée au tableau qui fait suite à la porte des magasins du

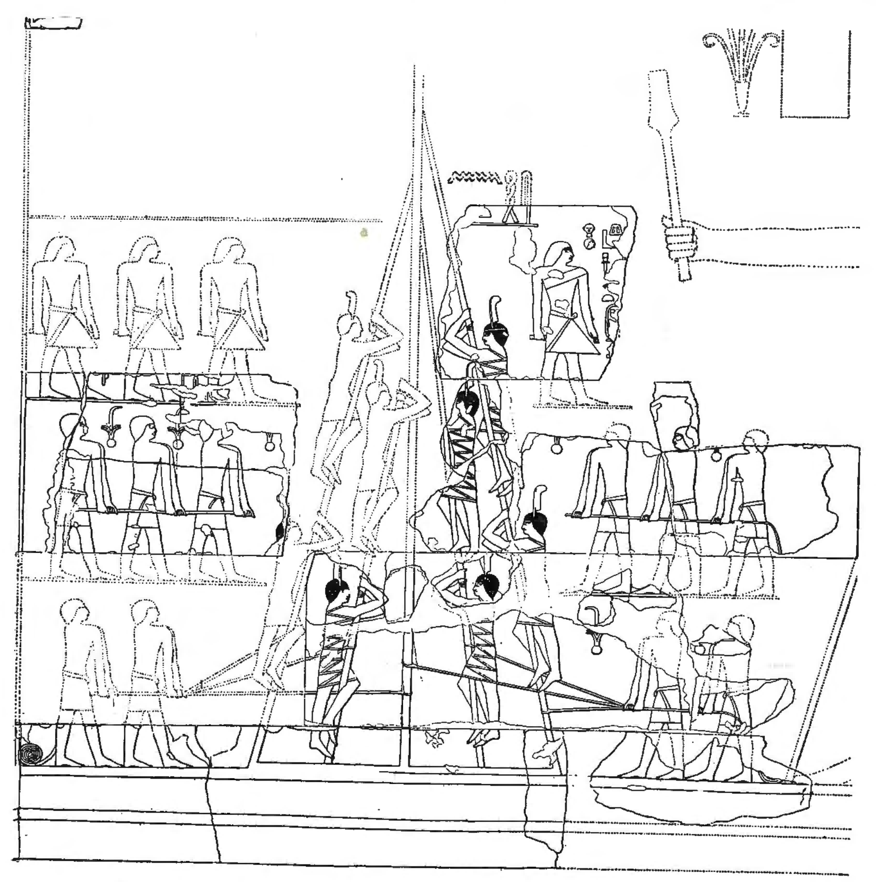


Fig. 15. — Reconstitution du tableau de l'érection du mât.

Sud[1] présente un intérêt très particulier en ce qu'elle nous donne la plus ancienne représentation d'une cérémonie qui, plus tard, au Nouvel Empire et aux basses époques, se célébrait en l'honneur du dieu Min en même temps que divers autres rites agraires[2]. Ici aucun dieu n'assiste à la fête, du moins à titre de récipendiaire ou de bénéficiaire, ceux qui

[1] *Le monument funéraire de Pepi II*, II, p. 12.
[2] H. Gauthier, *Les fêtes du dieu Min*, p. 147 et suiv.

paraissent au deuxième plan[1], y compris Min, n'étant là que comme simples spectateurs : comme tout rite primitif, la cérémonie n'est pas un acte religieux, mais une opération d'ordre magique, elle est indépendante, elle a pour but d'activer, de faciliter les forces naturelles de la végétation.

L'érection d'un arbre, d'une plante, d'un pieu même est un peu partout le symbole de la régénération de la nature. Ici l'emblème a la forme d'un haut mât dressé sur un bâti léger en bois et soutenu dans les quatre directions par des poutrelles placées obliquement et sur lesquelles huit hommes s'agrippent dans l'attitude de grimpeurs, mais sans grimper réellement puisqu'ils sont placés par deux sur une même perche, de sorte que le terme de « mât de Cocagne », qui vient naturellement à l'esprit à la vue de cette scène, ne saurait s'appliquer à l'objet en question. Ces hommes sont vêtus d'un costume spécial à rayures en zigzag et coiffés d'une plume qui les a fait prendre pour des Libyens alors qu'en réalité ils sont probablement de vrais Égyptiens ; d'autres individus soutiennent l'échafaudage au moyen de quatre cordes tandis que des fonctionnaires assistent, bras ballants, à la cérémonie. Le roi debout, appuyé sur une longue canne, brandit son sceptre en un geste de consécration[2], en prononçant sans doute des formules rituelles qui doivent assurer l'efficacité de la cérémonie, mais qui ne nous sont pas parvenues.

Le tableau suivant présente de nouveau le roi embrassé par une déesse, puis une figuration de la course rituelle, trop incomplète pour que nous puissions nous rendre compte en quoi elle diffère de celle signalée plus haut.

Le sujet change avec la dernière section du panneau, qui est voisine de la porte de granit ouvrant à l'Est sur la grande cour à piliers. Ce tableau et celui qui lui fait pendant de l'autre côté de la baie sont réservés à deux scènes exactement parallèles et qui ont à cet endroit leur place tout indiquée, l'entrée du roi dans son domaine funéraire et sa réception par le pays lui-même, personnifié, comme il est d'usage, par les deux déesses qui le symbolisent et le protègent. Le roi est donc représenté arrivant de l'extérieur, tournant le dos aux montants de la porte et accueilli par quelques mots de bienvenue, du côté sud par Nekhabit, la

[1] La mise en place du bloc sur lequel paraissent ces dieux n'est d'ailleurs pas absolument certaine.
[2] Ce geste est celui du roi dans les figurations plus récentes de la même scène ; un très petit indice montre qu'il était déjà le même ici.

déesse-vautour d'Elkab à l'extrême sud de l'Égypte, du côté nord par Ouadjit, la déesse-serpent de Bouto dans le Delta.

Après cette interruption, les scènes rituelles reprennent, avec une course royale et un embrassement, puis nous n'avons plus sur le mur, réduit à une ou deux assises, les indications indispensables pour une reconstitution ; cependant l'amorce de ces deux tableaux suffit pour montrer que du côté nord comme du côté sud la paroi du corridor était consacrée à la représentation de cérémonies en majeure partie agraires ; en confirmation de la chose, certains éléments d'une quatrième course rituelle qui ne peuvent guère provenir que de cette paroi, ont été retrouvés parmi les fragments.

Le mur ouest du corridor est pour ainsi dire complètement perdu pour nous : les murs n'atteignent nulle part la quatrième assise et les fragments qui paraissent provenir de cette paroi sont inclassables et sans détails caractéristiques. Tout au plus pourrait-on reconnaître l'existence d'une scène appartenant à la série de la fête *Heb-Sed*, ensemble de cérémonies constituant une sorte de jubilé royal, qui ne se célébrait qu'à intervalles très espacés, généralement une seule fois par règne.

En-face de la porte de la cour, la paroi est coupée en deux par une large niche au fond de laquelle s'élevait autrefois la porte du temple proprement dit. Le dallage du temple étant surélevé de deux coudées (1 m.) par rapport à celui du corridor et des cours, le seuil de la porte se trouvait également à un niveau supérieur et on y accédait au moyen d'un petit escalier élevé au milieu de la niche, escalier sans limon dont les premières marches étaient encore en place au moment du déblaiement.

Deux scènes identiques, mais tournées en sens inverse, décoraient les côtés de la niche ; les rares fragments qui nous en sont parvenus nous permettent d'y reconnaître le tableau classique du roi nourri par les dieux : un groupe principal est formé par le roi, de petite taille, debout entre un dieu qui le soutient et une déesse qui lui offre le sein, tandis qu'un troisième dieu assiste à la scène. Les têtes ont disparu, ainsi que les noms, aussi est-il impossible de reconnaître les divinités, mais selon toute évidence, il s'agit de celles qui symbolisent les deux parties du pays, la Haute et la Basse-Égypte, accomplissant envers leur souverain leur fonction naturelle de nourricières, en la personne des deux déesses tutélaires Nekhabit et Ouadjit.

V

LE TEMPLE

L'édifice que nous avons coutume de désigner sous le nom de *temple* est une construction massive, de forme à peu près carrée, élevée sur un terre-plein et occupant tout l'espace entre la pyramide et le corridor. Appuyé d'un côté sur la pente de la pyramide, sa face oppo-

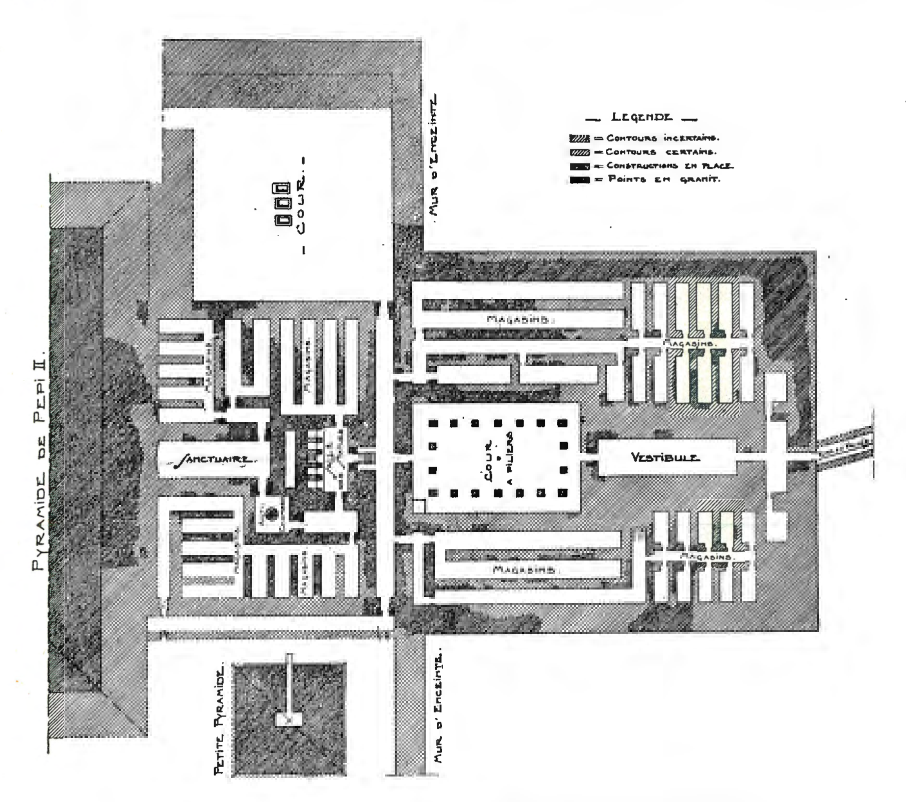


Fig. 16. — Plan du temple funéraire de Pepi II et du parvis.

sée, qui devrait former façade, se confond avec la paroi ouest du corridor ; seules ses deux faces latérales sont donc apparentes, dominant les deux cours de l'enceinte sous la forme de hauts murs sans portes ni fenêtres, comme aussi sans ornementation, se terminant dans le haut par un simple parapet en dos d'âne masquant les terrasses.

Ce n'est donc point un de ces édifices somptueux qui attirent de loin

l'attention des hommes et font appel à leur dévotion envers les dieux. Écrasé par la masse de la pyramide qui le domine, dissimulé derrière de hautes murailles, un temple funéraire tel que celui de Pepi, malgré ses dimensions imposantes, fait figure de lieu secret, de chapelle particulière. Bien que rentrant dans la catégorie des lieux de culte, c'est en effet un sanctuaire privé où se célèbre non un office divin, mais un service funéraire. Les tableaux qui couvraient les parois du temple et de ses dépendances, parvis, avenue et portique, ne laissent en effet aucun doute à cet égard : partout la grande figure du roi domine la scène, parfois accompagnée de divinités, mais sur un pied d'égalité, jamais pour leur présenter une offrande ou un hommage ; bien plus, ce sont souvent les dieux eux-mêmes qui se rassemblent pour accueillir le pharaon dans le céleste séjour ou présider à l'apport des dons symboliques destinés à assurer son existence d'outre-tombe.

L'intérieur est également compris en vue d'un culte privé, sans cérémonies publiques, sans grande affluence de fidèles ni même d'officiants. Des quatre salles décorées de bas-reliefs qui occupent le centre du bâtiment et qui seules étaient consacrées au service funéraire, trois sont trop exiguës pour avoir pu être utilisées autrement que comme antichambres ou passages, ou pour un office à personnel très réduit. De chaque côté de ce groupe de salles, des séries de pièces beaucoup plus petites, étroites et allongées, disposées généralement par groupes de cinq, peuvent avoir servi de magasins, de garde-meubles ou de trésors. Ces chambrettes aux murs nus, épannelés seulement et qui occupent à peu près les deux tiers de la superficie du temple, ne nous ont livré au déblaiement que de rares fragments de poterie et ne présentent que peu d'intérêt au point de vue architectural ou religieux.

1. Salle des statues

Après avoir gravi le petit escalier du corridor et franchi la porte du temple, le visiteur d'autrefois se trouvait en présence d'une paroi de granit rose percée de cinq baies hautes et étroites, fermées par des portes de bois à deux battants ; ces vantaux, rabattus contre les montants laissaient voir de profondes niches où se dressaient sur des socles de pierre, cinq statues du roi, de grandeur naturelle. Les statues ont disparu, mais un des socles est encore en place et il reste assez d'éléments des assises basses et des encadrements pour que l'attribution des niches soit parfaitement claire.

Une disposition identique se retrouve dans tous les monuments similaires de la Ve dynastie et déjà dans ceux de la IVe ; nous pouvons en conclure qu'il s'agit là d'un élément important du temple funéraire royal de l'Ancien Empire, du siège d'un rite parallèle à celui qui s'accomplissait dans le sanctuaire, devant la stèle et la table d'offrandes. Ce rite, nous ne le connaissons pas, mais il y a tout lieu de croire que c'était une variante de celui de l'Ouverture de la bouche [1] pratiqué de tous temps en Égypte aussi bien sur les momies ou images des défunts que sur les statues des dieux dans les temples [2] et qui avait pour but de rendre l'usage de leurs sens et la vie à ceux qui étaient morts, de rétablir continuellement le cours de la vie divine.

Le nombre 5, qui est toujours celui des niches, paraît être en diverses circonstances un nombre affecté plus particulièrement à la royauté pharaonique et avoir une signification symbolique qui n'est pas encore déterminée.

En face des niches, la porte de granit devait être flanquée de deux panneaux de calcaire décorés de bas-reliefs. Cette paroi a été complètement détruite ainsi que les deux voisines qui, beaucoup plus étroites, étaient presque entièrement occupées par deux portes, aussi en granit, donnant accès, l'une à un des groupes des magasins du Nord, l'autre, du côté sud, au vestibule par lequel on s'acheminait vers le sanctuaire.

Il est à supposer que la salle des statues était couverte, comme les autres salles de dimensions moyennes, de dalles plates décorées d'un semis d'étoiles se détachant sur un fond d'un bleu intense. Toutefois, il n'est pas exclu que ce local, qui se distingue de tous les autres par ses parois en majeure partie de granit, ait pu être à ciel ouvert, formant une sorte de courette.

La salle des statues, qui est placée exactement dans l'axe du sanctuaire, en est séparée par un massif de maçonnerie épais de plus de 5 m., mais évidé dans toute sa longueur de manière à former une chambrette très étroite, non dallée, aux parois à peine dégrossies et sans aucune communication avec l'extérieur. L'emplacement même de ce réduit secret suggère l'idée qu'il peut avoir été aménagé pour servir de serdab, dans le but d'y déposer, à l'insu de tout le monde, d'autres statues du roi qui courraient moins de risques que celles exposées dans les niches et auraient ainsi plus de chances de durée, considération de la plus haute

[1] Maspero, *Études de mythologie et d'archéologie* I, p. 283-324. — Jéquier, *Matériaux pour un dictionnaire d'archéologie* p. 169-194.
[2] Moret, *Le rituel du culte divin journalier* (Paris 1902).

importance, puisque les statues sont des supports éventuels de l'âme du défunt, et que leur conservation est ainsi une des meilleures garanties de survie.

2. Vestibule

Placées l'une derrière l'autre dans l'axe du temple et de la pyramide, la salle des statues et celle que nous dénommons sanctuaire, les deux seules dans lesquelles aient pu se dérouler les cérémonies du culte funéraire, ne sont pas en communication directe ; pour se rendre de l'une à l'autre, on doit faire un détour et traverser deux salles plus petites, en raison d'une disposition architecturale qui se retrouve dans tous les monuments similaires dès la IVe dynastie et doit avoir une signification rituelle que nous ne pouvons encore préciser.

La première de ces pièces, qui donne également accès, par une porte spéciale, à la série de magasins occupant toute la partie sud du temple, est rectangulaire, sans particularités architecturales et peut être considérée comme un simple lieu de passage, un vestibule à la décoration riche et très soignée. Les sujets de ce décor, qui ne paraissent pas présenter un ensemble logique très cohérent, conviennent bien à une salle qui n'a pas de destination cultuelle caractérisée.

Empruntés à la grande série des thèmes relatifs à la vie idéale d'un roi ou d'un grand seigneur, ces tableaux sont de ceux dont la seule figuration sur le mur d'une tombe permettra à son titulaire de jouir à nouveau de cette vie dans un autre monde. Le premier qui se présente au spectateur arrivant de la salle des statues représente la scène classique du roi triomphant de ses ennemis ; grâce à ce qui restait encore en place sur le mur démoli, à quelques gros blocs tombés et à divers fragments, j'ai pu, à l'aide des répliques plus récentes[1] de la même scène, reconstituer les traits généraux de la figure royale, des dix captifs qui vont être assommés, du butin conquis représenté par des prisonniers et du bétail, et enfin de la déesse Seshaït qui enregistre les résultats de la victoire.

A côté de ce tableau, un autre, plus petit, représentait le triomphateur se dirigeant vers le fond du temple, escorté et accueilli par les déesses de la Haute et de la Basse-Égypte, Nekhabit et Ouadjit, qui lui font don de la vie.

La porte vers laquelle s'avance le roi est pratiquée dans la paroi ouest

[1] Les seules qui correspondent à ce tableau, et qui représentent également les captifs debout, sont celles d'Amenophis II sur un des pylones de Karnak.

du vestibule, dont elle occupe la presque totalité avec ses deux énormes montants de granit, ne laissant sur le côté qu'un étroit panneau de calcaire sur lequel trois figures superposées d'Anubis, le dieu des morts, indiquent clairement sa fonction d'entrée dans le domaine funéraire.

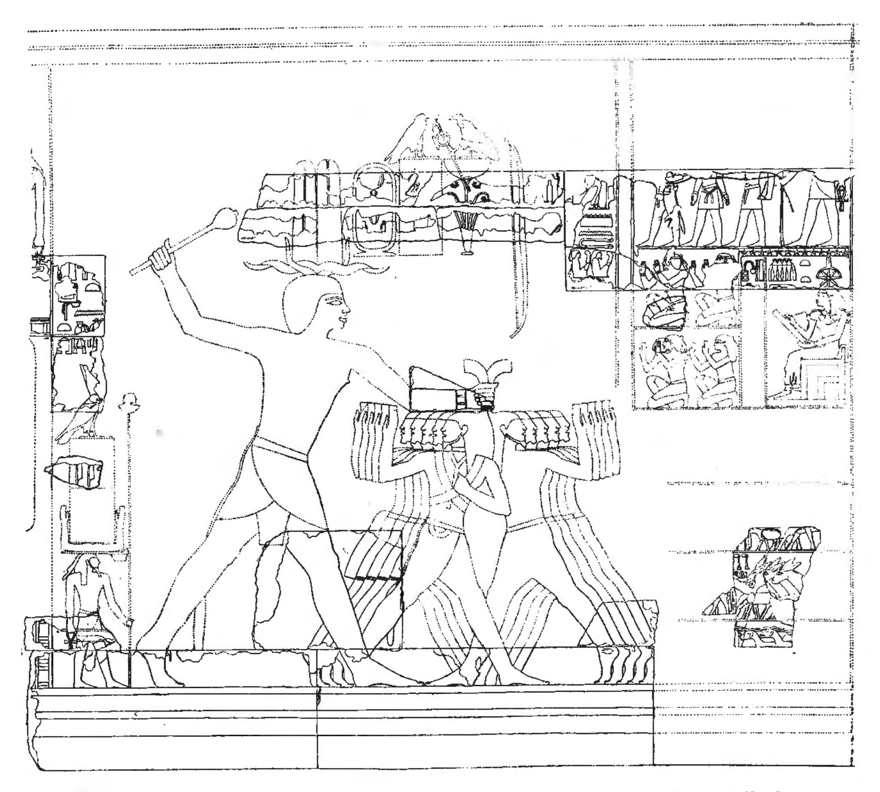


Fig. 17. — Reconstitution de la scène de triomphe dans le vestibule.

La paroi qui fait face à celle du triomphe est consacrée à une scène toute différente, relative à l'exercice favori des grands personnages, la chasse au gros gibier. Tourné le dos vers la porte, comme s'il sortait du temple, le roi s'attaque à un grand quadrupède, antilope ou bœuf sauvage, dont on ne voit plus que les sabots, et cela de si près, vu la place restreinte réservée au tableau, qu'il doit se servir non d'un arc comme il est d'usage dans toutes les scènes parallèles, mais d'une massue ou d'un épieu[1]. La scène se déroule dans un désert où l'abondance des animaux

[1] La destruction complète de tout le haut du tableau ne permet pas d'en donner une reconstitution suffisante.

de toute sorte, depuis le hérisson jusqu'aux antilopes, contraste avec une végétation particulièrement pauvre ; le bas du tableau nous en donne un aperçu, un morceau de paysage animé qui peut se placer parmi les meilleurs échantillons de ce que nous ont laissé les maîtres animaliers de l'Ancien Empire.

Toute la partie est du vestibule étant détruite, nous ne pouvons qu'y supposer, sans preuve certaine, l'existence d'autres scènes semblables, celle entre autres de la chasse aux oiseaux[1].

3. Antichambre

Du vestibule, on pénètre dans une salle dont les murs étaient, au moment de la découverte, en meilleur état de conservation que partout ailleurs dans le temple, atteignant en certains points jusqu'à 3 m. de hauteur et portant encore de grands morceaux intacts du décor sculpté. A pied d'œuvre gisaient, outre bon nombre de menus fragments, plusieurs grands blocs qui m'ont permis, non seulement de faire une reconstitution sur le papier, mais de rebâtir les murs sur toute leur hauteur ; les lacunes sont certes considérables, mais la disposition générale des scènes est parfaitement claire, ainsi que leur signification.

Un décor sculpté, surtout lorsqu'il est tout à fait homogène comme c'est le cas ici, donne des indications très précieuses sur la destination de la salle dont il couvre les parois. On serait donc en droit de considérer cette pièce comme une salle de réception, si toutefois ses proportions n'étaient réduites au point de la rendre pratiquement inutilisable dans ce but. Même si l'on met à part tous les dieux du panthéon égyptien qui couvrent le haut des murs, dont la présence peut être considérée comme purement spirituelle, et les bouchers dont l'activité s'exerce en général en dehors des locaux d'apparat, il serait matériellement impossible de faire évoluer en présence du roi et de sa suite une cinquantaine de hauts dignitaires dans une pièce qui ne mesure guère plus de 5 m. de côté (10 coudées) et dont le centre est occupé par une énorme colonne[2]. D'autre part, nous savons qu'on ne célébrait pas dans le temple même d'autres cérémonies que celles du culte funéraire. Ainsi nous devons conclure que nous n'avons pas ici une véritable salle de

[1] Quelques fragments portant des oiseaux ont été trouvés dans le voisinage.
[2] Il ne reste plus rien de cette colonne ni de l'architrave qui la surmontait et sur laquelle s'appuyaient les dalles du plafond. D'après la base de granit, encore en place dans le dallage, nous pouvons déduire que la colonne était polygonale et mesurait environ 1 m. 20 de diamètre.

réception, mais un local où l'âme du roi défunt pouvait retrouver le souvenir vivant de l'hommage qu'avaient coutume de lui rendre ses fidèles sujets et l'assurance d'un bon accueil de la part des dieux qu'il avait honorés pendant sa vie. Au point de vue purement architectural, cette salle de réception idéale est en réalité l'antichambre du sanctuaire.

La composition des tableaux présente ici une homogénéité très remarquable : un même thème se reproduit sur les quatre parois, identique dans la disposition des lignes générales, tout en laissant à chaque personnage son individualité et son caractère et en se pliant aux nécessités architecturales telles que la présence des grandes portes, sur les parois nord et est, qui a obligé le dessinateur à substituer une figure assise à celle du roi marchant des deux autres tableaux.

Chaque panneau est divisé par une double colonne d'hiéroglyphes en deux parties d'inégale largeur, dont la plus étroite est consacrée à la figure du pharaon ; Pepi s'avance en tenue d'apparat, escorté de quelques officiers de sa maison et accompagné des compléments symboliques obligatoires, le faucon protecteur qui plane au-dessus de sa tête et le groupe hiéroglyphique qui énumère ses noms et ses titres. Face au roi, la deuxième partie du tableau se divise horizontalement en cinq registres consacrés, de bas en haut, le premier aux gens de la cour, le deuxième à des scènes de boucherie, les trois du haut à des théories de divinités.

Les courtisans s'avancent vers leur souverain, courbés en un geste de profonde déférence, les mains aux genoux ; ces figures, d'un très beau travail, sont toutes semblables et n'ont aucune prétention à être des portraits, mais elles représentent chacune un individu bien déterminé accompagné de son nom et de ses titres qui sont ceux de hauts dignitaires dans l'ordre civil et religieux, le premier de chaque série étant un grand vizir.

Nous pouvons considérer comme se passant à l'arrière-plan de cette réception solennelle les scènes de boucherie qui sont figurées au deuxième registre et qui ne sont autres qu'une réplique très développée des thèmes bien connus, si fréquents dans toutes les tombes de quelque importance sous l'Ancien Empire. C'est là une façon très claire d'exprimer l'idée qu'on s'occupe activement à pourvoir le garde-manger du défunt dans sa « maison d'éternité », au seuil de laquelle il est reçu officiellement par tous ses vassaux.

Les hommes ne sont pas seuls à recevoir le roi dans son domaine funéraire ; tous les dieux de l'Égypte sont là, manifestant par leur présence l'engagement qu'ils prennent envers celui qui va devenir

membre de leur cercle, de le faire participer aux ressources de leurs sanctuaires[1]. De même qu'au haut de l'avenue, à la tête des châteaux et des domaines, les dieux paraissent ici en qualité de dispensateurs de



FIG. 18. — Les courtisans de Pepi II.

la nourriture éternelle. Primitivement, ils étaient bien une centaine, mais aujourd'hui il en reste à peine la moitié, et encore beaucoup ont-ils perdu leurs noms, ce qui rend l'identification difficile ; seule la paroi ouest nous a conservé un ensemble à peu près complet, où les divinités de la Haute-Égypte sont groupées par escouades de quatre individus,

[1] A côté de chaque dieu est représenté son sanctuaire, d'un type différent suivant que le dieu appartient à la Haute ou à la Basse-Égypte.

un chef et trois acolytes ; sur les trois autres parois, l'ordonnance en était un peu différente.

4. Sanctuaire

La salle du fond, la plus importante, par sa destination, de toutes les salles du temple, et qui est aussi de beaucoup la plus grande, puisqu'elle ne mesure pas moins de 15 m. 90 sur 5 m., est dans un état de destruction complète : seuls subsistaient encore, au moment du déblaiement, l'encadrement de la porte menant à l'antichambre et les pans de murs y attenant, avec quelques restes du décor sculpté ; de la porte de granit ouvrant sur les magasins du Nord, il ne restait que le seuil et plus loin, à part quelques rares blocs encore sur pied, les murs étaient rasés, si bien que dans toute la partie ouest de la salle on n'a pu qu'à grand'peine relever leur tracé sur un dallage bouleversé.

Si les murs sont détruits, le décor qui les couvrait n'est cependant pas perdu ; j'ai découvert sur place même, ainsi que dans les environs immédiats et sur des points très éloignés du temple, des centaines de morceaux de bas-reliefs portant les représentations caractéristiques qui ne peuvent provenir que de la salle des offrandes, blocs intacts ou brisés mais faciles à raccorder et fragments de toutes dimensions. Il s'agit du tableau indispensable à toute tombe de quelque importance, tableau susceptible de se réduire ou de se développer à volonté suivant l'espace disponible ; celui de Pepi II, qui nous parvient ici en double exemplaire appartient à la version royale dont nous ne possédons jusqu'ici, pour l'Ancien Empire, que quelques rares fragments et seule la scène parallèle de Deir el Bahari[1], qui lui est postérieure de plus de 1000 ans, peut lui être comparée pour l'ampleur du développement. Grâce à toutes les variantes et après une étude minutieuse des fragments recueillis, j'ai pu, avec l'aide de mon dessinateur, Ahmed Effendi Youssef, retrouver la place originale de chaque morceau, avec une certitude qui sans avoir la prétention d'être rigoureuse dans tous ses détails, présente néanmoins la plus grande vraisemblance. Cette reconstitution a dû rester sur le papier, car il ne pouvait être question de rebâtir les murs pour y incruster les fragments, vu le développement considérable qu'avaient ces parois et les lacunes très nombreuses et très importantes qui coupent les tableaux ; j'ai dû me borner à réunir dans un des magasins voisins du sanctuaire et reconstruit à cet effet, tous les fragments recueillis et à les grouper de manière à les rendre facilement accessibles.

[1] E. Naville, *Deir el Bahari* III, pl. cviii-cxxi.

Quand les dieux paraissent sur les parois des autres salles du temple funéraire, ce n'est pas pour recevoir du roi un culte ou un hommage, mais seulement pour lui faire accueil et lui prêter assistance, tels des égaux, non des êtres d'essence supérieure. Dans le sanctuaire, ils ne paraissent pas, ils ne sont même pas nommés, ils n'interviennent en aucune façon dans le rite qui se déroule en tous ses détails sur ces immenses surfaces. Nous sommes dans un local consacré à la stricte observance de la plus vieille des croyances relatives à la survie, à l'accomplissement du rite destiné à assurer au défunt son ravitaillement pour l'éternité. Des prêtres spéciaux célébraient ces cérémonies, journellement ou à époques fixes, tant qu'on leur fournissait les vivres nécessaires, mais comme il était à prévoir qu'un jour viendrait où les ressources d'un service aussi dispendieux s'épuiseraient, on les avait figurées sur les parois dans toute leur ampleur, avec le plus grand luxe de détails, laissant à l'image le soin de remplacer la réalité, par la simple vertu magique des formules.

Le lieu précis où se célébrait l'office alimentaire était au fond de la salle ; contre le mur ouest qui s'appuyait à la base de la pyramide, se dressait l'autel, la grande pierre sur laquelle on consacrait les offrandes, au-dessous de la stèle, bloc de granit figurant la porte par laquelle l'âme du défunt pouvait sortir du tombeau et prendre possession de ce qu'on lui présentait. Cet ensemble devait occuper la presque totalité de la paroi, ne laissant sur les côtés de la stèle que deux panneaux étroits où étaient figurées les âmes des ancêtres, les rois de la Haute et de la Basse-Égypte[1] ; ici, il ne reste rien de tout cela, seuls les monuments similaires nous renseignent et nous autorisent à admettre, en ce point du sanctuaire, l'existence des éléments indispensables à toute tombe royale.

Les parois nord et sud étaient occupées chacune par un seul tableau représentant des deux côtés de la salle deux scènes tournées en sens inverse, mais identiques de composition et ne différant que par les détails. Au fond, près de la stèle, le roi assis sur le classique siège cubique, tourne le dos à son tombeau, tandis que son ka se tient debout derrière lui ; sous ce groupe se déroule une petite scène symbolique où le papyrus et le lis, plantes-emblèmes de la Haute et de la Basse-Égypte, sont attachés autour du signe de l'union *(sam)* et fécondés par deux Nils,

[1] Ces ancêtres sont représentés couramment par deux groupes de trois personnages, les uns à têtes de chiens, les autres à têtes de faucons.

figures symbolisant le fleuve qui donne la vie au pays[1] ; plus loin trois autres individus du même type apportent des victuailles, génies nourriciers de l'Égypte préposés à l'alimentation perpétuelle du pharaon défunt.

Devant le roi, le guéridon sur lequel les Égyptiens ont coutume de manger, puis de petites tables portant les ustensiles indispensables, enfin un amoncellement de mets de toute sorte, comme seuls les artistes égyptiens savaient le combiner. A côté, quelques hauts personnages accomplissent les rites destinés à opérer la transmutation de toute cette nourriture matérielle à l'usage d'un corps spirituel. Au-dessus de ce groupe s'étale la *pancarte*, complément obligatoire de tout repas funéraire, les petites cases disposées en tableau et donnant l'énumération du menu royal à toutes les heures de la journée, depuis les préliminaires tels qu'ablutions et parfums, jusqu'aux aliments de toute sorte, pains, viandes, légumes, fruits, gâteaux, vins et bières. La beauté des signes, la perfection du travail font de cet ensemble coupé et recoupé de lignes droites, un chef-d'œuvre en son genre.

A côté de l'alimentation journalière du roi, son ravitaillement perpétuel occupe une place considérable sur les deux tableaux, près des deux tiers de leur surface totale. Ici encore les sculpteurs se sont tirés avec une grande habileté et beaucoup de goût d'une tâche difficile consistant à répéter indéfiniment les mêmes figures sur une très grande surface en les animant par des divergences de détail seulement.

Le champ est divisé horizontalement en un certain nombre de registres, dont les trois du bas sont consacrés aux porteurs d'offrandes qui, malgré leur aspect uniforme, sans aucun caractère individuel, représentent chacun une personnalité distincte, un haut fonctionnaire, un noble de province, un membre du clergé, un médecin ou un coiffeur du roi, tous désignés par leurs noms et leurs titres. Tous s'avancent du même pas, en longues files, vers le roi auquel ils amènent les produits de leurs terres, de leurs basses-cours, de leurs élevages, légumes, denrées de toute sorte, volailles, bestiaux qui trottent dans leurs jambes.

Ces contribuables de la vie future du roi sont une véritable armée qu'on peut évaluer, en tenant compte des lacunes, à 125 sur chaque paroi ; sans doute étaient-ce là des privilégiés destinés à reconstituer la

[1] La scène de l'attachage des plantes autour du sam par des dieux ou des Nils est fréquente à partir du Moyen Empire ; celle de la fécondation est beaucoup plus rare, et cependant semble être plus ancienne, car c'est la seule dont on ait relevé la trace sous l'Ancien Empire, les seuls exemplaires à peu près complets se trouvant être ceux de Pepi II, en particulier le bloc provenant de la petite chapelle du Nord (v. plus haut, p. 42).

cour du roi dans l'autre monde, et à être non seulement ses fournisseurs, mais aussi les bénéficiaires de certains de ses avantages, comme ceux qui de tous temps, dès l'époque thinite, obtenaient l'autorisation de se faire ensevelir tout près de la tombe de leur souverain.

Le haut des deux tableaux est consacré au garde-manger. Sur toute la hauteur des quatre registres, les dessinateurs ont, suivant l'usage, disposé en quinconce des groupes de vases, de manière à couper la surface en un grand nombre d'espaces rectangulaires occupés chacun par une nature morte. Ici encore, toute liberté a été laissée aux artistes. A même le sol, sur des plateaux, dans des corbeilles ou des marmites s'entassent les victuailles les plus variées, légumes, quartiers de viandes ou têtes d'animaux, fruits, pains, grains, volailles, et çà et là quelques fleurs ou une pièce de vaisselle de luxe ; tout ce désordre, qui paraît l'effet du hasard, est si bien combiné et équilibré qu'il forme dans l'ensemble la plus riche tenture qu'on puisse imaginer, aux couleurs vives mais harmonieusement nuancées, ainsi que nous pouvons le voir sur les quelques blocs où la peinture a conservé toute sa fraîcheur.

Sur la paroi est, le garde-manger reparaît aux quatre registres supérieurs, se raccordant ainsi tout naturellement aux tableaux des parois nord et sud et assurant l'homogénéité parfaite de l'ensemble décoratif de la salle. Aux trois registres du bas on voit, à la place des porteurs, les scènes traditionnelles de boucherie dont la présence dans la salle des offrandes paraît tout indiquée, puisque la viande était en Égypte un des éléments essentiels de l'alimentation.

On pourrait s'étonner, parmi ces mets si variés, de ne voir aucun poisson, alors que la pêche constituait certainement une des principales ressources de la nourriture du peuple et que les grands étaient loin de dédaigner les nombreuses espèces comestibles qui peuplent le Nil, à voir les nombreux tableaux de pêche sur les murs de leurs tombeaux. Il y a là une raison religieuse : le menu funéraire est un menu royal, soumis comme toutes les institutions royales très anciennes, à des restrictions rituelles très rigoureuses, visant tout ce qui pouvait être considéré comme impur, c'est-à-dire à un régime correspondant à celui des « tabous » dans beaucoup de peuplades primitives. Ce menu a passé très tôt dans le domaine public, et est de rigueur pour toute offrande rituelle, qu'il s'agisse d'un roi ou d'un simple particulier.

La couverture de la salle des offrandes était formée d'épaisses dalles placées en encorbellement et retaillées par-dessous en cintre surbaissé ; quelques-uns des fragments restés sur place montrent que le motif

d'ornementation n'était autre que le décor habituel des plafonds, des étoiles blanches se détachant sur un ciel d'un bleu intense.

5. Magasins

De même que le parvis [1], le bâtiment du temple est flanqué au Nord et au Sud de groupes de chambrettes étroites et longues qui ne présentent aucun intérêt particulier, les murs n'étant pas décorés et aucun objet n'y ayant été trouvé. Ces locaux ont probablement dû servir de magasins, de garde-meubles ou de trésors ; ceux du Sud dépendent tous d'une porte située à l'un des angles du vestibule, ceux du Nord sont séparés en deux groupes, l'entrée de l'un se trouvant dans la salle des statues, celle de l'autre dans le sanctuaire.



Fig. 19. — Statuette de Pepi II enfant.

6. Statues

Pas plus que le temple même, les destructeurs n'ont épargné son mobilier et ses accessoires. Disparus, les instruments du culte [2], les statues royales exposées dans les niches ou en d'autres coins du temple ou encore cachées dans le serdab ; une seule a échappé, la plus petite, une statuette de Pepi II enfant, accroupi par terre, le doigt sur les lèvres, dans la pose classique du jeune Horus, œuvre charmante taillée dans un bloc d'albâtre translucide.

[1] Voir plus bas, p. 68.

[2] Quelques fragments de poterie ont pu appartenir à des vases sacrés aussi bien qu'à des récipients à provisions. Je ne sais quel pouvait être l'usage de deux petites plaquettes en bois doré avec la représentation du couronnement du roi et un cartouche ornemental.

Il est cependant une catégorie de la statuaire du temple qui a échappé sinon à la destruction systématique, du moins à la disparition totale, puisque j'en ai retrouvé d'innombrables fragments disséminés dans tous les coins du monument. Ces morceaux appartiennent tous à des statues de prisonniers telles qu'on en a retrouvé quelques rares exemplaires auprès des pyramides de Neouserra et d'Ounas, mais qui, dans le temple de Pepi, devaient être au nombre d'une centaine au moins.



Fig. 20. — Statue d'un prisonnier.

Abstraction faite des têtes, toutes ces statues étaient d'un type unique et de facture identique, telles des œuvres en série exécutées en atelier par des ouvriers médiocres, mais consciencieux. Leur taille est la même, à quelques centimètres près, et correspond à peu près aux trois quarts de la taille normale d'un homme. Tous ces personnages sont représentés à genoux, assis sur leurs talons, vêtus du petit pagne égyptien, les mains sur les cuisses, les coudes serrés au corps et ligotés au moyen de fortes cordes passant derrière le dos.

Les têtes, sur lesquelles les destructeurs paraissent s'être particulièrement acharnés, sont de facture plus soignée et doivent être l'œuvre des chefs d'atelier qui ont cherché à imprimer à chacune son originalité, son caractère ethnique, dans le but de représenter des types de peuples étrangers, et plus particulièrement de ceux qui se trouvaient être les voisins immédiats des Égyptiens, à l'Ouest, au Sud et à l'Est. Dans les figures allongées, à l'expression sévère, à barbe pointue et coiffes couvrant la chevelure, nous reconnaissons les Libyens du désert occidental, tandis que les grosses faces rondes à fortes lèvres, petits nez, yeux

bridés et cheveux crépus ou bouclés, sont certainement des figures appartenant à des peuplades méridionales ; d'autres, caractérisées par une petite barbe carrée, s'apparentent davantage au type égyptien et représentent probablement les bédouins de la région orientale, et il faut peut-être considérer comme celle d'un sémite une belle tête émaciée, à l'expression douloureuse, aux pommettes saillantes.

On peut s'imaginer[1] ces innombrables statues placées en rangs serrés le long des murs dans une des grandes pièces du temple, telle que le couloir transversal, ou aussi la cour à piliers ou le vestibule d'entrée, et contribuant à la décoration de l'ensemble tout en reprenant sous une autre forme le thème exprimé déjà par tant de tableaux, la sujétion au pharaon de tous les peuples du monde.

VI

LE PARVIS

La somptuosité de l'aménagement du temple funéraire, la perfection du travail de ses bas-reliefs font avec la nudité austère de ses murs extérieurs un contraste trop évident pour n'avoir pas une signification. De plus, l'édifice qui ne se présentait que sous l'aspect d'une masse géométrique sans une baie, sans un ressaut, sans une moulure, était si bien protégé par le mur d'enceinte qu'il devait être invisible de l'extérieur. Retraite luxueuse pour l'âme du roi, peut-être même confortable suivant les idées de l'époque, mais retraite absolue où n'avaient accès que quelques membres de la famille royale faisant fonction de prêtres funéraires. Et cependant, tout contact ne pouvait pas être coupé entre l'âme divinisée du pharaon et le monde extérieur ; non seulement celui-ci devait pourvoir à l'entretien du ka du défunt par des dons en nature aussi bien que par des offrandes figurées, mais les sujets, au moins certains d'entre eux, avaient le droit de participer en quelque mesure à la vie future de leur ancien souverain.

Un temple intime, secret, entièrement isolé, ne pouvait se prêter à la présentation en grand des offrandes, pas plus qu'à l'hommage des fidèles et devait être pourvu, d'une façon ou d'une autre, d'annexes

[1] Il ne faudrait pas cependant écarter *a priori* la théorie suivant laquelle les statues de prisonniers étaient destinées à être brisées rituellement lors de certaines cérémonies telles que la «fête de frapper les Anou», en tant que remplaçant les personnages vivants.

auxquelles les vivants pouvaient avoir accès. De ce besoin naquit la conception d'un parvis monumental, que les architectes s'appliquèrent à améliorer au cours de l'Ancien Empire et dont l'exemplaire le plus parfait, ou tout au moins le plus clair, se trouve être le dernier de la série, celui de Pepi II.

Ce parvis forme un carré presque parfait en avant du temple[1], dont il est séparé par le grand couloir, donc en dehors du tracé de l'enceinte ; pour l'enclore, le grand mur fait aux deux extrémités du corridor un coude à angle droit vers l'Est, de manière à former ainsi la paroi extérieure du nouvel édifice. A l'Est, en façade du côté de la vallée, il s'épaissit considérablement de façon à constituer un massif rectangulaire, ce qui pourrait faire supposer une sensible augmentation de sa hauteur ; cette hypothèse est invérifiable, mais si tel était le cas, la façade aurait rappelé les pylônes des temples du Nouvel Empire, avec cette différence essentielle toutefois qu'un pylône est formé de deux larges tours flanquant une porte monumentale, tandis qu'ici il n'y aurait eu qu'un massif uniforme dont la porte pratiquée au centre aurait été complètement cachée par les murs de l'avenue d'accès.

La cour rectangulaire qui forme le noyau du parvis est placée dans l'axe de la pyramide et du temple ; ses dimensions (23 m. 75 sur 15 m. 30) devaient permettre, lors des grandes cérémonies, les évolutions d'un nombreux personnel en même temps qu'une grande affluence de fidèles. Deux portes en granit y donnaient accès, à l'Ouest et à l'Est, l'une du côté du grand vestibule, l'autre ouvrant sur le corridor et permettant d'apercevoir l'image royale dressée dans la niche centrale de la salle des statues.

Dix-huit gros piliers en quartzite grossière formaient un cloître autour de la cour, supportant une architrave qui elle-même était couronnée de la traditionnelle corniche à gorge ; de tout cet ensemble, il reste seulement quelques morceaux de l'entablement en calcaire, un pilier à peu près complet et toutes les bases, monolithes de granit rouge, encastrées dans le dallage en calcaire, conservé à peu près sur toute la surface de la cour.

La section, non pas carrée, mais rectangulaire, du pilier retrouvé dans les décombres indiquait qu'il appartenait à un des angles du promenoir, en réalité l'angle nord-ouest, où il a été remis en place. Seules les deux faces du monolithe visibles de l'intérieur de la cour portaient des

[1] Voir le plan général du temple, fig. 16, p. 51.

représentations gravées en creux, d'un côté le roi embrassé par Râ, de l'autre par une divinité non identifiable.

Dans les cours semblables à celle de Pepi, sous le Moyen comme sous l'Ancien Empire, on trouve toujours près de l'angle nord-ouest un grand autel richement décoré de sculptures dont le sens est on ne peut plus clair ; nous avons là un indice certain de la destination de ce local à ciel ouvert, consacré à la présentation solennelle des offrandes de toute l'Égypte, apportées par les représentants officiels des divers nomes. Ici, l'absence de tout fragment pouvant provenir d'un autel de ce genre ne prouve pas que cet autel n'ait pas existé, et rien ne nous empêche de considérer le cloître de Pepi comme étant la cour des offrandes, point d'arrivée des grandes processions figurées un peu plus loin, au haut de la grande avenue, lieu d'aboutissement du culte funéraire public, officiel, source d'alimentation du culte funéraire intime pratiqué dans le secret du sanctuaire au pied de la pyramide.

Le vestibule qui précède la cour est bien à l'échelle de celle-ci ; il ne semble en effet pas possible d'attribuer une autre destination que celle d'un passage-antichambre à cette grande salle rectangulaire disposée dans le sens de sa longueur sur l'axe du monument. Aujourd'hui, il n'en subsiste plus que peu de chose ; le dallage est bouleversé, le mur sud est arraché, ne conservant plus que les vestiges strictement nécessaires pour l'établissement de son plan ; à l'Ouest et au Nord, plusieurs assises sont encore debout, atteignant même en un point la hauteur où commencent les tableaux. La scène dont nous avons ainsi l'amorce représentait le roi, plus grand que nature[1], s'avançant accompagné de deux de ses sujets et accueilli par d'autres courtisans, tous comme d'habitude dûment nommés et qualifiés ; la signification même de la scène est indéterminable.

De nombreux fragments de bas-reliefs ont été trouvés dans cette zone de l'édifice, provenant sans doute des parois du vestibule, seule pièce du parvis qui était décorée, car selon toute apparence, les murs de la cour, derrière les piliers, étaient nus, contrairement à ce que nous savons des autres monuments funéraires royaux. Malgré leur nombre, ces morceaux ne constituent qu'une minime partie de la surface totale des tableaux, qui peut être évaluée à 170 m². J'ai cependant réussi à reconstituer la

[1] La longueur du pied du roi est ici de 0 m. 40, contre 0 m. 30 ou 0 m. 32 dans les salles du temple. L'échelle des personnages, qui est variable d'une salle à une autre, mais non dans les tableaux d'une même salle, est ici un des meilleurs indices pour l'attribution des fragments.

partie inférieure d'une scène qu'on rencontre fréquemment dans les tombes des grands personnages de l'époque, mais qui paraît ici pour la première fois dans un monument royal, la chasse à l'hippopotame. Si les gestes sont les mêmes, tant celui du chasseur que celui de l'animal, comme c'est presque toujours le cas dans les poncifs utilisés par les artistes de l'Ancien Empire, le thème est tout différent ; alors que les seigneurs se contentent de faire abattre la grosse bête par leurs gens, ici c'est le roi lui-même, debout dans sa frêle nacelle, qui attaque l'animal, lançant son harpon démontable sur l'hippopotame blessé qui se retourne menaçant. De plus, ce n'est là qu'un des épisodes de la chasse, car derrière le roi, des hommes amènent, étroitement ligotée sur un traîneau, une autre bête qui vient d'être tuée ou capturée par le roi ; cette phase de la chasse ne se rencontre nulle part ailleurs.

Des fragments restants, on ne peut tirer aucun renseignement tant soit peu concluant sur les autres tableaux du vestibule ; tout au plus peut-on dire que les sujets ne sont ni funéraires, ni religieux, ni militaires, mais choisis parmi ceux qui retracent la vie habituelle du roi et sont de nature à impressionner les spectateurs par la vue de la splendeur, de la majesté pharaonique en toutes circonstances.

L'étroit couloir qui conduit du vestibule à la porte extérieure en traversant le gros massif de façade, est coupé en croix, en son milieu, par de profonds élargissements pratiqués dans la masse du pseudopylône et destinés sans doute à servir de loge au portier ; de toute cette partie, il ne reste que des arasements souvent très imprécis ; néanmoins, il est à supposer que c'est dans ce couloir, de chaque côté des loges centrales, qu'il faut situer des panneaux représentant le roi frappant un ennemi et une divinité embrassant Pepi, tableaux dont nous avons quelques fragments caractéristiques.

La cour et le vestibule, c'est-à-dire ce qui constitue à proprement parler le parvis, n'occupent que le centre de l'édifice, les deux côtés, au Nord et au Sud, étant consacrés à des locaux d'un ordre tout différent, disposés en deux groupes presque identiques, celui du Nord un peu plus grand que celui du Sud. Dans ces deux ailes, des pièces étroites et très longues courent parallèlement d'Ouest en Est, l'une d'elles servant de couloir pour desservir un ensemble de chambrettes disposées sur deux étages. Le tout est séparé de la cour et du vestibule par de gros murs et des massifs de maçonnerie et n'a aucune communication avec l'extérieur ; la seule issue de chacun des deux groupes est une grande porte de granit ouvrant sur le corridor. A n'en pas douter, il s'agit là de lieux de dépôt,

de magasins ou de quelque chose d'analogue, dépendant directement du temple même ; peut-être certaines des chambrettes du fond ont-elles pu servir de logement pour le personnel.

VII

LE PORTIQUE ET L'AVENUE[1]

Bien que situé en plein désert, le temple de Pepi a son entrée beaucoup plus bas, à quelques pas seulement des terres cultivées. C'est là

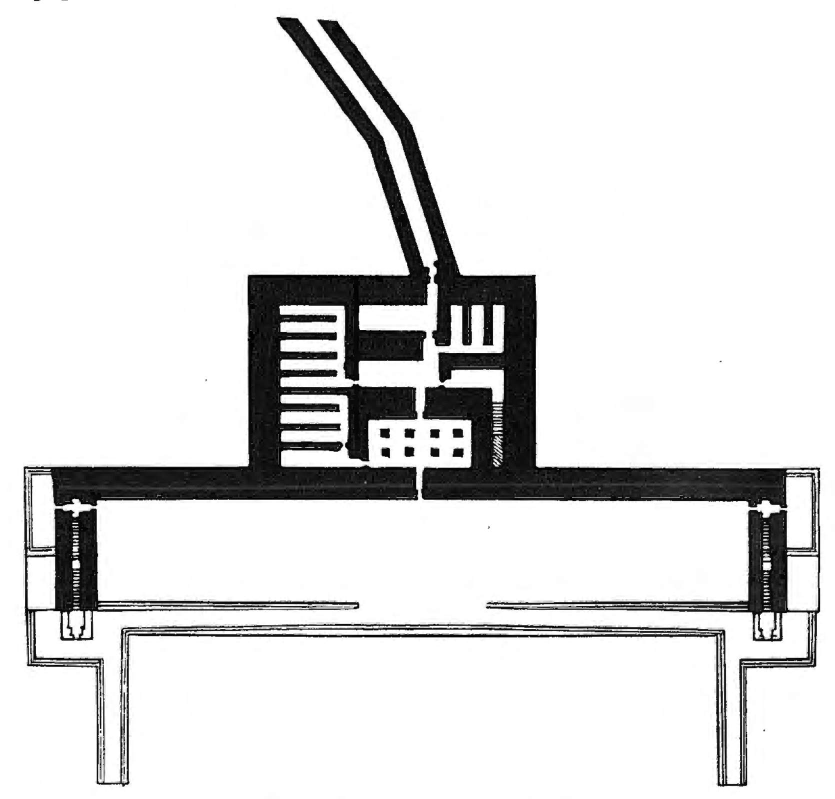


Fig. 21. — Plan du portique de Pepi II.

une particularité commune à tous les temples qui se trouvent dans une situation semblable, sur les premiers ressauts du désert libyque, que ces sanctuaires soient consacrés à des dieux[2] ou affectés à des cultes funé-

[1] Voir *Le monument funéraire de Pepi II*, III. Les approches du temple.
[2] von Bissing, *Das Re-Heiligtum des Königs Ne-Woser-Re*, p. 8-10 ; 19 et suiv.

raires royaux. Sous l'Ancien et jusqu'au Moyen Empire, la distance entre le temple et son entrée étant considérable et variant en général de 500 à 1000 m., nécessite un dispositif spécial que les architectes ont résolu dès la III[e] dynastie en construisant au bord de la vallée un bâtiment plus ou moins important qui devait jouer le rôle de portique et en le rejoignant au temple par une longue avenue, avenue couverte qui coupe les premiers vallonnements du désert soit en ligne droite, soit en écharpe.

Depuis Khephren, dont le fameux *temple du sphinx* n'est autre chose qu'un édifice de cette catégorie, le plan des portiques s'est sensiblement modifié, tout en conservant ses éléments caractéristiques, dont la distribution apparaît plus claire dans celui de Pepi II que partout ailleurs, malgré l'état lamentable dans lequel ses ruines nous sont parvenues. Tout a été démoli et exploité méthodiquement, les murs arrachés jusqu'en leurs fondements et leurs bas-reliefs réduits en miettes, les dallages même en partie enlevés, si bien que le plan n'a pu être relevé par mon collègue, M. J.-Ph. Lauer, qu'après de très longues et minutieuses recherches.

Ce n'est pas ici le lieu d'étudier l'évolution du portique sous l'Ancien Empire jusqu'au plan qui nous est présenté par les architectes de Pepi II sous la forme d'un bâtiment très simple précédé d'une grande terrasse. L'édifice lui-même est rectangulaire, presque carré, constitué par des murs exceptionnellement épais (4 m.) et ne comporte en réalité qu'une seule salle avec dépendances. Cette salle se trouve placée immédiatement derrière la grande porte donnant sur la terrasse, elle est allongée et sa toiture était supportée par huit piliers carrés en calcaire dressés sur deux rangs ; des bas-reliefs la décoraient, mais rien dans les fragments recueillis ne permet de reconnaître l'agencement des tableaux ni même leurs sujets qui ne paraissent pas toutefois sortir des thèmes courants. Pour se rendre de cette salle à la sortie vers l'Ouest, il fallait franchir trois portes placées non en enfilade, mais avec un désaxement sensible. L'usage des locaux de dégagement situés au Nord et au Sud de ce passage est assez incertain, on y remarque des groupes de chambrettes qui ont pu servir de magasins ou de logements et la trace d'un escalier montant sur la terrasse qui formait la toiture.

L'esplanade installée devant le portique sur le dernier ressaut du désert est un travail de terrassement de dimensions considérables dont la partie ouverte, formant terrasse, ne mesurait pas moins de 97 m.

sur 15 m[1]. Le fond en était barré par un gros mur, prolongement de la façade du portique vers le Sud et le Nord, longue paroi uniforme percée d'une seule porte, avec retours d'angle vers l'Est aux deux extrémités. En avant, la terrasse était entièrement ouverte du côté de la vallée, appuyée sur un mur de soutènement de 5 m. de haut et bordée d'un simple parapet à hauteur d'appui. Dans l'épaisseur de chacun des deux retours d'angle du mur de fond, un escalier descendait jusqu'à la base du soutènement, débouchant sur un palier bordé également d'un parapet et

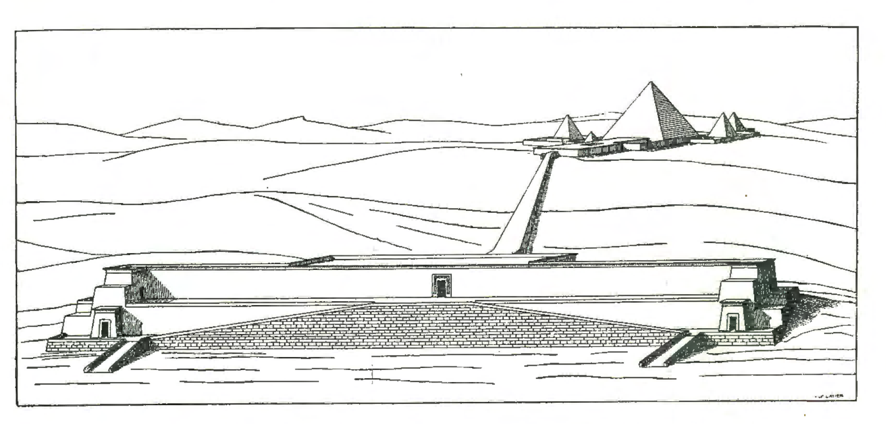


Fig. 22. — Reconstitution du portique de Pepi II.

d'où une rampe à pente douce se dirigeait vers la plaine. Du palier partait également une autre rampe montant le long du mur de soutènement vers le centre de l'esplanade.

Ce système des deux voies d'accès situées l'une au Sud, l'autre au Nord de la façade du monument, système qui est constant dans les portiques de l'Ancien Empire, contraste avec l'entrée centrale unique des édifices religieux plus récents ; il s'explique parce qu'il s'agit d'un lieu de culte consacré non pas à un dieu, mais au roi, et que le principe des deux royaumes est la base même de la monarchie égyptienne. Les apports des deux pays arrivaient ainsi indépendamment l'un de l'autre à la résidence royale en longues théories séparées, telles qu'elles sont figurées au haut de l'avenue (voir plus bas) ; les processions se réunissaient sur l'esplanade, traversaient la salle de réception du portique et montaient l'avenue couverte vers la cour des offrandes.

[1] La longueur de l'ensemble, y compris les bas-côtés extérieurs, atteignait 117 m. 50.

Ce sont sans doute des considérations d'ordre pratique, relatives au terrain, qui ont déterminé une orientation du portique légèrement différente de celle du temple (5°), ainsi que sa situation, très en dehors de l'axe de la pyramide, du côté du Nord. De cette façon, le couloir qui les relie se trouve sur un sol qui ne présente aucune dénivellation sérieuse et n'a pas nécessité de travaux d'art ; il monte ainsi en pente douce suivant une ligne oblique par rapport aux deux édifices, si oblique même qu'en deux points il a fallu lui faire faire de légers coudes.

Deux talus parallèles à peine saillants, mais saupoudrés de la poussière blanche des débris de calcaire courent sur le sable à flanc de coteau, du temple au portique, marquant d'une façon bien nette le tracé de l'ancienne avenue, pour employer un terme assez peu exact, mais consacré par l'usage pour désigner ce qui n'est en réalité qu'un long corridor fermé. Quelques sondages pratiqués le long de cette ligne m'ont fait voir que sur la presque totalité du parcours il n'y a aucun espoir de retrouver des éléments de la construction encore en place; à part quelques blocs aux deux extrémités, les murs ont disparu et même les plaques de dallage, matériaux de deuxième choix que les carriers négligeaient généralement, n'apparaissent que de place en place. Toutefois, le plan est facile à reconstituer et correspond exactement à ce que nous connaissons des autres avenues de l'Ancien Empire.

A part les deux légères inflexions signalées plus haut, l'avenue est droite et sa longueur totale est d'un demi-kilomètre, à peu de chose près. Le couloir, large de 2 m. 40, montait entre deux murs de 2 m. d'épaisseur qui supportaient les dalles de plafond. Si la couverture était disposée comme dans l'avenue d'Ounas, découverte tout récemment, elle devait être formée de grands blocs reposant sur le sommet des deux murs et s'avançant au-dessus du vide du couloir sans toutefois se rejoindre au milieu, de manière à ménager d'un bout à l'autre du corridor une fente large de 10 à 15 cm.[1]. Ce système a l'avantage sur la couverture pleine, de nécessiter des dalles moins grandes et d'assurer en même temps un bon éclairage de l'intérieur.

Au haut de l'avenue, près du coude, un montant de granit est encore debout, sur un seuil de même matière, marquant l'emplacement d'une petite porte pratiquée dans le mur sud et précédée d'une loge aux parois de calcaire qui pouvait servir au contrôle des entrées ; de l'autre côté du

[1] Pour augmenter la stabilité, les dalles font également saillie en dehors du mur.

couloir, un amoncellement de gros fragments de granit montre qu'il devait exister une porte semblable en face de la première[1]. L'enceinte sacrée pas plus que le parvis ne présentent d'issue autre que celle à laquelle aboutit l'avenue montant du portique ; ces entrées latérales de ladite avenue doivent donc s'expliquer par le besoin d'offrir aux gens de la nécropole un moyen d'accès au temple, leur évitant de très longs détours et leur permettant peut-être aussi de traverser au besoin la barrière qui coupait en deux la région des tombeaux.

La destruction complète des grands murs sur presque toute leur longueur ne permet pas de savoir si leurs faces internes étaient décorées d'un bout à l'autre de l'avenue, comme c'est le cas dans celle d'Ounas. Le fait est certain tout au moins pour les deux extrémités, au départ du portique et à l'arrivée à la porte du parvis.

Les fragments trouvés au bas de l'avenue sont rares et disparates, suffisants néanmoins pour qu'on puisse y reconnaître les éléments caractéristiques d'une scène qui se rencontre, également très fragmentée, au bas des avenues des pyramides de la V[e] dynastie à Abousir. Cette scène représente le triomphe du roi sur tous les peuples du monde, sujet propre à impressionner les visiteurs dès le début de leur ascension vers le lieu sacré et à leur inspirer le respect de la majesté royale.

La scène se répète, identique, mais en sens inverse sur les deux parois du couloir, et se déroule sur une longueur d'une vingtaine de mètres. Les deux tableaux parallèles sont divisés chacun en trois parties par des colonnes d'hiéroglyphes répétant entre deux phrases banales la formule d'usage : « Je te donne tous les pays d'Orient et d'Occident, avec les Anou et les Mentou qui sont dans tous ces pays. »

Le panneau du bas présente deux files de captifs de toutes couleurs, mais sans caractères ethniques bien précis, les bras liés au-dessus de la tête ou derrière le dos, montant accompagnés par des dieux qui viennent les livrer au roi, figures qui ne sont plus reconnaissables, ayant perdu leurs noms et leurs attributs distinctifs. Le panneau suivant, dont il ne reste presque rien, était consacré à l'enregistrement par la déesse Seshaït du butin de guerre consistant en hommes et en bestiaux, sujet dont nous possédons de nombreuses répliques, entre autres dans le vestibule du temple.

L'écrasement définitif des vaincus fait suite à leur transfert et à leur dénombrement ; tous sont étendus à terre, dans les postures les plus

[1] Cette porte, dont l'emplacement exact n'a pu être déterminé, n'est pas indiquée sur le plan.

variées, se débattant sans espoir sous les pattes des monstres qui les piétinent et qui ne sont autres que le griffon et le sphinx, antiques figurations symboliques du roi, assimilé pour mieux faire valoir sa force aux plus redoutables des bêtes de proie de la terre et des airs, le lion et le faucon. Dans le griffon, qui est probablement la création la plus ancienne, l'oiseau royal, le faucon d'Horus, se superpose au corps du roi des animaux, tandis que dans le sphinx, la tête du pharaon remplace celle de l'oiseau dont seules les plumes conservent le souvenir. Ici les deux bêtes fantastiques qui plus tard se confondront en une seule, le classique sphinx ailé, sont encore nettement distinctes ; le champ de carnage étant très étendu et le nombre des vaincus considérable, ces figures se répètent à plusieurs exemplaires, deux griffons et deux sphinx sur chaque paroi, et peut-être davantage.

Après une interruption de plus de 450 m., le décor reprend dans la partie haute de l'avenue, des petites portes latérales jusqu'à l'entrée du parvis, avec deux tableaux semblables se faisant face sur les deux parois du couloir et s'étirant sur une vingtaine de mètres de longueur. Les blocs portant des bas-reliefs ont été retrouvés en assez grande quantité, certains sont même intacts et les raccords assez fréquents, de sorte qu'il ne peut y avoir aucune incertitude sur la signification et la disposition générale d'une scène qui ne sort d'ailleurs pas de la banalité, puisqu'elle ne représente autre chose que l'apport des offrandes, la redevance des domaines et l'hommage du pays au roi défunt, mais qui est remarquable par son très grand développement.

En haut, le roi est assis sur son trône, tournant le dos à la pyramide, suivi de son ka et entouré de quelques-uns de ses familiers. Devant lui se déroule, sur quatre rangs, une procession soigneusement ordonnée, en tête de laquelle paraissent les dieux, au nombre d'une quarantaine au moins sur chaque paroi ; cette série où nous reconnaissons Sebek, Sokaris, Hathor, Khnoum, Horus, à côté de divinités presque ignorées jusqu'ici, telles que Ten et Aoutou, serait précieuse pour la connaissance de la religion de l'Ancien Empire, si elle n'était coupée de trop nombreuses lacunes. Tous tiennent à la main, comme de coutume, le sceptre et le signe de la vie, mais aucun don en nature ; eux qui ont été vénérés par le roi pendant sa vie, se présentent à lui à leur tour pour l'accueillir dans leur cycle et le mettre au bénéfice d'une de leurs prérogatives, la transmutation des produits de la terre en aliments spirituels.

Après les dieux viennent sans transition les châteaux, figures semi-divines représentées par des femmes coiffées du sigle « château de Pepi »

et portant en plus du sceptre divin l'emblème des offrandes tel qu'on le voit toujours dans les mains des Nils, le plateau à pendeloques avec deux vases. Il est difficile de déterminer exactement le rôle de ces personnages dont le caractère local n'est pas bien défini par les brèves légendes.

La partie la plus importante de la procession, numériquement du moins, est constituée par les domaines royaux, longues théories de femmes portant sur la tête des corbeilles remplies des produits du sol ; leurs noms, inconnus par ailleurs, désignent des fermes appartenant au roi, mais ne paraissent pas rangées en ordre géographique[1].

La place choisie pour le tableau de la présentation des offrandes, à la porte vers laquelle se dirigeaient en réalité les processions, était tout indiquée. Comme exécution, ces bas-reliefs sont très inférieurs à ceux du temple ; c'est un travail d'ouvriers consciencieux, non d'artistes ; nulle part le sujet, monotone par lui-même, n'est animé par une note personnelle, par un de ces détails amusants et originaux qui font de la grande scène du sanctuaire un véritable tableau ; œuvre correcte, mais sans vie.

CHAPITRE II

Les tombeaux des reines.

Plusieurs reines de la IVe dynastie avaient été ensevelies à côté de leurs époux, dans de petites pyramides construites dans l'enceinte du monument royal, et cette coutume se retrouve de façon à peu près constante sous le Moyen Empire. Il est donc très naturel que, même en l'absence de preuves certaines, les petites pyramides découvertes à côté de celles des rois de la Ve dynastie aient été attribuées à des reines, opinion qui, comme je l'ai exposé plus haut, doit être abandonnée pour diverses raisons, dont une des plus frappantes est que les femmes de Pepi II sont ensevelies en dehors de l'enceinte royale, mais à proximité immédiate, à l'ombre de la grande pyramide.

[1] Il ne se trouve qu'une seule figure représentant un nome parmi les porteuses qui, rien que sur les fragments retrouvés, sont déjà au nombre de 160.

Trois au moins de ces monuments se dressent au pied du grand mur d'enceinte, deux au Nord, un au Sud, formant chacun un ensemble complet, réduction de celui du roi dont il reproduit tous les éléments essentiels, moins le portique dans la vallée et la longue avenue couverte. Ils ont été construits pour des reines dont l'histoire n'avait jusqu'ici pas conservé les noms, Neit, Apouït et Oudjebten[1] ; une quatrième épouse du roi, Ankhes-n-Pepi, dont il sera question plus loin, fut ensevelie dans des conditions toutes différentes.

I

LA PYRAMIDE DE NEIT

La première en date de ces sépultures est située à la hauteur de l'angle nord-ouest de la pyramide de Pepi[2] ; elle est sans nul doute contemporaine du plan primitif du monument funéraire royal, c'est-à-dire du début du règne, puisque le mur d'enceinte, tel qu'il a été rebâti plus tard, ne laisse devant l'unique entrée de la tombe de la reine qu'un espace à peine suffisant pour le passage, peu en rapport avec la nature de l'édifice.

Un mur en beaux matériaux de calcaire fin délimitait un espace rectangulaire de 48 m. 30 sur 35 m. dont tout le fond était occupé par la pyramide de la reine et la partie antérieure, par une série de locaux affectés au culte funéraire. Ce mur, épais de 2 m. et dont la hauteur ne devait guère dépasser 4 m., était percé d'une seule porte située vers l'angle sud-est, ouvrant du côté du Sud, et autrefois garnie de montants et d'un linteau en granit rose qui sont aujourd'hui détruits.

De chaque côté de l'entrée se dressent de petits obélisques en calcaire, aux faces verticales, à la pointe émoussée, portant du côté extérieur de brèves inscriptions qui renseignaient le visiteur sur les titres et qualités de la propriétaire du tombeau et nous donnent de précieux renseignements. Nous apprenons ainsi, dès l'entrée, que Neit, fille de Pepi I, avait, selon la coutume pharaonique destinée à conserver la pureté d'un sang divin, épousé successivement son frère Merenra, puis son demi-frère Pepi II, alors que celui-ci n'était encore qu'un enfant. Nous savons

[1] Jéquier, *Les femmes de Pepi II*, dans *Studies presented to F. Ll. Griffith* (Londres 1932), p. 9-12.

[2] *Les pyramides des reines Neit et Apouït* (Le Caire 1933), p. 1-40, pl. I-XXXV.

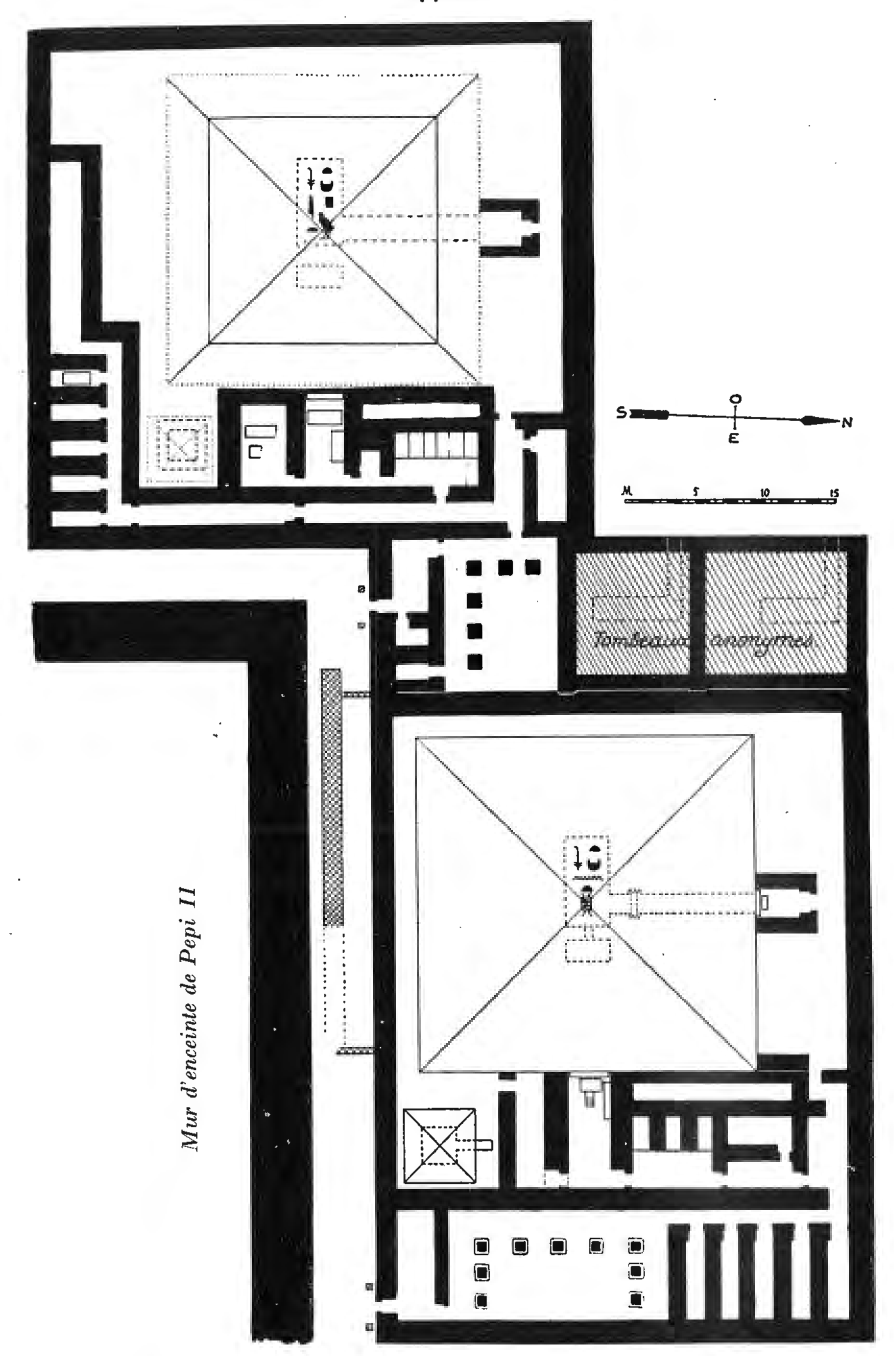


Fig. 23. — Plan d'ensemble des tombes des reines Neit et Apouït.

en outre qu'elle dut avoir de la descendance, grâce à un décret royal qui avait été gravé sur le mur à proximité de la porte de granit et dont j'ai retrouvé quelques fragments ; par ce décret, un roi dont le nom a été soigneusement martelé, mais qui ne peut être qu'un des successeurs immédiats de Pepi II, fait des donations pieuses aux temples de la reine Neit et de sa mère Ankhes-n-Merira, qu'il qualifie toutes deux de « mères royales »[1].

En pénétrant dans l'enceinte par cette porte qui, pour être la seule entrée, n'en était pas moins de proportions très modestes (0 m. 80 de large), le visiteur avait à sa gauche une salle latérale dont les murs sont encore debout jusqu'à la hauteur où commençait le décor sculpté ; la scène faisant le tour de la salle, sans lignes de séparation, représentait une série de petites estrades basses sur lesquelles la défunte était figurée debout en compagnie d'une déesse ou assise entourée de son mobilier funéraire, et recevant l'hommage de quelques-uns de ses familiers et de ses suivantes. De ces tableaux il ne reste plus guère que la suite des stylobates[2], tous à peu près identiques, mais remarquables par leur ornementation très spéciale, formée de lions passants, adossés et affrontés, parés de bandes d'étoffe et de cocardes de couleur, motif rare dont on ne possède que deux ou trois exemples sur des monuments beaucoup plus récents[3].

Comme je l'ai fait remarquer plus haut, la séparation très nette entre le culte funéraire intime et celui accessible au public a déterminé devant la pyramide du roi deux groupes de locaux bien distincts. Cette différenciation se retrouve dans les tombeaux des reines ; elle est particulièrement claire chez Neit où l'espace réservé au culte, devant la pyramide, est coupé longitudinalement en deux parties égales par un mur qui sépare nettement le sanctuaire et ses dépendances de la cour et des magasins.

De la chambre aux lions, on passe dans une cour longue mais peu profonde garnie de piliers carrés formant galerie sur trois côtés seulement. Des figures de la reine ornaient les piliers et des bas-reliefs d'un style médiocre couvraient jadis les murs, mais il en reste si peu de chose que nous ne pouvons guère tirer de ces quelques fragments de conclusion

[1] Les décrets royaux constituant des « wakfs » en faveur d'un temple sont une particularité de l'époque. (Voir Weill, *Les décrets royaux de l'Ancien Empire égyptien*, Paris 1912.)

[2] Sur un des stylobates, on remarque la trace des pieds des occupants et sur une pierre tombée, la figure de la reine assise.

[3] A Deir-el-Bahari et à Karnak. Il en existe cependant une réplique de l'époque dans la pyramide d'Oudjebten.

précise sur la destination de la cour : réception des offrandes sans doute, peut-être aussi lieu d'abattage des bestiaux destinés à la présentation des viandes ; en même temps il faut noter quelque chose qu'on ne voit jamais dans les temples des rois, la défunte présentant à une divinité une offrande ou une prière.

Un long couloir étroit partant du fond de la cour et passant devant les portes de cinq petits magasins longeait le mur médian avant de pénétrer dans la partie intime de la chapelle. Ici ce qui subsiste des constructions antiques suffit bien juste au relevé du plan, où nous distinguons un ensemble de plusieurs petites pièces dont la plus importante, située dans l'axe de la pyramide, était la salle d'offrande, ou sanctuaire ; l'autel est encore là, dressé dans le fond, avec son petit escalier et, à côté de lui, une longue table de pierre servant de dressoir, mais la grande stèle qui devait occuper le mur du fond a disparu. Dans une salle voisine, les arasements de trois niches marquent sans doute le lieu d'exposition des statues de la reine et derrière cette pièce comme derrière la salle des statues du roi, une longue chambrette, sorte de réduit sans issue, est réservée dans l'épaisseur du mur.

Derrière la chapelle, devant l'angle sud-est de la pyramide de la reine, il reste un espace libre formant une courette carrée dans laquelle s'élève une pyramide annexe, comme dans le monument funéraire du roi, mais de proportions beaucoup plus modestes, correspondant à celles de l'ensemble du tombeau ; sur une base de 10 coudées de côté (5 m. 25)[1], le petit bâtiment est encore conservé jusqu'à la quatrième assise. La chambrette souterraine à laquelle mène une courte descenderie, n'a rien d'un tombeau et ne contenait qu'un amas de poteries brisées par les violateurs de la nécropole et quelques belles coupes d'albâtre, restes des dépôts d'offrandes faits au moment de l'ensevelissement de la reine en l'honneur du dieu Râ dont le petit monument est le symbole.

Une découverte intéressante a été faite au pied de cette petite pyramide, dans l'espace qui la sépare de celle de la reine. Dans un trou peu profond gisaient, rangés côte à côte, une vingtaine de petits bateaux en bois, reproduction en miniature de la flottille qui selon la coutume égyptienne, avait transporté et convoyé à sa dernière demeure la momie de la reine : pirogues légères destinées à précéder et à escorter le convoi funèbre, grandes nacelles en bottes de roseaux du type archaïque resté en usage pour le transport du cercueil et du mobilier funéraire, daha-

[1] L'angle étant le même que celui de la pyramide de la reine (61°), la hauteur primitive était de 4 m. 80.

biehs à pont couvert pour les membres du cortège, parents et familiers, bateaux plats pour le transport du bétail et de diverses offrandes, grands chalands pontés remplis de sacs de grain.

Le dépôt dans les tombes de petits modèles de bateaux est d'un usage fréquent dès le début du Moyen Empire ; souvenir des funérailles, ces esquifs en miniature restaient à la disposition du défunt et son âme pouvait les utiliser pour ses déplacements dans l'autre monde. La flottille de la reine Neit est non seulement la plus ancienne [1] mais aussi la plus importante et la plus variée, et complète utilement pour la connaissance de la nautique égyptienne les nombreuses représentations de bateaux de toute sorte sculptés ou peints sur les parois des mastabas de l'Ancien Empire.

L'espace entre la pyramide de Neit et son mur d'enceinte se réduit au Sud et à l'Ouest à un simple couloir, alors qu'au Nord il s'élargit de manière à laisser un peu de place devant l'entrée du tombeau où se dressait comme d'habitude une petite chapelle aujourd'hui détruite, mais dont les traces sont encore bien nettes sur le dallage, une simple chambre carrée devant la stèle fausse porte qui fermait l'entrée du souterrain, précédée de l'indispensable table d'offrandes.

Le mode de construction de la pyramide est le même que celui de la pyramide du roi, mais adapté à des proportions beaucoup plus réduites (24 m. de côté) et consiste en un noyau de blocaille soutenu par une triple armature de murs concentriques en petits matériaux assemblés au mortier d'argile. Un revêtement en calcaire de Tourah maintenait la cohésion de l'ensemble ; les assises inférieures sont encore en place, construites en blocs soigneusement taillés, appareillés et parés, et nous pouvons d'après leur angle évaluer la hauteur primitive de la pyramide à 21 m. 50.

Au milieu de la face nord s'ouvre la descenderie qui aboutit à l'appartement funéraire situé au centre du monument et dont les dimensions sont en rapport avec l'exiguïté de la pyramide. Le palier au bas de la pente du couloir est coupé par une seule herse de granit et débouche dans la salle funéraire orientée, selon le rite, d'Est en Ouest, et qui se trouve encore, malgré l'action destructrice des violateurs d'autrefois, dans un état de conservation très remarquable. La couverture faite d'énormes dalles posées de champ, pour mieux résister au poids de tout le massif de la pyramide, a, il est vrai, presque entièrement disparu, mais les

[1] Nous ne possédons jusqu'ici d'autres modèles de bateaux de l'Ancien Empire que ceux-ci et une série beaucoup moins importante provenant de Saqqarah.

parois sont intactes sur toute leur hauteur, à part deux brèches pratiquées près des deux extrémités du sarcophage, brèches dont l'une d'ailleurs a pu être entièrement reconstruite avec les fragments laissés sur place, l'autre en partie seulement. Cet état des parois est d'autant plus heureux pour nous qu'elles sont entièrement couvertes d'inscriptions et que celles-ci nous fournissent une nouvelle version des textes des pyramides, version un peu moins développée que celles des rois, vu la place plus restreinte, mais d'une rédaction correcte et soignée ; de plus, les formules des textes de Neit sont complètes, alors que pour certaines d'entre elles nous ne possédions jusqu'ici que des lambeaux de phrases. Le recueil des textes des pyramides n'est pas un ouvrage homogène, mais un composé de morceaux séparés, souvent aussi différents les uns des autres par leur sens et leur destination que par leur développement, et sans doute aussi d'origines diverses, mis bout à bout sans ordre constant, suivant la place disponible sur la muraille [1] ; il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce que la version de Neit, en plus des formules connues dont elle donne des variantes, renferme plusieurs chapitres inconnus jusqu'ici.

Les signes gravés en creux et peints en vert sont disposés sur deux registres en colonnes verticales qui se lisent de gauche à droite ou de droite à gauche suivant leur position par rapport au sarcophage, et qui sont au nombre de 849. Cette ornementation hiéroglyphique est interrompue en un seul point, au fond de la salle, du côté ouest, pour faire place à la figuration, obligatoire dans toute tombe princière, de la façade symbolique du palais royal, répétée cinq fois derrière le sarcophage, monolithe en granit rose, à peine dégrossi à l'extérieur, et dont le couvercle a disparu. La caisse à canopes se trouve tout à côté, encastrée dans le dallage.

La paroi est, en face du sarcophage, est percée d'une petite porte basse communiquant avec un réduit ou serdab, complément indispensable de toute tombe royale, destiné à servir de dépôt pour une bonne partie du mobilier funéraire qui, bien entendu, a été enlevé ou détruit. Tout ce qui en restait, la vaisselle d'albâtre et de pierre dure, avait été réduit en miettes ; le triage des fragments a cependant permis la reconstitution d'un certain nombre de pièces, entre autres une série de coupelles en miniature, taillées dans les pierres les plus dures telles que la diorite et le porphyre et qui sont, pour la perfection du travail et l'élégance des formes, de petites merveilles.

[1] Il y a cependant certains chapitres, telle que la grande pancarte ou liste d'offrandes, qui occupent dans toutes les pyramides la même place sur la même paroi.

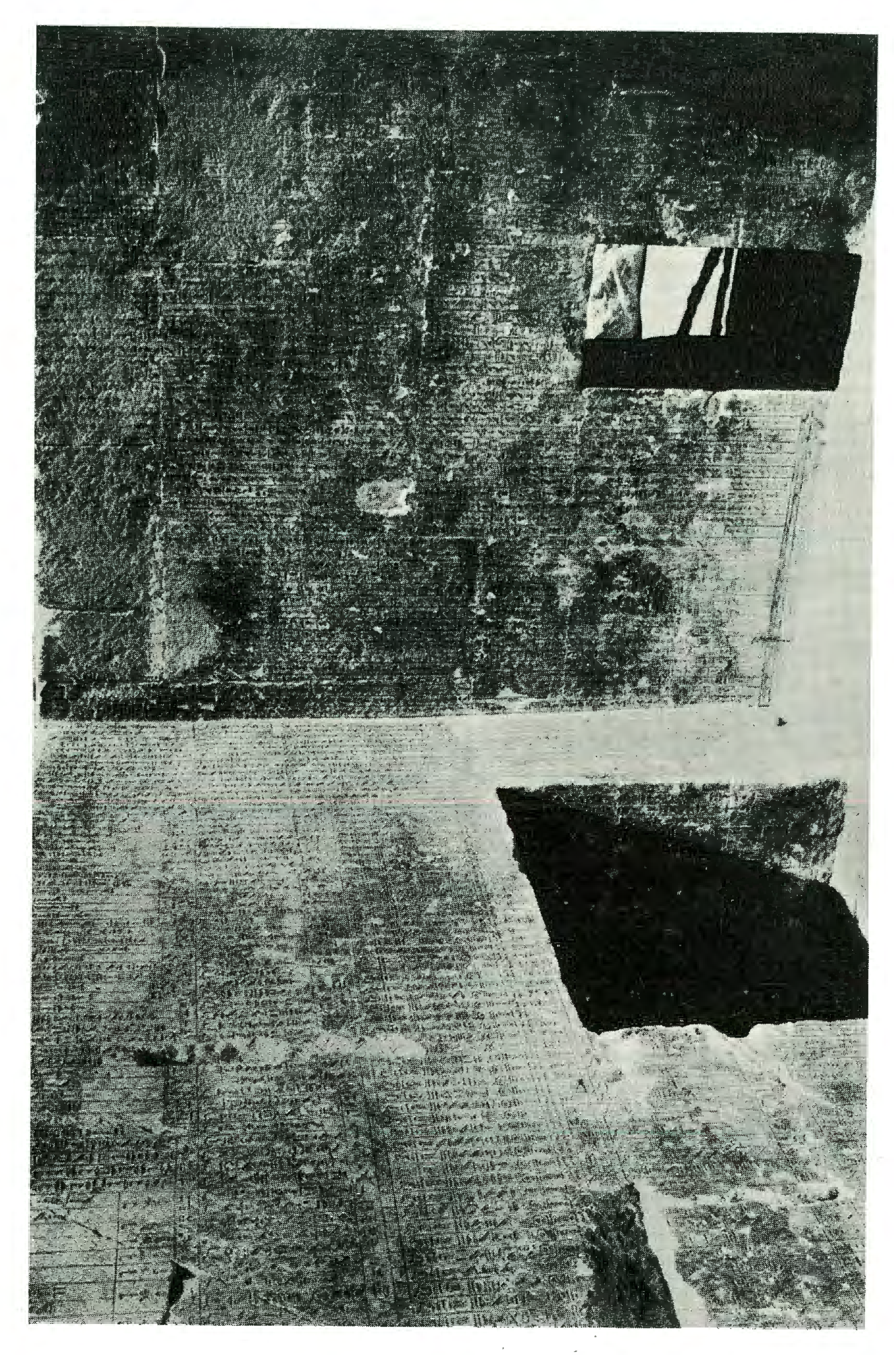


Fig. 24. — Intérieur de la pyramide de Neit. Angle nord-est.

La pyramide de Neit était pourvue d'une deuxième enceinte constituée par un simple mur de briques qui primitivement devait faire tout le tour du mur de pierre[1], avant d'être coupé, lors de la construction de la pyramide d'Apouït. Au Sud, il n'y avait entre les deux enceintes qu'un passage de 2 m. de large tandis qu'à l'Est et au Nord, l'espace était suffisant pour permettre la construction d'une série d'habitations destinées probablement au personnel du culte funéraire. Ces logements, construits sur un plan d'ensemble d'une seule venue, étaient indépendants les uns des autres ; ils avaient chacun une petite entrée avec escalier montant soit à un étage aujourd'hui disparu, soit à une terrasse, et un certain nombre de petites chambres, pour abriter des familles plus ou moins nombreuses.

Le mur de briques devait masquer complètement le mur de pierre derrière un rideau sans aucune apparence architecturale ; de tout le monument de la reine Neit on ne devait apercevoir, de l'extérieur, que la pointe de la pyramide.

II

LA PYRAMIDE D'APOUIT[2]

A partir de l'angle sud-ouest de l'enceinte de Neit, le mur continue vers l'Ouest jusqu'à la hauteur de l'angle de celui de Pepi, puis tourne au Sud, sans aucun indice marquant une distinction entre les diverses constructions qu'il protège. Il s'agit cependant là d'un autre monument du même ordre que celui de Neit, mais nettement séparé et sur lequel nous sommes renseignés dès l'entrée, située à quelques pas du point de jonction des deux murs. Cette porte, semblable à celle de Neit, mais encore debout et en bon état de conservation, est en granit rose et ne mesure que 0 m. 80 d'ouverture. Les inscriptions qui ornent à l'extérieur son linteau et ses montants, nous apprennent que Pepi II avait fait élever ce monument pour sa femme Apouït, qui porte à côté de ses titres de reine celui de princesse royale, sans qu'il soit dit de qui elle était fille[3]. Les deux petits obélisques en calcaire qui se dressent de chaque

[1] Découvert à la fin de ma dernière saison de fouilles, ce mur n'est pas porté sur le plan général (voir *Annales du Service des Antiquités* XXXVI, p. 18).

[2] *Les pyramides des reines Neit et Apouït* (Le Caire 1933), p. 41-50, pl. xxvi-xxix.

[3] Le fait que son père n'est pas nommé, paraît indiquer qu'elle appartenait à une branche collatérale de la famille royale.

côté de la porte confirment en de brèves légendes ces renseignements un peu maigres, il est vrai, mais qui sont complétés par la constatation que tout cet ensemble est évidemment postérieur à celui auquel il est accolé,



Fig. 25. — Porte de l'enceinte de la pyramide d'Apouït.

et que la reine Apouït doit donc avoir succédé dans les faveurs du roi à la reine Neit, après le décès de celle-ci.

La forme irrégulière du terrain concédé à la reine Apouït pour l'aménagement de sa sépulture, devant un des angles de la pyramide royale, a contraint les architectes à modifier en une certaine mesure le plan ordinaire des tombes des reines. Celui qu'ils adoptèrent groupe

autour de la pyramide, dans une enceinte à peu près carrée, tous les locaux cultuels, à l'exception de la cour et de l'entrée, qui se trouvent placées en dehors, dans l'intervalle séparant cette enceinte de celle de Neit.

L'entrée, derrière la porte de granit, est un petit vestibule qui ne paraît pas avoir été décoré, pas plus d'ailleurs qu'aucun des locaux dépendant de la pyramide, puisque sur toute la superficie du monument, je n'ai pas retrouvé le moindre fragment de bas-relief. La cour presque carrée est trop petite pour avoir été garnie sur plus de deux côtés d'une galerie couverte dont les piliers carrés ont laissé leur trace sur le dallage. Une petite porte permettait de pénétrer de la cour dans le préau disposé autour de la pyramide.

La chapelle était adossée à la face est de la pyramide dont elle masquait toute la base ; les arasements qui en subsistent permettent de reconnaître, devant une petite porte d'entrée, la salle des statues, semblable à celle de Neit, avec trois niches destinées, à en juger d'après leur grandeur, à des images de la reine assise, puis après un petit passage, le sanctuaire. Ici, par extraordinaire, la stèle est encore en place, mais cette énorme dalle de grès est si rongée par les intempéries que seul le contour de l'encadrement en relief est encore apparent ; l'autel d'albâtre avait été mis en miettes et à sa place, au pied de la stèle, on avait posé sur quelques pierres une mauvaise petite table d'offrandes aux quatre coins de laquelle des vases de terre semblaient être les vestiges d'un dernier office funéraire, comme si, après un premier bouleversement, des prêtres avaient cherché à reconstituer le culte avec des moyens de fortune.

Après avoir traversé une dernière petite salle, on débouchait dans le coin du préau où une place était réservée à la petite pyramide d'offrandes, aujourd'hui détruite, mais dont on voit encore les fondations et le caveau.

Un couloir étroit, coupé de deux portes, passant entre la façade de la chapelle et le mur d'enceinte, mène de la cour aux magasins qui occupent l'angle sud-est de l'enceinte, formant un bâtiment indépendant de cinq chambres et, dans le fond, un réduit plus important. C'est également de la porte du fond de la cour qu'on peut pénétrer directement dans le préau au milieu duquel se dresse la pyramide, espace très réduit d'ailleurs par la présence dans le préau même de bâtiments tels que la chapelle funéraire et les magasins ; on y remarque encore, sur le dallage, les traces très

nettes d'une autre petite chapelle érigée au milieu de la face nord, bloquant l'entrée des souterrains.

La pyramide n'est plus qu'un entonnoir au fond duquel quelques blocs de la descenderie, du caveau et du serdab, sont les seuls restes d'un appartement funéraire dont le plan était identique à celui de Neit. Les parois étaient également décorées de textes hiéroglyphiques disposés en colonnes, gravés et peints en vert, mais ici le nombre des fragments est trop peu important pour que cette trouvaille soit d'une grande utilité au point de vue de l'étude des textes des pyramides.

Il ne reste plus rien du mobilier funéraire[1] d'Apouït, sauf un petit bijou que sa perfection met en bonne place à côté des fameux bijoux de Dahchour, de la XII[e] dynastie : nous retrouvons la même technique impeccable en même temps que la simplicité des lignes et la pureté des formes dans ce modeste élément de collier, une petite croix de vie en or avec incrustation de pierres semi-précieuses, rouges, bleues et vertes, qui est pour nous l'unique spécimen connu de la bijouterie de luxe de la fin de l'Ancien Empire.

Dans l'angle formé par la jonction des murs d'enceinte de Neit et d'Apouït, du côté nord, deux tombes jumelles ont été aménagées après coup, de manière à être complètement dissimulées derrière les murs qui sont la continuation des deux enceintes et paraissent faire corps avec elles. Vu la place disponible très restreinte, ces tombeaux n'ont chacun qu'une seule chambre orientée Nord-Sud, juste suffisante pour contenir un sarcophage avec sa caisse à canopes, avec accès du côté ouest au moyen d'une courte descenderie dont l'orifice à la base du mur extérieur était soigneusement dissimulé dans l'appareillage des blocs.

Les parois en calcaire de ces deux caveaux ne portaient aucune décoration, et il ne reste pas de trace d'une installation pour le culte funéraire avec stèle et table d'offrandes ; tout au plus peut-on émettre la supposition que ce culte devait être pratiqué sur la terrasse du monument, suivant une coutume dont nous avons de nombreux exemples dans les tombeaux des grands seigneurs de l'époque.

Nous ignorons les noms et qualités des personnages auxquels étaient destinées ces deux sépultures ; il s'agit sans aucun doute de membres de

[1] Alors que les fragments de vaisselle de terre, d'albâtre, de pierre dure sont si abondants chez Neit, il est curieux de constater qu'ils font presque complètement défaut chez Apouït.

la famille royale, probablement fils ou filles de l'une ou de l'autre des deux reines auprès desquelles ils furent ensevelis.

Aucune tombe particulière n'a été creusée sur tout l'espace réservé aux deux reines ; j'y ai trouvé cependant, parmi les décombres, un certain nombre de petits monuments d'ordre funéraire, stèles, tables d'offrandes, linteaux, au nom de personnages appartenant à des classes sociales très diverses[1]. C'étaient sans doute des familiers ou des serviteurs de Neit ou d'Apouït qui, suivant la coutume de l'époque, acquéraient une participation à la vie future de leur souveraine par le simple dépôt, auprès de sa tombe, d'un petit monument funéraire à leur nom.

III

LA PYRAMIDE D'OUDJEBTEN[2]

Les éboulis de la pyramide de Pepi s'étalent bien au delà du tracé de l'enceinte et recouvraient en partie les ensembles de Neit et d'Apouït. Au delà de cette dernière commence la zone inexplorée, sur toute la face ouest et la moitié de la face sud du monument royal, et il est fort possible que des sépultures princières se dissimulent encore sous ces décombres, mais elles ne peuvent être dans ce cas que de peu d'importance, car aucun ressaut, aucun affleurement caractéristique ne vient attirer l'attention du fouilleur de métier dans cette masse énorme de débris.

L'aspect du terrain se présentait tout différemment un peu plus loin, à la hauteur de l'angle sud-est de la pyramide du roi, où un monticule se dessinait si nettement sur les décombres environnants que déjà Lepsius n'avait pas hésité à le classer au nombre des pyramides.

Cette hypothèse apparut justifiée dès les premiers coups de pioche que j'y donnai en 1926, alors que je terminais, à quelques pas de là, le déblaiement du Mastabat-Faraoun : quatre murs s'élevaient encore à près de 4 m. de hauteur, formant un quadrilatère qui représentait l'extérieur du gros œuvre d'une petite pyramide, mais ce n'était là qu'une façade, tout l'intérieur ayant été vidé et converti en un entonnoir au

[1] Dans le nombre se trouvaient plusieurs fragments d'une stèle fausse porte au nom du prince royal Sokarimsaf ; il n'est pas impossible que ce personnage soit le propriétaire d'un des deux tombeaux décrits ci-dessus.

[2] *La pyramide d'Oudjebten*, (Le Caire 1928).

fond duquel gisaient de grands blocs de calcaire dont quelques-uns encore à leur place primitive marquaient le lieu où avait été construite la chambre funéraire.

Ce qui en reste suffit pour indiquer qu'il s'agit d'un dispositif identique, à peu de chose près, à celui des tombes des deux autres reines, ce qui nous permet d'en reconstituer sans grandes difficultés les lignes générales : un couloir partant du milieu de la face nord de la pyramide



Fig. 26. — La pyramide d'Oudjebten. A gauche, le Mastabat-Faraoun.

descendait en pente douce et se terminait par un encadrement en gros blocs de basalte, encore en place, puis un couloir horizontal très court ouvrait sur la chambre funéraire. La paroi ouest de la salle a entièrement disparu avec le sarcophage monolithe qui devait se trouver devant elle, et la paroi est n'a pas laissé la moindre trace, pas plus que le serdab contigu ; un panneau du mur sud se trouvait encore conservé sur plusieurs assises de hauteur, tandis que des arasements marquaient seuls la paroi nord. Le dallage avait été bouleversé, de même que le plafond formé de dalles de calcaire d'un poids considérable[1], posées de champ, dont j'ai retrouvé quelques fragments.

[1] 0 m. 97 × 2 m. 25 × 4 m. environ, ce qui donne un poids de près de 20 tonnes pour chaque dalle.

Comme dans les tombes des deux autres reines, les parois de la salle du sarcophage étaient entièrement couvertes d'inscriptions empruntées au recueil des textes des pyramides, mais le travail resté inachevé en était encore au stade précédant la gravure ; les dessinateurs avaient tracé au pinceau, en noir sur les parois blanches, les signes hiéroglyphiques disposés en colonnes verticales régulières, puis les scribes avaient procédé à une révision et corrigé à l'encre rouge les signes défectueux ; une raison à nous inconnue, peut-être le décès prématuré de la reine avait arrêté là le travail de décoration, dont beaucoup de morceaux ont été retrouvés dans les décombres, pas assez néanmoins pour nous donner grand'chose d'autre que des lambeaux plus ou moins longs de formules déjà connues pour la plupart.

Si les faces du gros œuvre de la pyramide sont encore très bien conservées à leur base, il n'en est pas de même du revêtement qui a pour ainsi dire complètement disparu, à part deux ou trois blocs encore en place mais si rongés par les intempéries qu'ils ne peuvent être utilisés pour des mesures très précises, et deux assises faîtières[1] qui donnent un angle de 65°, mais dont on ne saurait dire avec certitude s'ils proviennent de la pyramide de la reine ou de la petite pyramide annexe qui devait se trouver dans l'angle sud-est de l'enceinte. La distance de 3 m. 50 qui sépare le gros œuvre des blocs de base du revêtement semble trop forte pour représenter l'épaisseur du parement proprement dit, et comme la face extérieure de ces blocs de calcaire fin paraît être verticale, il est permis de supposer l'existence, comme dans la pyramide de Pepi[2], d'un soubassement faisant tout le tour de la base, ceci à titre d'hypothèse puisque nous ne possédons jusqu'ici aucun autre exemple de pyramide avec socle. Si cette supposition devait se confirmer, la pyramide d'Oudjebten aurait eu à peu près les mêmes dimensions que celles de Neit et d'Apouït, soit 22 m. de base et 23 m. de haut.

L'enceinte, délimitée par des murs en calcaire blanc de Tourah, formait autour de la pyramide un carré, excentrique par rapport à celle-ci, et qui ne laissait ainsi qu'un étroit couloir sur les faces nord et ouest, pour ménager sur les deux autres un espace plus large. Le mur était percé d'une seule porte pratiquée près de l'angle nord-est, face au mur d'enceinte de Pepi, porte de dimensions modestes, dont les deux mon-

[1] Il manque l'extrême pointe qui, au dire d'un fragment d'inscription parlant de la construction du monument, devait être en électrum.
[2] V. ci-dessus, p. 33.

tants de grès gris portent chacun sur les faces extérieures la figure de la reine avec une courte inscription donnant son nom d'Oudjebten accompagné de tous les titres d'une épouse royale [1].

Derrière la porte, une petite pièce servait d'entrée, avec loge de portier attenante, et précédait la chapelle funéraire qui occupait tout l'espace entre la face est de la pyramide et le mur d'enceinte et où nous retrouvons, en plus petit, la même distribution [2] que dans les chapelles des deux autres reines : une petite cour, un passage menant au sanctuaire dans lequel une belle table d'offrandes en albâtre, toujours en place, était surmontée autrefois d'une grande stèle en calcaire peinte en faux granit, dont il ne reste que des fragments, puis deux autres petites pièces d'usage inconnu avec issue sur la cour du fond, où l'on s'attendrait à trouver la petite pyramide annexe ; il ne reste de celle-ci aucune trace sur le sol, mais à la place qu'elle devrait occuper, à l'angle sud-est de l'enceinte, une grande fosse garnie et couverte de blocs de calcaire pouvait représenter la chambre sur laquelle se dressent toujours ces petits monuments.

Les montants de la porte, les fragments de la stèle, la table d'offrandes et de nombreux morceaux de bas-reliefs et d'inscriptions provenant de la chapelle funéraire portent le nom de celle pour laquelle avait été élevé le monument, une dame portant le nom inusité d'Oudjebten, accompagné de titres qui sont les mêmes que ceux des reines Neit et Apouït, moins celui de « grande fille royale ». Il s'agit donc d'une troisième femme de Pepi II, sans doute postérieure aux deux autres, et qui n'était pas de sang royal ; comme la coutume de l'époque était de supprimer dans les inscriptions tous les renseignements généalogiques concernant les individus de toutes classes, nous ignorons tout de l'origine de cette reine.

Un décret royal instituant des donations en faveur de la tombe de la souveraine, et dont plusieurs petits fragments ont été découverts dans l'enceinte, aurait pu nous renseigner de façon précise sur le moment du long règne de Pepi, où elle occupa la première place dans les faveurs royales, mais une malencontreuse cassure, qui coupe en deux la date, ne

[1] Il n'y avait pas trace ici d'obélisques flanquant la porte, comme chez les deux autres reines. On peut se demander si l'orientation au Nord ne convenait pas à des emblèmes solaires, ou s'ils existaient et ont disparu lors de la destruction du monument.

[2] Il y manque cependant la salle consacrée à l'exposition des grandes statues de la reine. Les deux petites pièces du fond ne paraissent pas avoir pu convenir à cet emploi.

nous permet pas d'affirmer que le chiffre est bien, comme il semble, 31 et non 51. Quoi qu'il en soit, elle doit se placer vers le milieu du règne, après Neit et Apouït.

Comme la pyramide de Neit, celle d'Oudjebten est entourée de dépendances qui n'ont plus aucun caractère cultuel ou funéraire, mais sont d'ordre utilitaire et destinées à la clientèle de la reine ou à son personnel. Architecturalement, l'emploi presque exclusif de la brique dans ces dépendances marque une différence bien nette avec les édifices situés à l'intérieur de l'enceinte, qui sont entièrement en pierre.

Du côté nord, l'espace disponible étant restreint, du fait de la proximité du grand mur d'enceinte de Pepi, la seule construction annexe est un vestibule peu profond, avec porte extérieure du côté nord, dans l'axe de la porte du mur de pierre ; cette bâtisse à ciel ouvert, toute en longueur, était pourvue à l'Ouest d'un réduit pouvant servir de logement à un gardien et aboutissait de l'autre côté à la porte des dépendances proprement dites, celles-ci étant délimitées par un gros mur de briques qui court parallèlement au mur d'enceinte, à une distance variable sur les quatre faces.

Sur le terrain ainsi circonscrit, le déblaiement fit apparaître une série de constructions peu soignées, enchevêtrées, superposées, dans un désordre donnant l'impression qu'elles ne correspondent plus — exception faite pour une petite maison sise au milieu de la face sud — au plan primitif et ne sont que les restes d'occupations postérieures à la ruine du monument, des bâtisses hâtives élevées au hasard des besoins avec des matériaux tirés des démolitions.

Il y a tout lieu de supposer que le plan original comportait une série de maisons contiguës, ouvrant toutes sur une ruelle qui longeait le mur de pierre, comme dans les dépendances de Neit, mais avec cette différence que la porte de chaque habitation était garnie d'un encadrement en pierre sur le linteau duquel était gravé le nom de la reine, tandis que sur les montants on pouvait lire les noms et qualités des divers membres de la famille à laquelle l'immeuble avait été attribué, avec mention de l'appartenance au domaine funéraire de la reine. Plusieurs de ces encadrements nous sont parvenus, entiers ou fragmentés, dont l'un, qui portait des traces évidentes de remploi, avait été utilisé pour garnir la porte d'entrée des dépendances, du côté du vestibule d'entrée.

D'autres petits monuments d'ordre funéraire ont été trouvés dans

cette région ; ce sont, comme de coutume, des tables d'offrandes, des stèles, de petits obélisques, sortes d'ex-voto des clients de la souveraine. Parmi ces objets, qui sont tous de facture plus ou moins grossière, il en est trois qui présentent un intérêt tout particulier ; ce sont des stèles



Fig. 27. — Une stèle-maison.

d'un type tout nouveau, remarquables en ce qu'elles nous présentent, en miniature, l'image de la tombe caractéristique de l'époque qui est elle-même la reproduction d'une petite maison primitive en briques, couverte en voûte[1]. Ces « stèles-maisons » sont des blocs quadrangulaires au sommet bombé, à l'imitation des pièces voûtées en briques, avec une fausse porte taillée sur l'une des longues faces et à côté de celle-ci, la figure du défunt dans ses deux poses classiques, assis devant le repas funéraire ou debout, sortant de la tombe ou y rentrant.

[1] Voir plus bas les tombes de particuliers.

CHAPITRE III

La fin de la dynastie.

Première période intermédiaire ; ce terme un peu vague, consacré par l'usage, désigne de façon satisfaisante un temps d'arrêt dans l'histoire de la civilisation égyptienne, ou plutôt un temps de régression dans tous les domaines. Défaillance de l'autorité royale, morcellement du pays entre les mains d'une sorte de féodalité, mouvements des masses populaires, sont des éléments suffisants pour amener la déchéance d'un grand pays, et il ne semble point nécessaire de faire intervenir en outre, comme le voudraient certains historiens, une invasion étrangère pour le moins hypothétique. D'autre part, s'il fallait prendre à la lettre certains textes littéraires développant un des thèmes favoris des auteurs égyptiens, celui de la grande calamité suivie de l'arrivée d'un sauveur, on pourrait croire à un bouleversement social, à une anarchie complète qui aurait duré pendant toute la période, alors qu'en réalité il ne s'agit probablement que d'une suite d'événements passagers.

Cette crise a pu durer deux ou trois siècles, peut-être même davantage ; il faut la situer aux environs de l'an 2500, car il convient, n'en déplaise aux partisans d'une chronologie rigide et précise, de rester dans l'indécis, surtout quand il s'agit d'une époque aussi obscure, qui n'est limitée par aucun grand événement et dans laquelle ne se détache aucune figure marquante. C'est vers le milieu du règne de Pepi II, et peut-être même avant, qu'on peut placer le début de cette période de décadence pendant laquelle on ne distingue plus ni événements ni dates, rien qui permette de classer dans le temps les monuments royaux ou particuliers qui doivent lui appartenir.

Les historiens anciens qui établirent des listes comme celle du papyrus royal de Turin, et leurs continuateurs d'époque grecque tels que Manéthon, nous fournissent cependant quelques données générales en distinguant plusieurs phases dans ce chaos : d'abord une fin de régime peu glorieuse, puis une crise sans doute violente que Manéthon dissimule derrière une dynastie fantôme qui aurait compté 70 rois pour une durée de 70 jours[1], enfin d'interminables luttes pour reconstituer la puissance

[1] Avec plus de vraisemblance, le papyrus de Turin mentionne un interrègne de 6 ans.

pharaonique, d'abord entre de faibles successeurs des Memphites et leurs compétiteurs de la Moyenne-Égypte, puis entre ces derniers et une nouvelle race venue du Sud et qui finit par fonder la monarchie thébaine et le Moyen Empire.

Seule la première de ces quatre phases nous intéresse ici, comme faisant suite sans aucune transition à celle qui nous a donné tous les grands monuments de la nécropole ; c'est à elle que nous pouvons attribuer sans hésitation deux monuments qui viennent confirmer les données laconiques et fragmentaires du papyrus de Turin et de Manéthon et probablement aussi plusieurs des tombes de la nécropole. Si donc nous nous reportons à la source la plus ancienne, comme aussi la plus digne de foi, le papyrus royal de Turin[1], nous constatons qu'un temps assez court, une vingtaine d'années peut-être, se serait écoulé de la mort de Pepi à la fin de la dynastie et que pendant cette courte période, huit rois se seraient succédés sur le trône, rois éphémères dont l'histoire n'a conservé que quelques noms[2], mais dont deux sont restés les héros d'une légende.

I

LA REINE ANKHES-N-PEPI

Sans vouloir y ajouter d'autre importance, il convient de relever la similitude de nom du prince Sokarimsaf dont une stèle a été trouvée dans le groupe Neit-Apouït[3] avec le roi Merenra-Sokarimsaf II, le Metesouphis[4] de Manéthon, premier successeur de Pepi, comme aussi du nom de la reine Nitocris, qui succéda à ce roi et vengea sa mort, nom absolument inusité sous l'Ancien Empire, avec le nom de la reine Neit, qui lui est d'ailleurs antérieure de deux ou trois générations. J'ai aussi signalé l'existence d'un roi dont le cartouche est perdu et le nom d'Horus illisible, qui fit une donation en faveur de la tombe de son ancêtre Neit et de la mère de celle-ci[5], roi qui devrait prendre place également parmi les proches successeurs de Pepi II. C'est dans le même groupe d'édifices

[1] Je m'en remets au nouveau classement des fragments de Turin et à l'étude publiée à ce sujet par L. Borchardt, *Die Annalen und die zeitliche Festlegung des Alten Reichs*, p. 43-47 et pl. iv-vi.

[2] Il manque 4 noms et 3 durées de règne.

[3] Voir plus haut, p. 87, note 1.

[4] La transcription grecque provient d'une lecture particulière, non encore identifiée, du nom du dieu Sokaris.

[5] Voir plus haut, p. 78.

funéraires que j'ai découvert une sépulture de reine qui se présente dans les conditions les plus inattendues et contraste par sa pauvreté avec celles des deux princesses qui l'avaient précédée aux côtés de Pepi II[1].

Dans le dernier des petits magasins d'Apouït était installée à fleur de sol, encastrée dans le dallage, une cuve de sarcophage rectangulaire en granit noir, en parfait état de conservation ; sur une des longues parois, une colonne verticale d'hiéroglyphes donne le protocole abrégé de Pepi I, tandis que sur les trois autres faces on peut lire le nom et les titres d'une reine appelée Ankhes-n-Pepi. Sur la cuve reposait encore, en guise de couvercle, une dalle de même matière, mais beaucoup trop grande, qui originairement devait avoir une tout autre destination et était couverte d'une écriture très fine, soigneusement effacée, mais où je crois reconnaître quelques signes appartenant au protocole du même Pepi I[2].

Dans tout ensemble de bâtiments d'ordre funéraire ou cultuel, les murs des locaux servant de magasins sont laissés frustes, sans décor ; ici, ils ont été démolis, mais parmi les blocs qui en provenaient et qui gisaient autour du sarcophage, plusieurs portaient des inscriptions où figurait à plusieurs reprises le nom de la reine ; une fois réunis, il apparut qu'ils appartenaient tous à une stèle funéraire en forme de fausse porte sculptée à même le mur dans la petite pièce en question ou dans sa voisine de l'Est.

Nous sommes ainsi en présence d'une inhumation contraire à toutes les coutumes funéraires de l'époque, spécialement à celles des membres de la famille royale, avec installation non souterraine, sans aucune défense contre la destruction et utilisation d'un matériel d'emprunt à peine démarqué. Ces particularités, jointes aux données que nous fournissent les inscriptions de la stèle, nous permettent de situer de façon à peu près certaine le monument et sa destinataire.

Selon l'usage établi à la fin de l'Ancien Empire, dans les inscriptions funéraires où paraît le nom d'un roi, le cartouche est accompagné d'un complément qui désigne la pyramide royale ; cette coutume est particulièrement frappante dans les inscriptions des reines, femmes de Pepi II, et nous a permis de les classer avec certitude. Des deux cartouches de Pepi II, le premier et le plus usité est Neferkarâ,

[1] *Les pyramides des reines Neit et Apouït*, p. 50-54.

[2] Tout ce qu'on peut dire de cette dalle et de la cuve, c'est que ces objets ont dû être empruntés à une réserve de matériel funéraire, constituée par Pepi I, sans doute dans les environs de sa pyramide.

nom que portèrent après lui, d'après les listes, plusieurs de ses successeurs, et le nom de pyramide qui suit ce cartouche se lit *men-ânkh* (domicile de vie) ; ainsi la titulature de l'une ou de l'autre des reines commence de la façon suivante « (de) Neferkarâ Men-ânkh, la royale épouse... ». C'est bien ainsi que débute le protocole d'Ankhes-n-Pepi, de même que celui de Neit, d'Apouït et d'Oudjebten, sur trois des montants de la stèle, alors que sur les trois autres montants et sur le linteau on lit une formule différente : « (de) Neferkarâ Dad-ânkh, la mère royale... ».

Les données historiques que l'on peut tirer de ces constatations sont claires : la reine Ankhes-n-Pepi, qui fut probablement la dernière épouse légitime de Pepi II, lui survécut après avoir eu de lui un fils, Neferkarâ II qui fut l'un de ses successeurs immédiats et qui se construisit une pyramide, ou tout au moins en ébaucha la construction. Cette pyramide, je l'ai vainement cherchée dans les environs et il est plus que probable que c'était un monument très modeste, peut-être même jamais achevé, car nous pouvons juger de l'état de ses ressources d'après la façon dont on procéda à l'ensevelissement de sa mère. Pour qui sait le prix qu'attachaient les Égyptiens à s'assurer le lieu de repos, la « maison de vie » la mieux protégée, la plus confortable et la plus luxueuse, la déchéance du royaume, l'épuisement du trésor et des revenus du pays apparaissent de toute évidence à la vue du sort misérable réservé à une reine, femme et mère de rois. De toutes manières, cet état de choses cadre bien avec tout ce que nous connaissons du début de la première période intermédiaire, et nous sommes en droit d'identifier le nouveau roi soit avec le Neferkarâ le Jeune qui, d'après le papyrus de Turin, fut le sixième successeur de Pepi II et régna 4 ans, soit avec un des quatre rois dont les noms sont perdus et qui régnèrent immédiatement avant lui.

II

LA PYRAMIDE D'ABA

A quelques pas au Sud de la grande voie qui monte à la pyramide de Pepi II, à peu près à mi-hauteur entre le portique et le temple, un léger mouvement de terrain attirait l'attention du passant par la nature des débris qui la recouvraient, morceaux de calcaire blanc tranchant sur le sable jaune et les galets gris du désert environnant, alors que dans toute

la nécropole voisine, les tombes des particuliers se signalent par la teinte noire des briques crues employées pour les superstructures.

La pierre étant, sous la VIe dynastie, presque exclusivement réservée aux tombes royales, c'était vraisemblablement un édifice rentrant dans cette catégorie que recouvrait le petit tertre blanc ; les équipes d'ouvriers que je mis sur cet emplacement au cours de l'hiver 1930 ne tardèrent pas en effet à trouver que plusieurs des éclats de calcaire portaient des restes d'inscriptions identiques à celles qui couvrent les parois des salles funéraires royales, et que parmi ces lambeaux de textes apparaissaient des cartouches d'un roi inconnu, Hâkarâ-Aba.

Quant au monument lui-même, comme le peu de hauteur du monticule le laissait prévoir, il est complètement éventré et détruit, mais dans ce qui reste du gros œuvre, des fondations et des souterrains, on retrouve tous les éléments d'une petite pyramide du même type et de la même dimension que celles des femmes de Pepi II.

Du couloir incliné qui, de la face nord, descendait directement vers le tombeau, il reste dans le haut un tronçon intact, encore obstrué par les matériaux de blocage et, plus bas, un angle qui marque son débouché dans la salle du sarcophage ; toute trace d'une herse de granit a disparu.

Toujours comme chez les reines, l'appartement consacré à la momie royale se composait d'une seule salle complétée par un étroit serdab. Cette salle a beaucoup souffert, du fait des démolisseurs anciens ; il n'en restait en place lors de la découverte qu'une partie, très abîmée, de la paroi nord et un panneau assez important du mur sud. A l'Ouest, le mur de fond a été complètement détruit ainsi que le sarcophage placé devant, qui n'était pas ici une cuve indépendante posée sur le dallage, mais un bloc de granit colossal dont les deux extrémités s'encastraient dans les parois nord et sud et qui faisait ainsi partie intégrante de la construction ; l'amorce en est encore très visible du côté nord. La paroi est, qui sépare la chambre funéraire du serdab, a été également arrachée, mais en ce point divers indices de l'ornementation m'ont permis de la reconstruire en encastrant à leur place primitive les fragments du décor, comme je l'avais fait pour les deux parois voisines.

A part deux figurations de fausses portes à la tête et aux pieds du sarcophage, la salle entière était ornée de textes gravés en colonnes serrées, celles-ci disposées, dans la plus grande partie de la surface des parois, sur cinq registres. Grâce aux repères que me fournissaient les quelques pans de murs restés debout, j'ai pu remettre en place un bon nombre des fragments, petits et grands, trouvés dans les décombres et

remplir ainsi une partie des lacunes murales qui sont considérables, ceci au moins quand il s'agissait de textes déjà connus, figurant dans les versions parallèles, cette tâche devenant impossible quand sur les morceaux brisés apparaissaient des lambeaux de formules entièrement nouvelles, ce qui était fréquemment le cas. Tel qu'il se présente maintenant, avec toutes ses lacunes, ses imperfections, ses fautes trop nombreuses, ce nouvel exemplaire des textes des pyramides offre un complément très appréciable pour l'établissement définitif et la compréhension du plus vénérable parmi les ouvrages de la théologie égyptienne.

L'exécution matérielle des inscriptions est sensiblement inférieure à celle des autres pyramides ; les parties bien en vue, au bas des parois, sont d'un assez bon style, mais à mesure qu'on s'élève, le travail est moins soigné, jusqu'à n'être plus, au registre supérieur, qu'un gribouillage à peine lisible ; cette différence est particulièrement apparente sur la paroi sud. Le fait s'explique, soit par une répartition du travail entre plusieurs ouvriers, les parties hautes étant attribuées aux moins habiles[1], soit par la nécessité de terminer en hâte, par suite de circonstances imprévues, un ouvrage mis en train dans des conditions normales.

La partie inférieure du gros œuvre de la pyramide, encore conservée partiellement, ne présente pas les enveloppes concentriques habituelles dans les monuments du même type, mais deux murs faisant face l'un à l'extérieur, l'autre à l'intérieur, autour de la fosse de l'appartement funéraire, et contenant entre eux une masse plus ou moins compacte de matériaux de remplissage. Ceci semble indiquer qu'on avait mis en train la construction des superstructures alors que l'appartement funéraire n'était pas terminé et la fosse centrale pas encore comblée. Pour qu'on ait ainsi renoncé aux méthodes en usage, il fallait que, pour une raison ou une autre, on ait eu hâte de terminer le monument royal.

Tout autour des faces extérieures du gros œuvre, un large fossé était rempli par les fondations destinées à supporter le revêtement de la pyramide et constituées par deux assises régulières en blocs de calcaire. Du parement lui-même, il ne reste pas le moindre vestige, aussi sommes-nous en droit de douter qu'il ait jamais été mis en place. D'après les fondations, la longueur du côté de la pyramide, y compris le revêtement

[1] Le seul texte qui va du haut en bas de la paroi, à l'extrémité est du mur nord, présente une homogénéité parfaite d'écriture, ce qui serait une preuve en faveur de cette première solution.

prévu, devait être d'environ 31 m., donc un peu supérieure à celle des pyramides des reines.

Aucun mur d'enceinte ne délimitait le domaine consacré au roi défunt, aucun temple funéraire ne s'appuyait contre la face est de la pyramide ; on hésite même à qualifier de chapelle provisoire une méchante bâtisse en briques crues, aux murs se recoupant de manière à former plusieurs chambrettes dans l'une desquelles, à peu près dans l'axe de la pyramide, un bassin de pierre pouvait avoir été utilisé pour une cérémonie d'offrandes ou de purification. Les autres constructions en briques qui s'étendent au Nord de la pyramide et ont été retrouvées jusque dans le fond du fossé de soubassement, sont les restes d'un établissement antérieur, construit très probablement pour loger une des équipes d'ouvriers employés aux édifices de Pepi ou à ceux de la nécropole toute voisine.

Tout dans cette pyramide décèle une construction hâtive, restée inachevée ; elle a dû cependant être occupée par son destinataire puisque le couloir descendant au tombeau avait été soigneusement bloqué. Il reste à déterminer la place que doit occuper dans l'histoire ce destinataire qui apparaît comme un pharaon nouveau.

Les inscriptions du tombeau répètent des centaines de fois le nom du roi, mais selon la règle constante pour les textes des pyramides, elles ne donnent que les deux cartouches, à l'exclusion de tous les autres titres, ceux-ci ne paraissant que dans les inscriptions officielles ou décoratives, dont nous n'avons pas retrouvé un seul morceau. Les cartouches se lisent *Hâkarâ* et *Aba*[1] ; ce dernier nom permet d'identifier le souverain avec celui que le papyrus royal de Turin appelle *Ab* et qu'il classe comme étant le dernier roi de la série avant la récapitulation du nombre des rois et de la durée de l'Ancien Empire, en lui attribuant un an de règne. L'assimilation s'impose, d'autant plus que tous les caractères architecturaux et archéologiques de la pyramide d'Aba concordent exactement avec la place historique assignée à Ab, de même que le règne très court justifie la hâte avec laquelle on procéda à la construction du monument, comme aussi la suspension du travail avant son achèvement. Enfin le plan très modeste, semi-royal, pourrait-on dire, adopté par les architectes, était bien celui qui convenait à une époque dans laquelle un autre roi n'avait même pas eu les moyens d'assurer à sa mère un tombeau digne de son rang.

[1] La prononciation des voyelles étant très incertaine, ce nom pourrait tout aussi bien se lire Ibi ou Ebe.

Neferkarâ et Aba ne sont donc que des jalons dans l'histoire d'un siècle particulièrement obscur, mais les quelques indices qu'ils nous ont livrés nous laissent entrevoir quelque peu l'ambiance dans laquelle ils évoluaient.

CHAPITRE IV

La nécropole.

Si, pour une raison encore inconnue et contraire à toutes les coutumes de l'Ancien Empire, les sujets de Shepseskaf avaient laissé leur souverain seul dans son tombeau monumental érigé dans une région alors entièrement vierge du désert memphite, il n'en fut pas de même des Égyptiens de la VIe dynastie, lorsque leurs rois construisirent leurs pyramides dans cette même région. Partout, autour des monuments royaux de cette époque, le sol du désert est bouleversé, criblé de trous, de monticules, d'arasements de murs, tels que les laissent derrière eux les pilleurs de cimetières antiques ; le tout est noirci de cet épais terreau qui trahit d'anciennes constructions en briques crues, et même un œil peu exercé ne peut manquer d'y reconnaître à première vue les restes d'une nécropole qui n'a pas échappé aux chercheurs de trésors.

Le site antique n'avait pas été touché par les archéologues jusqu'au moment où la découverte d'une série de sépultures royales aux caveaux couverts d'inscriptions funéraires du plus haut intérêt, engagea G. Maspero, alors Directeur général du Service des Antiquités de l'Égypte, à pratiquer quelques sondages et à reconnaître les nécropoles qui entouraient les trois pyramides ruinées, celles de Pepi I et de Merenrâ au Nord, et plus au Sud, au delà d'un grand ouadi, celle de Pepi II. Dans les trois groupes, le type des tombes était le même, et ce type différait très sensiblement de celui des sépultures de l'Ancien Empire, tant dans les autres régions de la nécropole memphite que dans le reste de l'Égypte. En publiant les inscriptions qu'il y avait recueillies, Maspero consacra à ces *tombes en four*, comme il les appela, une brève description archéologique[1], insuffisante toutefois pour déterminer le caractère très spécial de cette série nouvelle dans l'histoire de l'architecture funéraire en Égypte.

L'étude de la question était donc à reprendre, et nul site ne s'y prêtait mieux que la nécropole qui s'étend devant la pyramide de Pepi II et qui paraît être de beaucoup la plus importante des trois ; d'autre part, les conditions d'exploration étaient particulièrement favorables pour moi, mon centre d'activité se trouvant à proximité immédiate de ce cimetière, de sorte que je pus, pendant tout le temps que durèrent mes fouilles à Saqqarah-Sud, distraire de mes chantiers une équipe plus ou moins importante pour reconnaître peu à peu toutes les particularités des coutumes funéraires chez les contemporains des derniers rois de l'Ancien Empire.

Il n'existe pas de règles uniformes et rigides dans le métier du fouilleur qui n'est guidé que par les circonstances infiniment variables et par le bon sens. Tout en tenant compte de ses ressources en matériel, en main-d'œuvre et en personnel scientifique, l'archéologue procédera de façons fort différentes suivant le terrain et la nature du monument à attaquer, et la question est particulièrement délicate quand il s'agit d'une nécropole où la fouille peut d'un instant à l'autre exiger une surveillance méticuleuse ou une investigation personnelle. Pour moi, la méthode à adopter s'imposait ; je n'avais à ma disposition que la main-d'œuvre indigène recrutée dans le village voisin, encadrée par quelques ouvriers de métier de toute confiance et sous les ordres d'un reïs intelligent, énergique et dévoué, mais aucun état-major scientifique ou technique, aussi ne pouvais-je songer à entreprendre, suivant les méthodes modernes de l'archéologie de luxe, le nettoyage complet avec mise en état du site antique ; je devais me contenter de procéder peu à peu à l'exploration en dégageant un à un les tombeaux pour les remblayer ensuite après avoir fait le relevé et toutes les observations nécessaires, exception faite seulement pour quelques tombes mieux conservées que les autres et susceptibles d'être gardées ouvertes pour servir de témoins.

A côté de ce que nous voyons dans des nécropoles toutes voisines, telles que Saqqarah-Nord et Gizeh, de véritables villes dont les monuments de pierre sont encore capables de braver le temps, restes impérissables d'une civilisation arrivée à son apogée, qui ne craint pas d'étaler aux yeux de tous la supériorité de ses œuvres, tant artistiques que tech-

[1] G. Maspero, *Trois années de fouilles*, dans les *Mémoires de la Mission archéologique française au Caire* I, p. 191-199.

niques, les cimetières de Saqqarah-Sud font pauvre figure. A peu d'exceptions près, les superstructures sont ici en briques crues, donc en matériaux peu résistants, à peine protégés par un enduit d'argile ; c'était là une proie facile pour les violateurs de sépultures qui ont pullulé de tous temps en Égypte, engeance engendrée, si l'on peut dire, par l'existence de tant de choses précieuses qu'on ensevelissait pour l'éternité au vu et au su de tous, au profit des seuls défunts ; dès que la surveillance officielle ou privée se relâchait, lors des grandes crises politiques, les travaux clandestins des pillards devenaient de véritables exploitations et s'ils n'hésitaient pas à s'attaquer aux édifices les plus solidement bâtis, tels que ceux des rois, à plus forte raison devaient-ils dévaliser à la première occasion un cimetière où les obstacles matériels étaient pour ainsi dire insignifiants.

L'acharnement avec lequel ont travaillé les violateurs dans toutes les tombes, presque sans exception, n'a pas épargné les rares monuments en pierre bâtis par de hauts dignitaires et qui se rencontrent çà et là dans cette ville morte de briques édifiée au petit bonheur, sans aucun ordre, tout autour de la pyramide de Pepi, mais surtout du côté est, de chaque côté de l'avenue couverte. L'ensemble se présente sous un aspect plutôt décevant, comme un chaos de terre, de tas de briques, de sable ; il couvre plusieurs hectares, dont une partie seulement a pu être explorée par moi, mais, quoique incomplète, cette fouille a donné des résultats assez précis pour qu'on puisse dès maintenant se rendre compte du système très spécial d'inhumation en usage à la fin de l'Ancien Empire, système correspondant admirablement à ce que nous savons de cette période de déclin où il aurait suffi de peu de chose pour faire disparaître à jamais l'antique civilisation égyptienne.

Les sépultures des contemporains de Pepi peuvent se répartir en deux groupes, suivant qu'elles appartiennent à des gens du commun et des classes moyennes ou à des personnages très haut placés dans l'État, groupes qui se distinguent d'après leur type architectural, non d'après leur situation sur le terrain, puisque aucun plan d'ensemble n'a présidé à la répartition des concessions funéraires qui se présentent ainsi dans le plus complet désordre, les riches voisinant avec les plus pauvres.

I

TOMBES DE PARTICULIERS

Toute tombe égyptienne se compose en principe de deux parties plus ou moins dépendantes l'une de l'autre, le caveau souterrain et le massif de superstructure, ce dernier n'étant toutefois pas absolument indispensable au repos de l'âme du défunt. L'origine de ces deux éléments n'est pas la même, et correspond à des dogmes funéraires différents, et leur développement progressif, au cours des siècles, s'est opéré indépendamment ; nous avons l'avantage de pouvoir étudier ici, sur une série très importante et très variée de sépultures appartenant toutes à la même époque, un des chapitres les mieux caractérisés et les moins connus jusqu'ici, de l'histoire de l'architecture funéraire et des dogmes qui la dirigent [1].

1. Travaux souterrains

Dès l'époque néolithique, les indigènes de la vallée du Nil enterraient leurs morts avec quelques victuailles et des objets de toute première nécessité, dans de simples fosses, constituant ainsi de vastes cimetières à proximité de leurs villages. Peu à peu la tombe s'enfonça toujours plus profondément dans le sol, se garnit de matériaux destinés à la protéger, briques ou pierres et devint un caveau plus ou moins spacieux. Dès lors, il ne s'agissait plus d'un ouvrage hâtif fait au moment du décès, il fallait le préparer d'avance et le laisser ouvert, d'où la nécessité de pourvoir la chambre funéraire d'un puits servant d'accès ; nous possédons des exemples de tous les stages par lesquels on arriva, dès le début de l'Ancien Empire memphite, à la création du type classique de la chambre souterraine avec puits.

Dans la nécropole de Pepi II, de nombreuses tombes, celles des gens du peuple sans doute, n'ont aucune superstructure, mais ne diffèrent pas essentiellement de celles qui sont surmontées d'un petit monument ou de celles qui appartiennent à des tombeaux de famille. Les unes comme les autres se composent d'une chambre orientée Nord-Sud, avec puits

[1] *Les tombeaux de particuliers contemporains de Pepi II* (Le Caire 1929). — *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte* XXXV, p. 132-159.

attenant du côté nord ; la profondeur varie de 2 à 12 m. au-dessous du niveau du sol.

Les sépultures les plus pauvres sont aussi les moins profondes et consistent en une chambrette creusée au bas de la paroi sud du puits et dont les dimensions sont en général bien juste suffisantes pour contenir un corps allongé, mais comme dans cette région le sol est particulièrement instable, étant formé d'un conglomérat assez peu homogène de galets et de sable, on a pris le parti, dans la plupart des cas, de consolider les parois au moyen de briques. Cette précaution devient même nécessaire dès que les dimensions de la tombe dépassent celles d'un petit cercueil et dans ces cas le plafond est également garni d'une voûte en briques construite suivant le système le plus simple, encore en usage dans tout le Proche Orient, de lits inclinés appuyés sur le mur du fond, système qui a l'avantage de ne pas nécessiter de gabarit[1] ; au besoin, on peut renforcer cette voûte légère d'un ou de plusieurs rouleaux de briques disposés en voussoirs. Les puits, généralement aussi revêtus de briques, sont de section rectangulaire, la largeur correspondant exactement à l'ouverture du petit caveau[2].

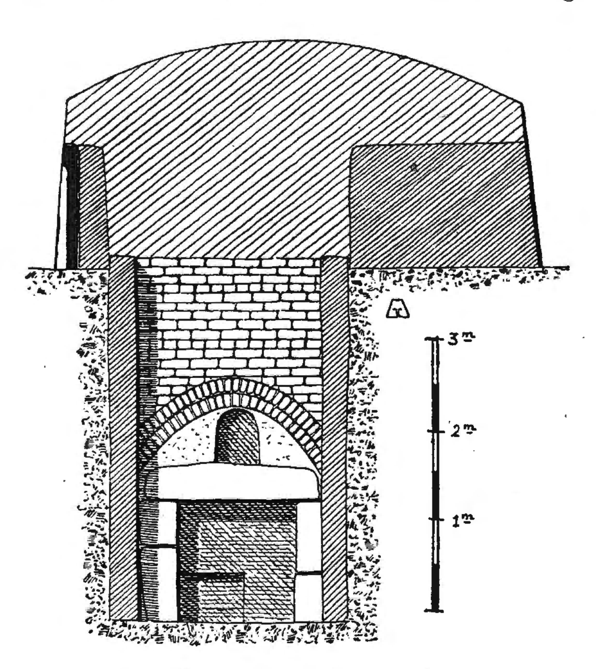


Fig. 28. — Coupe d'un tombeau.

Ce système un peu primitif ne présentait pas de garanties sérieuses pour la conservation du corps, même avec la garniture de briques. Les

[1] G. Jéquier, *Manuel d'archéologie égyptienne*, p. 303 et suiv.
[2] On trouve cependant quelques exemples de puits carrés, dans les tombes les plus simples : dans ces cas, on ne pouvait faire descendre le mort que debout et non couché comme d'habitude.

gens d'une classe plus aisée paraient à cet inconvénient en tapissant de dalles de pierre les parois de la chambre funéraire, ainsi que le sol et le plafond, amélioration qui n'amenait pas une modification essentielle du plan général de la tombe souterraine, mais en augmentait très sensiblement les dimensions. Les matériaux employés sont pour lors le calcaire blanc de bonne qualité, débité en dalles d'épaisseur moyenne, soigneusement assemblées et bien parées du côté de l'intérieur. Aucune paroi ne ferme du côté nord la chambre qui s'ouvre largement sur le fond du puits ; les dimensions sont variables, mais dépassent le plus souvent 3 m. en longueur, 1 m. en largeur et en hauteur. L'espace était ainsi très suffisant pour contenir, en plus du sarcophage en bois et de la caisse à canopes, un mobilier funéraire modeste et les quelques aliments en nature qui devaient suffire aux premiers besoins du défunt.

Dans plusieurs cas, cette chambrette fut cependant jugée insuffisante et une place fut réservée au cercueil de bois dans un grand bloc de calcaire évidé à cet effet, qui se plaçait en contre-bas de manière que son couvercle, formé d'une grande dalle de même matière, constituât le plancher même de la chambre. Dans ces tombes à sarcophage sous-jacent, une niche cubique est réservée pour la caisse à canopes dans la paroi du fond, et les proportions générales du caveau sont augmentées en une certaine mesure.

La paroi antérieure des chambres de pierre faisant toujours défaut, c'est la tranche des dalles des parois et du plafond qui forme une sorte d'encadrement de porte au fond du puits. Le linteau et les montants de ce cadre sont généralement ornés d'une inscription en beaux hiéroglyphes gravés en creux ou simplement peints, donnant après la brève formule traditionnelle le nom et les titres du mort.

Suivant la profondeur à laquelle se trouve le caveau, les dalles qui le recouvrent pouvaient n'être pas assez fortes pour résister à la pression de la couche de terrain qui les surmonte, aussi eut-on recours au système employé pour couvrir les tombes en briques, c'est-à-dire à la voûte ; c'est alors une voûte de décharge, aux briques disposées en voussoirs, ce qui assure une résistance bien supérieure à celle de la voûte simple à lits inclinés, et pour plus de sûreté elle est le plus souvent doublée ou même triplée. L'ensemble, vu du puits, avec la baie carrée surmontée d'une arcade, donne bien l'impression d'un four de boulanger et justifie le terme de *tombes en four* donné par Maspero à ce type de sépulture.

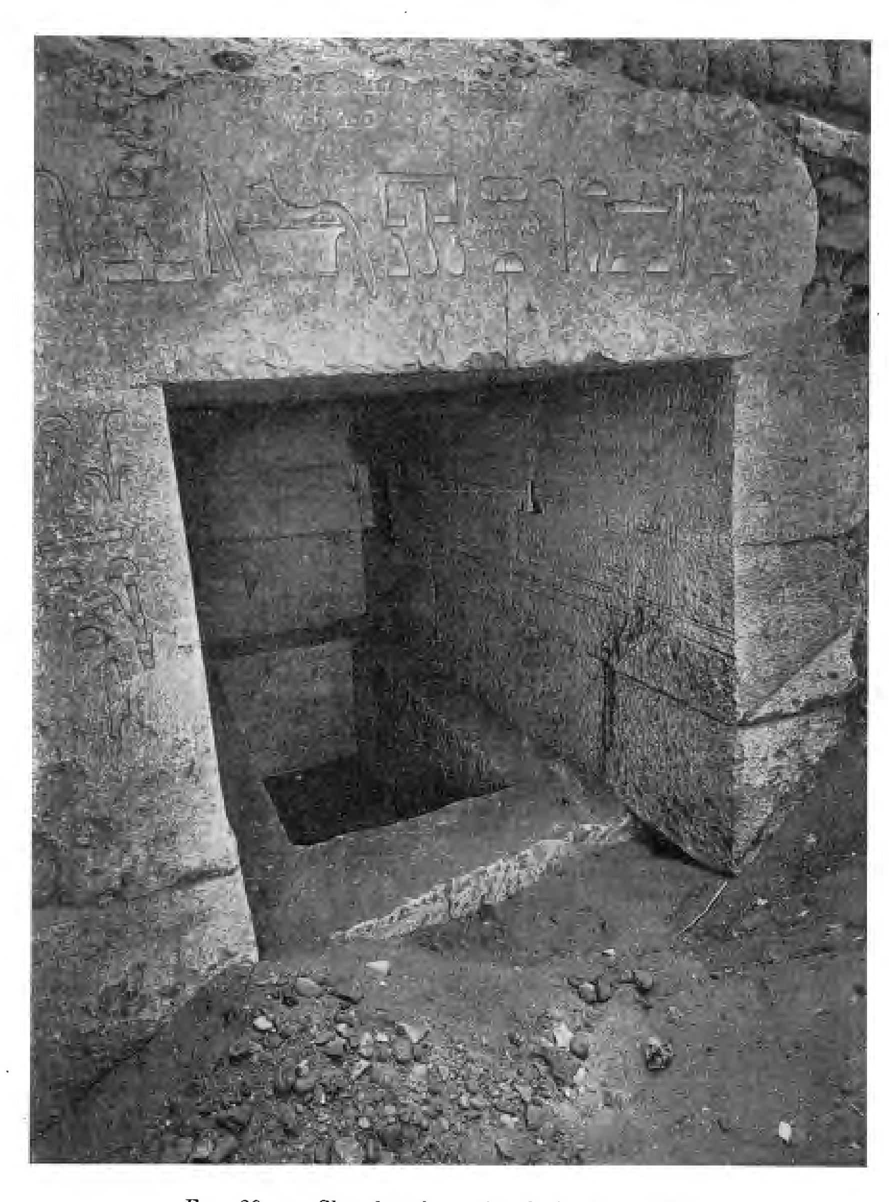


Fig. 29. — Chambre funéraire de la dame Senit.

Les parois des tombes en briques sont toujours nues, sans aucune ornementation[1]; il en est de même de beaucoup de caveaux de pierre, mais dans cette catégorie une très forte majorité conserve les restes, parfois très complets et dans un état de fraîcheur remarquable, d'un décor approprié aux besoins de la vie d'outre-tombe, telle qu'on la concevait à la fin de l'Ancien Empire. Toutes ces représentations sont des répétitions d'un thème unique, plus ou moins étendu ou abrégé suivant la place et les ressources disponibles, susceptible de variantes dans le détail comme dans le mode d'exécution, mais d'une unité absolue dans la composition, témoignant ainsi d'une parfaite unité de pensée dans la population de la capitale à un moment donné.

Il est évident que les éléments de la composition de ce décor sont antérieurs à cette époque, mais ils ont été choisis, combinés et disposés avec un soin qui a sans aucun doute une signification particulière ; ce travail s'est accompli vers le milieu de la VIe dynastie, puisque dans les grands tombeaux du règne de Teti, les premiers pour lesquels on ait songé à décorer les caveaux souterrains[2], le type définitif n'est pas encore créé. D'autre part, ce groupement caractéristique disparaît comme décor des chambres funéraires avec la première période intermédiaire et s'il a été à ce moment-là transféré sur les parois internes des sarcophages de bois, ce n'est pas sans de grandes modifications et amputations et encore est-il alors toujours accompagné de textes qui témoignent d'une tendance toute nouvelle, d'une orientation religieuse qui au temps de Pepi était le privilège de la seule famille royale. La nécropole de Saqqarah-Sud représente donc pour nous un chapitre très spécial dans l'histoire des dogmes funéraires égyptiens et le grand nombre de monuments découverts, ainsi que leur homogénéité parfaite, nous permet de déterminer les lignes directrices de ce courant de la pensée au siècle de Pepi II.

Le décor des parois est, selon la coutume, sculpté avec très peu de relief, puis passé en couleur ; dans certains cas, la peinture n'a jamais été appliquée, dans d'autres, elle remplace le relief, pour des motifs d'économie. Les tableaux couvrent la totalité des trois parois, au-dessus du classique soubassement noir bordé d'une bande jaune et d'une bande rouge, et se terminent dans le haut par un bandeau portant une inscrip-

[1] Je ne connais à cette règle qu'une seule exception, dans une tombe située tout à fait en dehors de la nécropole à plus d'un kilomètre vers l'Est, mais incontestablement de la même époque (*Deux pyramides du Moyen Empire*, p. 39-43).

[2] Firth-Gunn, *The Teti Pyramid Cemeteries*, pl. 2-7. Teti se place au début de la dynastie.

tion hiéroglyphique en grands caractères. Cette inscription ne donne jamais autre chose que la formule antique qui se retrouve à des milliers d'exemplaires sur les monuments funéraires égyptiens de toute époque, formule dont le raccourci stéréotypé ne permet pas une traduction littérale, mais dont le sens est parfaitement clair et qui a pour objet d'obtenir d'une divinité, par l'entremise du roi, intermédiaire naturel entre l'homme et son dieu, une faveur matérielle dans le monde d'outre-tombe.

Sur la paroi est, cette prière en faveur du mort qui est désigné ici avec tous ses titres, est adressée à Osiris, seigneur de Busiris et maître d'Abydos, pour qu'il lui fournisse tout ce qui fait l'objet du *per-kherou*, formule dont la seule énonciation fait apparaître devant l'âme du défunt tous les aliments qu'elle peut désirer. C'est donc Osiris, dans son rôle de dieu de la nature, de la végétation, de la résurrection, qui doit assurer au mort sa nourriture, aussi toutes les représentations qui se trouvent sur la même paroi, au-dessous du bandeau, correspondent-elles à la même idée, en s'appliquant exclusivement aux dons d'Osiris.

Sur le premier tableau, à côté de l'entrée de la chambre, cette idée est exprimée d'une façon chère aux décorateurs égyptiens, en une nature morte extensible suivant les besoins et qui, au lieu de la monotonie qu'on pourrait attendre d'un tel sujet, se fait remarquer, même quand elle a eu comme exécuteurs des ouvriers maladroits, par une variété de détails et une richesse de couleurs qui en font une tapisserie chatoyante du plus heureux effet. Comme nous l'avons vu à propos des grandes scènes d'offrandes du sanctuaire de Pepi II[1], le secret de l'harmonie de la composition n'est autre que le système du quinconce : les groupes de vases coupent les registres à intervalles réguliers, laissant entre eux des espaces de grandeur égale pour la représentation des aliments solides, et sont disposés sur les différents registres de manière que toujours un tas de victuailles soit opposé à un groupe de vases ; en d'autres termes, on pourrait comparer ce tableau à un échiquier dont les cases porteraient alternativement des boissons et des aliments. Dans ses proportions modestes, ce garde-manger des particuliers est composé des mêmes provisions de bouche que celui de Pepi, la nourriture des simples mortels étant en principe, dans l'autre monde du moins, la même que celle des rois.

Laissé à la libre disposition de l'artiste et à son imagination, le ta-

[1] Voir plus haut, p. 62.

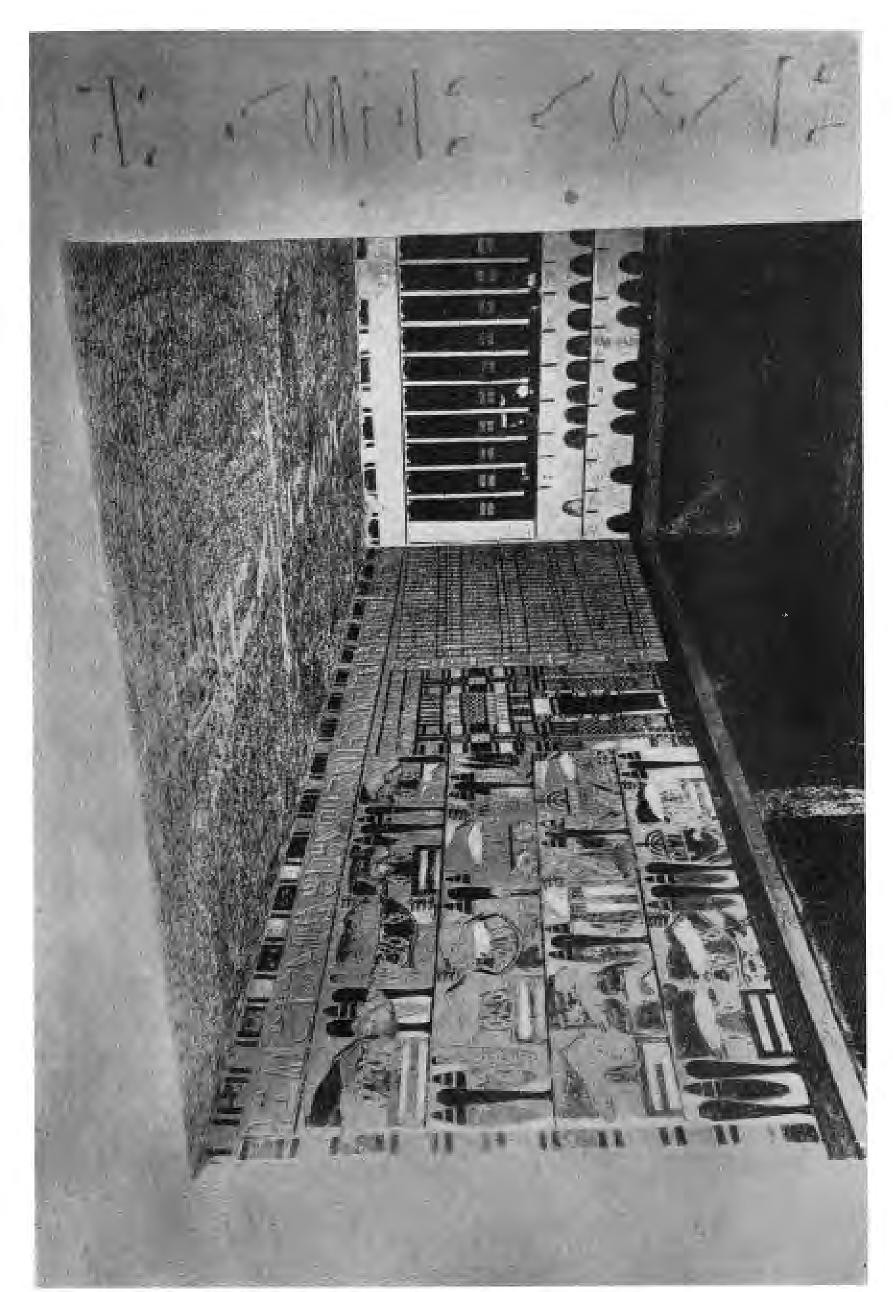


Fig. 30. — Chambre funéraire de Shy. Parois est et sud.

bleau est nécessairement incomplet, quel que soit son développement ; pour le bien-être du défunt, il importe donc de lui désigner par leurs noms tous les aliments et boissons qui sont à sa disposition ; et à cet effet, toute la partie droite de la paroi est consacrée à un autre tableau qui n'a plus rien d'artistique et se compose de lignes se recoupant de manière à former de nombreuses cases dans lesquelles sont inscrits les noms des mets constituant le menu des morts. Cette longue liste, ou pancarte, comme l'appelle Maspero, s'est constituée au cours de la IVe dynastie et a pris dès lors sa forme définitive qui restera la même pendant plus de trente siècles, admettant tout au plus des variantes de détail et au besoin, faute de place, des raccourcissements. C'est un texte intangible, d'ordre religieux et rituel, qui possède une puissance magique grâce à la vertu d'une formule, et dont la seule présence dans un tombeau remplace pour l'éternité les prières et cérémonies destinées à pourvoir à l'entretien du défunt.

La pancarte est en réalité un menu sacré élaboré pour le roi, ne contenant pas seulement la liste des mets pour les principaux repas de la journée, mais aussi l'indication des gestes rituels qui accompagnaient ces repas, ablutions, onctions, prières de consécration. Par un phénomène constant dans l'histoire des dogmes funéraires égyptiens, un rite constitué d'abord pour le roi seul tombe peu à peu dans le domaine public et agit dès lors, par la vertu de la formule, pour le simple particulier comme auparavant pour le souverain.

Le motif géométrique polychrome qui sépare le tableau d'offrandes de la pancarte n'a aucun rapport avec l'alimentation, mais est également un emprunt fait aux anciennes prérogatives royales, dans le domaine de l'architecture cette fois. La *stèle-façade*, stylisation aux couleurs rutilantes de la façade d'un palais des époques les plus anciennes, en briques crues avec décor en redans et retraits, était déjà utilisée par les grands seigneurs de la IVe dynastie pour décorer leurs sarcophages qui devenaient ainsi des palais royaux en miniature ; à la fin de la VIe dynastie, il n'est pas de tombe décorée qui ne soit pourvue d'une ou plusieurs de ces stèles-façades, façon pour le défunt d'affirmer qu'il est logé dans le palais royal, qu'il peut donc, au fond de sa tombe, jouir des privilèges du roi.

La stèle-façade a encore un autre but ; pourvue d'une porte, elle permet à l'âme confinée auprès du corps momifié, de sortir à son gré pour reprendre contact avec le monde des vivants ; c'est la même idée qui s'exprime, d'une manière un peu différente, par la *stèle-fausse-porte*, en usage pendant toute la durée de l'empire égyptien, et qui se place dans les parties hautes du tombeau, à l'endroit où la famille du disparu vient déposer des offrandes et dire des prières.

La paroi sud est trop étroite pour se prêter à un décor indépendant de celui des grands tableaux voisins et ayant, au point de vue funéraire, une valeur spéciale ; elle ne peut être que le complément d'une des deux autres parois. La lecture de la légende du bandeau ne laisse aucun doute à ce sujet : à part deux ou trois cas où paraît la formule d'offrande à Osiris ou à Anubis, on n'y trouve que le nom du mort accompagné de ses principaux titres. En fait, le panneau de la paroi sud n'est que la continuation de celui de la paroi est, un supplément du garde-manger, une réserve de grains et de fruits secs[1].

La façon dont sont représentées ces provisions a été empruntée par les décorateurs à la collection des tableaux de la vie agricole ornant les salles des mastabas, où les greniers jouent déjà un rôle important. Tels que ceux-ci sont figurés dans les caveaux de Saqqarah-Sud, ce sont des constructions légères, étroites et hautes, peintes en noir, serrées les unes contre les autres et plus ou moins nombreuses suivant la place disponible ; on peut se les figurer, comme dans les modèles en bois peint du Moyen Empire, rangés au fond d'une cour et précédés d'un portique léger soutenu par d'élégantes colonnettes ; un escalier permettait d'atteindre le haut des greniers pour pouvoir les remplir, le vidage s'opérant au moyen d'une petite porte figurée au bas de chaque réceptacle. En plus de ces greniers, un certain nombre de grands tas représentent des grains de toute espèce et des fruits secs, mis en réserve dans la cour sans autre abri ; des noms désignent les diverses denrées ainsi conservées. Les lois de la perspective étant pour ainsi dire inexistantes chez les Égyptiens, chaque dessinateur interprète à sa manière cette sorte de figurations, et parfois de façon si naïve qu'elle en serait presque incompréhensible, si le grand nombre de variantes ne nous permettait de nous rendre bien compte de la disposition habituelle de la cour aux greniers.

D'après la légende du grand bandeau de droite, toute la paroi ouest est placée sous l'invocation d'Anubis ; le dieu « qui est sur sa montagne, dans le désert libyque, le maître de la terre sacrée » est prié, conformément à son caractère très spécial de dieu des morts, d'assurer au défunt une bonne inhumation dans son tombeau. A cet effet, tout le décor de

[1] Exceptionnellement, la paroi sud peut n'être pas décorée et les greniers reportés à l'extrémité de la paroi ouest.

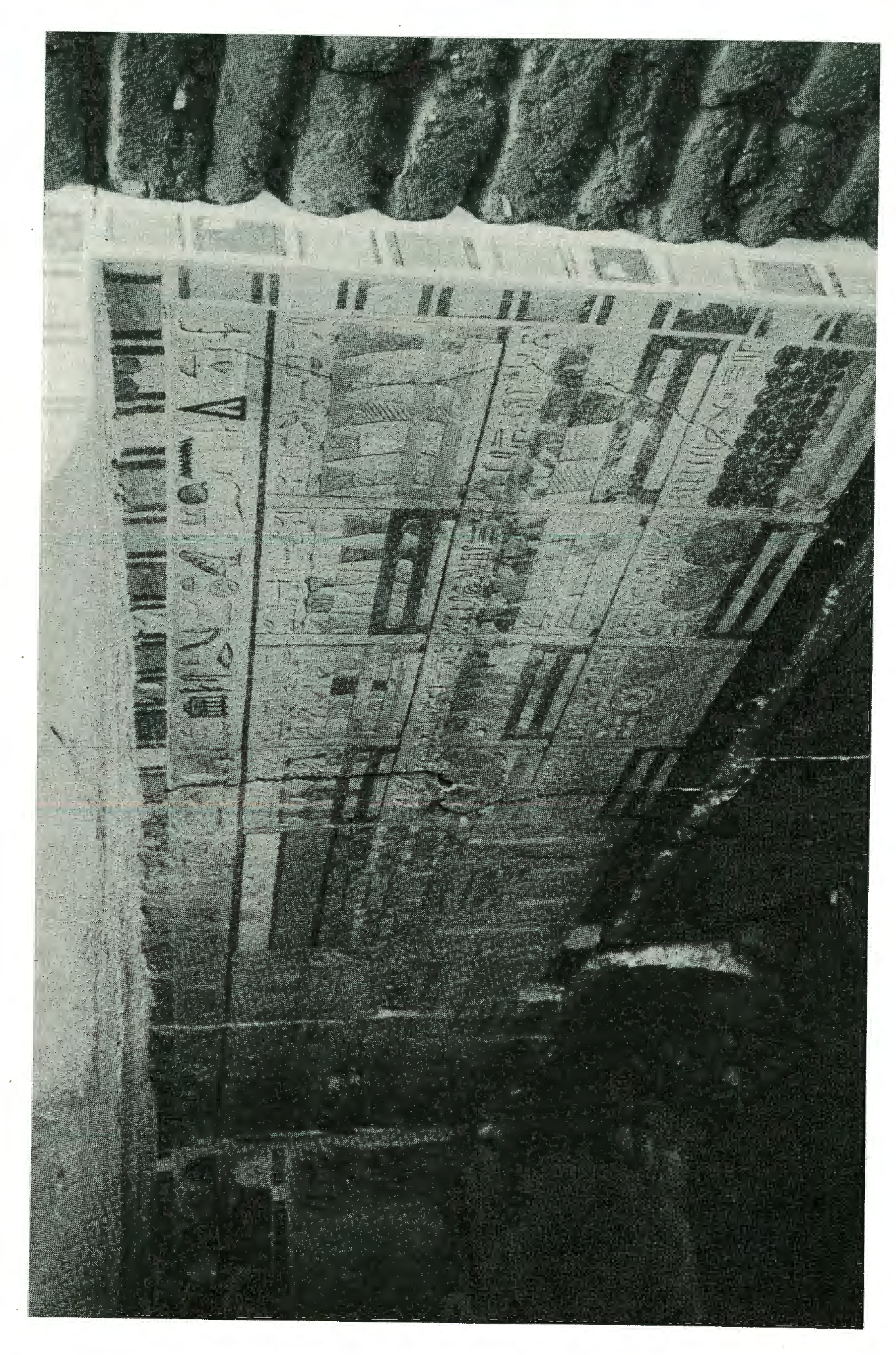


Fig. 31. — Chambre funéraire de Sebekhotep. Paroi ouest.

la muraille est consacré à l'équipement du défunt et de son dernier domicile. Au milieu du panneau, une stèle-façade polychrome assure, avec le soubassement noir et le bandeau du haut, un parallélisme d'ensemble avec l'autre côté de la chambre, mais là s'arrête la ressemblance. Il n'est plus question ici d'aliments périssables entassés ou simplement désignés par leurs noms, mais d'objets soigneusement rangés, dont le rôle doit être de compléter le mobilier funéraire déposé auprès du cercueil ou même de le remplacer par l'image, au cas où la dureté des temps aurait empêché le défunt d'assurer avant sa mort l'équipement normal et rituel de sa retraite, en objets réels.

La surface du tableau est coupée par des lignes horizontales en trois ou quatre registres sur lesquels s'alignent les petites tables basses servant de supports aux objets qui, en général, sont accompagnés de leurs noms, avec indication de quantités parfois considérables.

La série débute toujours, à côté de l'entrée, par le groupe classique des huiles sacrées ; on n'a pas encore pu déterminer la nature exacte de ces sept essences, onguents ou parfums qui paraissent toujours, au complet et dans le même ordre, dans tous les monuments funéraires, y compris la pancarte où ils figurent en tête de liste. Il est évident toutefois qu'il s'agit de matières employées pour la conservation des cadavres et leur transformation en momies. Ces essences sont représentées par les récipients qui les contenaient, vases en pierre dure ou en albâtre, de formes diverses, soigneusement bouchés ; peut-être leur présence dans la tombe signifie-t-elle simplement que la momie a été faite suivant toutes les règles, avec les matières propres à en assurer la conservation.

Deux sortes de fards, le noir et le vert, représentés par des sachets de peau, non plus par des vases, accompagnent toujours les huiles sacrées ; leur présence est due au fait que dans un pays comme l'Égypte où les ophtalmies sont si fréquentes, les soins des yeux ont une grande importance, à moins qu'on ne leur attribue la vertu de rendre la vue à la momie.

Au groupe des vases succède celui des bijoux. Chez les peuples primitifs des pays chauds, où les vêtements ne jouent qu'un rôle rudimentaire, il est naturel que l'idée de costume se concentre sur les objets constituant la parure corporelle. L'esprit conservateur des Égyptiens et le fait que le vêtement est aussi chez eux, aux époques anciennes, réduit à peu de chose, peuvent expliquer la place qu'occupe, au point de vue rituel, la série complète des bijoux qui représenterait alors pour

eux, théoriquement, la tenue d'apparat d'un personnage de qualité.

Le nombre des bijoux n'est pas limité, mais tous se rangent dans trois catégories, les colliers, les bracelets, les ceintures, chaque catégorie ne présentant qu'un seul type, pour ainsi dire invariable. Les grands *ousekh* qui figurent toujours en tête du groupe sont de larges colliers plats, presque circulaires, en perles multicolores, plus rarement en perles d'or, avec de petites pendeloques ; à côté d'eux paraît leur complément obligatoire, une sorte de contrepoids assorti, de forme spéciale. De larges bracelets, également en perles de couleur, sont destinés à orner les poignets et les chevilles du défunt ; quant à la ceinture qui complète la parure corporelle, nous y reconnaissons, avec son petit devanteau d'où pendent une série de longs fils de perles, celle que portaient les rois aux temps les plus anciens et qui sous l'Ancien Empire n'était plus en usage que dans certaines cérémonies et dans l'accoutrement des momies.

Le groupe des étoffes tient une place importante, tant par le nombre que par la diversité des noms, alors que la façon de les représenter n'offre que très peu de variété. Sur les petites tables sont posées des piles de pièces de toile pliées et attachées avec grand soin ou de gros ballots ronds dont on ne distingue pas le contenu.

Pour terminer, quand la place le permet, les dessinateurs ont complété le tableau du mobilier funéraire en y faisant figurer des objets de tout genre, les pastilles d'encens pour les fumigations rituelles du culte des morts, le chevet sur lequel repose la tête de la momie, les sandales, la palette de scribe, le grand éventail, l'aiguière pour les ablutions, et divers vases, généralement en métal, d'usage inconnu[1], analogues à ceux dont se sert le roi dans certains offices.

Toutes ces figurations reparaissent à une époque un peu postérieure, dans les sarcophages du Moyen Empire mais accompagnées de beaucoup d'autres destinées à compléter l'équipement du mort pour la vie future, parmi lesquelles on voit de nombreux bâtons qui lui permettront de parcourir à son gré la terre et le ciel, et des armes pour chasser ou se défendre contre tous dangers[2]. On remarquera que dans les tombes de Saqqarah-Sud, il n'y a rien qui rentre dans cet ordre d'idées ; tout y est compris en vue d'une existence sédentaire, loin du monde et de ses tourments, dans la solitude et la tranquillité du tombeau d'où l'esprit du mort ne songera à franchir le seuil que rarement, quand un de ses

[1] Dans une tombe, certains de ces ustensiles sont qualifiés de vases à vin ; il s'agit peut-être d'une erreur du dessinateur.
[2] G. Jéquier, *Les frises d'objets des sarcophages du Moyen Empire*, p. 159-231.

proches viendra devant sa stèle déposer quelque modeste offrande.

Dans les cas où la tombe est pourvue d'un sarcophage en pierre, sous le dallage, les parois de la cuve sont frustes, ornées tout au plus d'une ligne d'hiéroglyphes donnant les noms et titres du personnage qui y était déposé.

2. Mobilier funéraire

Si nous possédons une documentation abondante sur la disposition architecturale et le décor des sépultures souterraines de la VIe dynastie, nous sommes beaucoup moins bien renseignés sur le contenu de ces tombes, car d'une part certains objets étaient faits en des matières qui même dans un pays où les conditions de conservation sont meilleures que partout ailleurs, n'offrent pas au temps une bien grande résistance, et d'autre part les pillards ont saccagé la nécropole au point que sur la quantité importante des tombes fouillées, je n'en ai trouvé qu'une seule intacte, et une des plus misérables[1]. Avec ce qui reste, nous pouvons cependant nous rendre à peu près compte de ce qu'il fallait à cette époque pour constituer un mobilier funéraire normal.

Les procédés de momification étaient encore, à ce moment-là, loin d'avoir atteint la perfection, aussi les corps, même quand ils n'ont pas été mis en pièces par les spoliateurs, n'apparaissent-ils plus que comme des squelettes sans cohésion dont les os sont entourés d'une matière pulvérulente brune, représentant tout ce qui reste des chairs, des bandelettes et des substances employées pour la momification. Le corps est étendu tout de son long, la tête au Nord, appuyée sur un chevet en bois ou en albâtre ; il est couché sur le côté gauche, de manière à tourner le dos à l'Ouest, monde de la mort et à regarder du côté du séjour des vivants, d'où lui vient, sous la forme d'aliments réels ou figurés, toute garantie de subsistance et de survie.

Il ne semble pas qu'il y ait eu grand'chose auprès de la momie, dans le cercueil, sauf quelques bijoux qui, bien entendu, ont été enlevés ; les seuls que j'aie pu retrouver sont de pauvres bracelets en feuilles d'or repoussé ; les scarabées n'étaient pas encore de mode et on ne trouve à leur place que de petits cylindres ou des cachets très grossiers.

[1] Cette tombe (*Annales du Service des Antiquités* XXXV, p. 147-155), quoique appartenant à un fonctionnaire attaché à la pyramide de Pepi II, pourrait être un peu postérieure aux autres tombes de la nécropole, à en juger par certains détails qui la rapprochent du Moyen Empire.

Le cercueil est fait de bois, en ais d'épaisseur variable (2 à 5 cm.), assemblés au moyen de tenons et mortaises ou de chevilles ; il est toujours de forme rectangulaire, avec un couvercle plat. Le bois employé par les menuisiers est en général un bois léger peu résistant et que non seulement les pillards, mais aussi les substances momificatrices et les vers ont contribué à détruire, de sorte que je n'ai pu recueillir aucun cercueil entier, mais seulement des fragments mutilés, suffisants toutefois pour constater que tous appartiennent au type courant qui fut en usage jusqu'au début du Nouvel Empire.

Une inscription en grands hiéroglyphes incisés et peints en bleu court généralement sur le haut des faces extérieures de la cuve et au milieu du couvercle, donnant le nom du défunt accompagné de la formule habituelle, et parfois une garniture en feuilles d'or très minces recouvre les angles saillants de la caisse. L'intérieur est laissé absolument nu, selon la coutume ancienne ; j'ai cependant trouvé deux exceptions à cette règle ; dans l'un de ces cercueils, on voit sur la paroi gauche la grande pancarte et sur celle de tête, les vases à huiles sacrées, tandis que l'autre donne quelques lignes de textes et la figuration de deux ou trois objets du mobilier funéraire ; ce sont les deux plus anciens exemplaires de la catégorie des sarcophages à décor interne qui sera de règle pendant tout le Moyen Empire.

C'est au Moyen Empire également que se répandit la coutume de couvrir la tête des momies d'un masque en cartonnage peint, tombant sur les épaules et jusque sur la poitrine, destiné à donner à la momie l'apparence d'une personne vivante ; cette innovation qui, en prenant son plein développement, devait finir par créer le type du sarcophage anthropoïde, en usage dès le début du Nouvel Empire et jusqu'à l'époque romaine, date de plus loin qu'on ne le croyait, puisque j'ai trouvé sur une des momies de la nécropole un masque fait de plusieurs épaisseurs de toile, modelé et peint de manière à reproduire les traits du mort, mais ne couvrant que la partie antérieure de la tête[1]. Ce ne sont là que des détails, mais qui méritent d'être relevés, comme des indices très caractéristiques du début d'une période de transition où de nouveaux types se créent, parallèlement à la transformation des idées, même dans le domaine le plus conservateur de tous, celui des dogmes funéraires.

La caisse à canopes, complément habituel du cercueil rectangulaire est une boîte cubique destinée à contenir les quatre grands vases de

[1] Sur d'autres crânes, j'ai remarqué la présence de masques semblables, qui tombèrent en poussière presque immédiatement.

calcaire ou d'albâtre dans lesquels on mettait les viscères de la momie, extraits du cadavre et soumis à une préparation spéciale. J'ai trouvé les restes de plusieurs de ces caisses, faites en planches plus minces que celles des cercueils et portant à l'extérieur de brèves légendes au nom du mort, mais aucun vestige des vases qu'elles auraient dû renfermer. Cette absence totale pourrait faire supposer qu'à cette époque on se contentait, sans doute pour des motifs d'économie, de déposer dans la caisse les quatre paquets contenant les organes momifiés du défunt.

Le même souci d'économie se révèle encore dans les figurines représentant les propriétaires des tombes. Chacun sait l'importance qu'attachaient les Égyptiens de l'Ancien Empire à doter leur dépouille mortelle, dont la conservation était aléatoire, d'une image plus durable pouvant servir de support à l'âme immortelle, coutume qui nous a valu d'innombrables statues, dont certaines comptent parmi les plus remarquables chefs-d'œuvre de l'art. Les contemporains de Pepi II se contentaient de petites statuettes en bois dur, ne dépassant pas 25 cm. de hauteur, qui sont parfois de jolis morceaux de sculpture, sans toutefois posséder cette originalité qui est la marque des vrais artistes[1].

D'autres figurines, taillées grossièrement dans du bois tendre et peinturlurées en rouge représentent des serviteurs vaquant à leurs besognes ou des matelots. Ce sont là les premiers exemples des groupes de métier, des scènes figurées si naïves, mais si pleines de vie qu'on rencontre constamment dans les tombes du Moyen Empire. Ici il n'existe plus aucun groupe complet, mais seulement de rares figurants et quelques accessoires isolés tels que de petits moulins et un ou deux modèles de barques, le tout en fort mauvais état de conservation. Ces objets appartiennent au service personnel du défunt et rentrent dans la même catégorie que tout ce qui concerne la nourriture, les offrandes en nature ou en image ; parmi ces dernières, il convient de signaler les modèles de viandes et volailles en pierre taillée et peinte, formant un jeu de dix pièces qui représentent « au naturel » les cinq pièces de viande de boucherie et les cinq volailles citées par leurs noms dans la pancarte. Cet ensemble ne se retrouve pas dans les tombes à d'autres époques qu'à celle de Pepi II.

Quant aux victuailles fraîches, il n'en reste d'autres traces que les poteries dans lesquelles elles étaient déposées. La céramique est consi-

[1] Le Service des Antiquités de l'Égypte a bien voulu m'autoriser à faire l'acquisition de plusieurs de ces statuettes pour le Musée d'ethnographie de Neuchâtel.

dérée en archéologie, et cela avec raison, comme un élément d'étude de la plus haute importance, mais il faut convenir qu'en Égypte l'évolution est plus lente qu'ailleurs et les différences moins marquées, aussi les nombreux échantillons que j'ai recueillis ne présentent-ils pas de caractéristiques très originales, mais plutôt un étroit apparentement

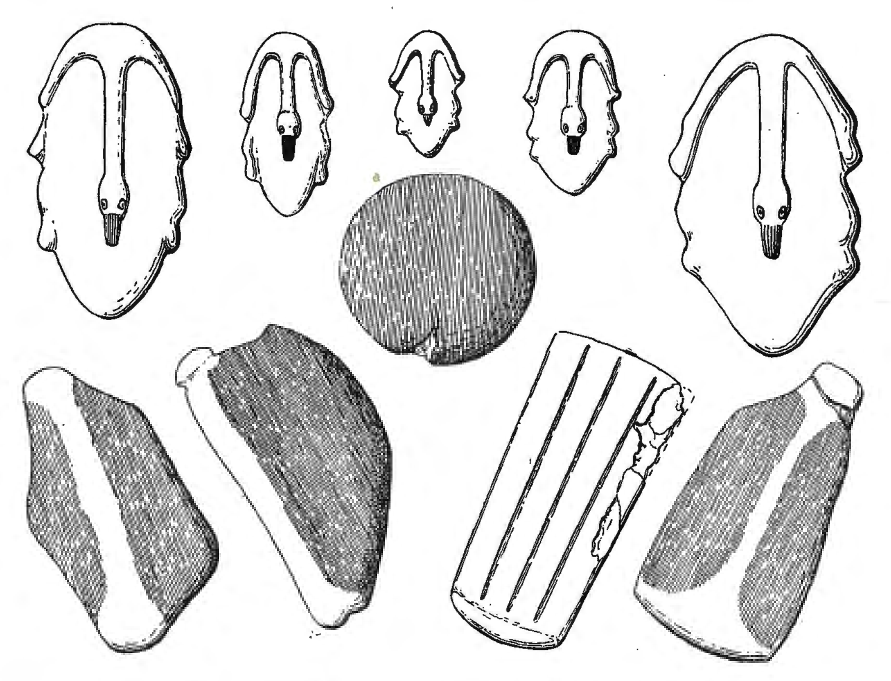


Fig. 32. — Modèles en pierre de volailles et de viandes.

avec les vases appartenant aux périodes antérieures de l'Ancien Empire, qu'il s'agisse des récipients en terre très grossière, des grandes jarres ou de la vaisselle de table en terre rouge fine et vernissée.

La même remarque peut s'appliquer également aux vases d'albâtre et de pierre dure qui étaient sans doute destinés à contenir des parfums ou des onguents, mais ne conservent plus la moindre trace de ces substances, de sorte que l'on doit supposer que, dans la tombe, le contenant suppléait à l'absence du contenu. Le travail parfait de cette vaisselle de luxe montre que les ouvriers possédaient encore, intacte, la merveilleuse technique des fabricants de vases de pierre de l'époque thinite.

3. Superstructures

Au cours de la période de grande prospérité de l'Ancien Empire, qui atteignit son point culminant pendant la Ve dynastie, nous assistons à un très intéressant développement des coutumes funéraires, à une transformation qui devait exercer une répercussion profonde sur toute l'histoire de l'architecture et de la décoration, et nous transmettre la presque totalité de nos connaissances sur la vie civile des anciens Égyptiens. Cette transformation n'a rien de religieux, elle n'atteint en aucune façon le rôle attribué aux vieux dieux des morts, Anubis et Osiris, et ne modifie nullement le culte qu'on leur rendait et les services qu'on attendait d'eux ; elle est de nature toute civile.

On peut se représenter les grands seigneurs égyptiens, une fois accomplies les obligations de leurs charges, aimant à se retirer dans leurs domaines pour y couler en tout repos des jours heureux dans l'abondance et dans l'intimité de la famille. Cette vie large, exempte de tous soucis était pour eux l'idéal et il est bien naturel qu'ils aient cherché à la prolonger au delà de la mort. Puisque l'âme continuait à subsister au fond de la tombe, vivant et se nourrissant d'images sanctifiées par des formules, et qu'elle avait la faculté de s'élever jusqu'à fleur de sol pour recevoir en nature les dons et les prières de ses proches, rien n'empêchait de fournir à cette âme un moyen de retrouver ses délassements favoris sans sortir du domaine qui lui était assigné, le tombeau. C'est pour réaliser ce désir que le massif plein couronnant la tombe se creusa de chambres plus ou moins nombreuses où, autour de la stèle fausse porte, communication entre le mort et ses survivants, les parois se couvrirent de tableaux représentant tous les épisodes de la vie intime et rurale, milieu dans lequel l'esprit pouvait se plonger à loisir, se retrouver dans son domaine favori sans toutefois empiéter sur le monde des vivants.

Brusquement, avec le transfert de la nécropole memphite dans un secteur plus méridional, les mastabas à salles décorées disparaissent pour faire place à un système architectural tout différent ; un simple déplacement de quelques kilomètres ne saurait expliquer une transformation aussi complète, les causes en sont plus profondes et elles apparaissent clairement si l'on se reporte à la situation générale du pays à ce moment-là où, si la royauté conserve une façade somptueuse, partout ailleurs se manifestent pauvreté, inquiétude et déchéance. Des moyens

de plus en plus restreints ne permettaient plus de songer à édifier les palais funéraires de ci-devant et l'on fut forcé de revenir au système beaucoup plus modeste de l'ancien temps ; peut-être aussi les troubles sociaux qui commençaient à agiter les classes inférieures donnaient-ils à réfléchir aux grands et leur ôtaient-ils l'envie de revivre dans l'autre monde parmi tous ces gens avec qui ils avaient si souvent maille à partir. Il faudrait des documents écrits pour contrôler le bien-fondé de cette hypothèse et pour le moment nous ne pouvons que constater un fait, un pas en arrière bien marqué dans le domaine de l'architecture funéraire.

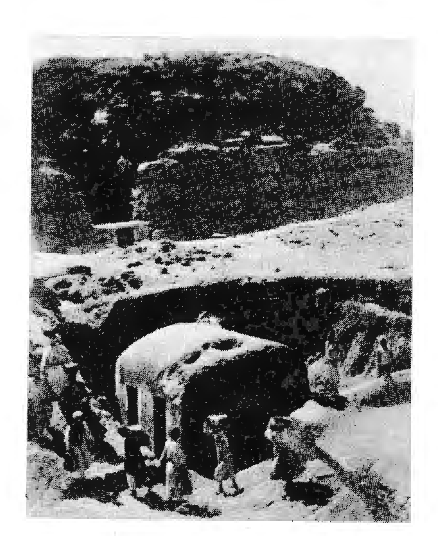


Fig. 33. — Déblaiement d'un mastaba-maison.

Il ne semble y avoir eu, au-dessus des tombes des gens du commun, aucun indice extérieur pouvant signaler leur présence. Une autre catégorie de sépultures se distingue par de petits monuments érigés au-dessus du caveau funéraire et consistant en un massif plein, en briques crues, dont la longueur ne dépasse guère 3 à 4 m., la largeur, 2 m. à peine ; les faces nord et sud sont verticales, les autres présentent un léger fruit et s'incurvent dans le haut de manière à former un toit bombé, en arc surbaissé. Au milieu de la face est, une grande niche est ménagée pour servir de logement à la fausse porte, c'est-à-dire à l'entrée fictive de ce modèle de maison, image stylisée de l'habitation primitive des plus anciennes populations de l'Égypte.

Ce modèle de tombeau est spécial à la nécropole de Saqqarah-Sud et a donné naissance à un type de stèle qui ne se trouve nulle part ailleurs, type qui a déjà été signalé plus haut sous le nom de stèle-maison, et qui n'est autre qu'une simple réduction du monument funéraire en forme de cabane. Plusieurs de ces stèles ont été trouvées dans la nécropole même, mais leur emplacement primitif n'a jamais pu être déterminé, et on peut se demander si elles ne représentaient pas de petits cénotaphes destinés à être déposés auprès de la tombe d'un grand seigneur, en hommage de vassal à suzerain.

Les superstructures des tombes isolées sont en quelques cas sensiblement plus grandes et mesurent jusqu'à une dizaine de mètres de longueur, couvrant ainsi non seulement le caveau, mais aussi le puits. Dans tous ces monuments, la partie inférieure du massif de briques est conservée, mais il est très possible que le haut ait été bombé et qu'il rentre ainsi dans la même catégorie que les précédents.

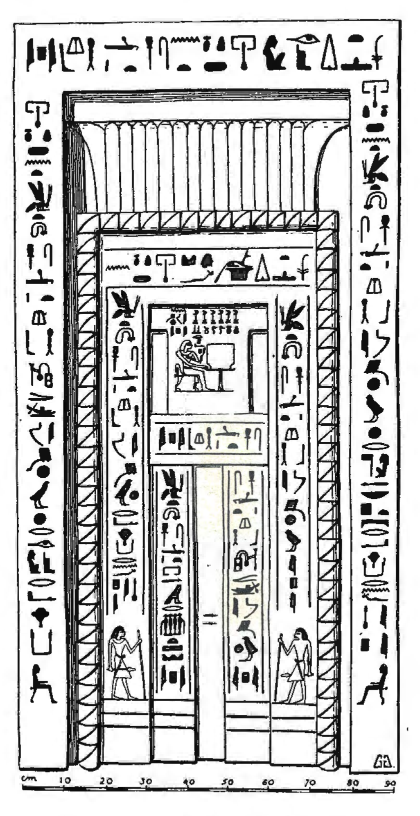


Fig. 34. — Stèle de Râherka.

Aucun autre genre de superstructure de tombeau ne montre avec autant d'évidence que cette sorte de monument doit représenter le domicile du défunt ; sur ses surfaces extérieures nues, sans saillie ni décor, un seul élément attire l'attention, la stèle placée dans un renfoncement au milieu de la face est, presque immédiatement au-dessus de l'endroit où repose la momie ; cette stèle a la forme classique de la fausse-porte avec ses montants en retrait supportant un linteau et une corniche et encadrant une étroite porte simulée au-dessus de laquelle un petit bas-relief joue le rôle d'une fenêtre par laquelle on apercevrait le mort attablé devant une table bien garnie. Le nom et les titres du défunt sont gravés sur les montants au-dessus d'une petite figure toute conventionnelle qui le représente marchant vers la porte de sa tombe et se répètent sur la table d'offrandes, dalle de pierre du type adopté depuis des siècles, placée à terre devant la stèle et servant d'autel pour le culte funéraire. Cet ensemble peut être complété par un linteau supplémentaire encastré au-dessus de la stèle et orné de la figure du maître du tombeau répétée trois ou quatre fois.

Stèle et table d'offrandes se trouvaient donc en plein air, sans protection contre les intempéries ; devant elles, on ménageait généralement un petit espace délimité par des murs bas, courette où les parents

du mort pouvaient venir lui apporter leur offrande et accomplir les rites funéraires. Il arrive parfois que dans cette cour souvent très étroite, on trouve un petit bassin en terre destiné sans doute aux ablutions rituelles ou, ce qui est plus rare encore, un petit obélisque, seule concession qu'à cette époque on consentît à faire aux dogmes solaires déjà universellement admis et même prépondérants dans le domaine religieux, mais qui ne devaient que plus tard s'implanter dans les coutumes funéraires et y prendre peu à peu le pas sur les croyances antiques d'un caractère plus matérialiste.

4. Tombeaux collectifs

Un mort enseveli selon les rites doit reposer seul dans son caveau funéraire ; c'est là une règle qui sous l'Ancien Empire ne comporte, à ma connaissance, pas d'exception. Même les liens si étroits unissant les membres d'une famille, que les statues et les tableaux de l'époque nous présentent d'une façon touchante, n'autorisaient pas un mari et sa femme à être réunis pour l'éternité dans la même chambre sépulcrale. Leurs tombes pouvaient être cependant très voisines, de manière qu'un seul mastaba les recouvrît toutes deux, parfois même avec celles d'autres membres de la famille ; les statues pouvaient être rassemblées dans un même serdab, mais l'homme et la femme avaient chacun sa stèle d'offrandes, et ainsi pouvaient-ils, séparés selon le rite, rester réunis pour toujours.

Cette tendance au groupement se manifeste dans la nécropole de Saqqarah-Sud, même dans les tombes sans superstructures ; il n'est pas rare en effet de trouver, installées dans une fosse peu profonde, une série de petites chambres contiguës en briques, séparées les unes des autres par des murs mitoyens et couvertes de voûtes dont l'extrados se trouve à peine au-dessous du niveau du sol ; au lieu de puits correspondant à chacune des tombes, un couloir commun les longe du côté nord, commandant toutes les entrées. Rien ne nous renseigne sur les rapports qui pouvaient exister ici entre les divers occupants des caveaux[1].

Ces modestes sépultures multiples mériteraient à peine d'être signalées, s'il ne se trouvait dans la nécropole une importante série de monuments rentrant dans la même catégorie, mais qui présentent un intérêt

[1] Par ex. *Le Mastabat-Faraoun*, p. 24-28.

très particulier en ce qu'ils groupent sous la même masse d'un édifice unique un certain nombre de puits et de chambres funéraires appartenant, selon toute évidence, à des gens de toutes conditions, depuis les plus haut placés jusqu'aux plus humbles. Cette réunion d'éléments très différents, peu conforme aux coutumes funéraires des Égyptiens, n'est cependant nullement fortuite puisqu'elle se reproduit, à une plus ou moins vaste échelle, dans tous les grands mastabas de la nécropole ; à défaut de textes qui nous permettent d'identifier les divers individus et de préciser les liens qui peuvent les unir, la solution du problème apparaît clairement, si nous la cherchons dans le groupement le plus naturel, la base même de la société, la famille au sens antique du mot, comprenant le chef, sa femme, ses enfants, ses proches et enfin ses serviteurs.

Chacun de ces monuments diffère des autres, suivant son emplacement, le nombre de ses occupants et les moyens dont disposait le chef de famille, mais ils obéissent tous à certaines règles générales, qui ne sont autres que celles régissant la disposition des tombes individuelles, dont ils ne sont en réalité que le groupement. Un tombeau de famille renferme tous les types de souterrains décrits ci-dessus, depuis les grands caveaux aux parois décorées et au sarcophage sous-jacent, jusqu'aux plus simples, faits de briques crues, tous indépendants les uns des autres et groupés à l'intérieur du mastaba d'une façon qui, à première vue, paraît tout à fait irrégulière, mais qui en réalité est conforme à un ordre constant quoique assez souple pour s'adapter aux circonstances.

Les grandes tombes, qui sont aussi les plus profondes (6 à 8 m. au-dessous du niveau du sol, et même davantage) sont presque toujours au nombre de deux[1] et placées l'une à côté de l'autre, non pas au milieu du monument, mais près de la paroi est, de manière que les caveaux se trouvent le plus près possible des stèles dressées à l'extérieur, contre cette même paroi est. De ces deux tombes, celle qui se trouve le plus à l'Est appartient toujours à un homme ; au fond du puits carré ou rectangulaire aux parois garnies de briques, s'ouvre la chambre sépulcrale, du type de celles décrites ci-dessus, avec l'encadrement décoré d'inscriptions, les parois couvertes des représentations assurant la perpétuité de l'approvisionnement du défunt ainsi que de son mobilier

[1] Les seuls exemples de mastaba à une seule grande tombe sont M. IV et XI (*Tombeaux de particuliers*, p. 11, 67 et suiv.).

funéraire, et souvent un sarcophage de pierre aménagé sous le dallage. La tombe adjacente, à l'Ouest de celle-ci et qui lui est à peu de chose près identique, appartient presque toujours à une femme[1], qui, selon toute probabilité, est l'épouse de son voisin, bien que l'absence de toute indication généalogique dans les monuments funéraires de l'époque nous empêche d'avoir à ce sujet une certitude absolue.

Les tombes moyennes s'alignent derrière les deux grandes, du côté ouest, et s'il en est besoin, aussi dans la région nord du monument ; elles sont plus petites que les précédentes et s'ouvrent sur un puits rectangulaire étroit ; quelques-unes sont simplement garnies de briques, mais la plupart possèdent un revêtement de pierre sans aucun décor, sauf parfois une inscription autour de l'entrée. Les rares noms propres relevés ne nous donnent pas de renseignements sur les relations de famille de ces individus, mais il est à supposer que ceux-ci sont directement apparentés au personnage principal.

Des caveaux plus modestes encore sont installés, soit à peine au-dessous du niveau du sol, soit dans l'épaisseur même du massif de superstructure ; plutôt que d'y voir des magasins destinés à contenir des réserves de grains pour les défunts, fait qui serait peu conforme aux coutumes funéraires de l'Ancien Empire, je préférerais y reconnaître des sépultures de serviteurs privilégiés admis à rester pour l'éternité dans l'entourage de leurs anciens maîtres.

Chacun de ces ensembles est couronné par un bâtiment qui affecte généralement la forme d'un carré et se présente comme un massif plein, sans ouvertures, sans aucun ressaut ni décor. L'armature de cette masse est formée par un mur de briques dont l'épaisseur peut atteindre 3 m. et qui constitue les quatre parois extérieures du monument, appuyées parfois à leur base par un petit talus. A l'intérieur, le prolongement en hauteur des parois des puits, les petites chambres sépulcrales et parfois d'autres murs de refend coupent de façon irrégulière l'espace vide destiné à être comblé au moyen de gravats et de débris.

La partie supérieure de ces monuments, qui est partout détruite, ne devait guère s'élever à plus de 4 m. au-dessus du sol ; elle se présentait probablement comme une terrasse plate ou légèrement bombée, une couverture fortement cintrée comme celle des petits mastabas-maisons de la nécropole ne pouvant convenir à des bâtiments de dimensions toutes différentes ni se prêter aux opérations de mise au tombeau

[1] Nous avons un exemple où la deuxième tombe est celle d'un homme (*Tombeaux de particuliers*, p. 98 et suiv.).

qui devaient se faire par le haut du monument, à l'orifice des puits.

Malgré l'importance de ces édifices et le nombre de leurs occupants, les locaux affectés au culte funéraire ne sont pas plus développés que dans les tombeaux individuels : délimitée par de petits murs bas, une courette s'étend le long de la paroi est du mastaba, devant deux tables d'offrandes surmontées de stèles dressées contre le mur, à la hauteur des deux tombes principales ; c'est aux occupants de ces tombes que ces stèles sont consacrées, et à nul autre, comme si le monument n'appartenait qu'à eux seuls[1]. Quant aux autres personnages ensevelis dans le même mastaba, aucune place n'étant réservée devant le monument pour leurs offices funéraires, le seul endroit où ceux-ci pouvaient être célébrés était la terrasse, à l'orifice des puits ; nous ne pouvons contrôler cette hypothèse, tout le haut des mastabas étant détruit, mais il s'agit là d'une coutume qui n'était point inusitée à l'époque, puisque nous la retrouvons dans les tombeaux des vizirs[2].

Un certain nombre de tombeaux collectifs se distinguent des autres en ce qu'au lieu d'être carrés, ils sont rectangulaires ; les murs de briques qui forment la ceinture extérieure de ces mastabas sont moins épais et à l'intérieur les tombes, appartenant toutes au type moyen, sont plus nombreuses et rangées avec plus de régularité. Certains de ces caveaux sont en pierre, mais il est bien rare que leurs parois portent la décoration usuelle ou même qu'une inscription orne l'entrée du côté du puits. Ces quelques indications onomastiques, jointes à celles qu'on peut retrouver sur les fragments des cercueils de bois nous apprennent qu'il s'agit d'hommes et de femmes de classe moyenne, mais les liens qu'ils peuvent avoir entre eux nous sont totalement inconnus, de sorte que nous ignorons si ces groupements funéraires sont d'ordre familial ou de tout autre nature.

II

TOMBES DE VIZIRS

Les fouilles nous ont révélé l'existence, à côté des tombeaux collectifs, d'une demi-douzaine de monuments qui dans leur état actuel de délabrement, ne se distinguent guère des autres à première vue, mais qui

[1] Dans un des tombeaux (*Tombeaux de particuliers*, p. 33), la courette est reportée à l'intérieur du massif, le gros mur est ayant été percé à cet effet.
[1] Voir plus bas p. 127.

autrefois ne pouvaient manquer d'attirer l'attention, au milieu de tous les mastabas en briques groupés sans ordre autour de la pyramide de Pepi. C'est sous ces monuments-là que reposaient les plus hauts dignitaires du royaume, les grands vizirs et certains personnages dont la charge n'était guère moindre, tels que les gouverneurs du Sud. Il faut croire que le rang que ces hommes avaient occupé pendant leur vie leur donnait jusqu'après la mort des privilèges très étendus, puisque leurs tombeaux présentent tous une curieuse combinaison du système courant des tombes de particuliers avec certains éléments caractéristiques des sépultures royales et qu'ils constituent ainsi une catégorie toute spéciale.

La grandeur de ces monuments devait plus particulièrement exciter la cupidité des violateurs, aussi le pillage les a-t-il fort éprouvés et ce n'est qu'en combinant les renseignements souvent très incomplets fournis par ces quelques ruines que nous pouvons reconstituer les grandes lignes au moins d'un type architectural nouveau[1], susceptible d'ailleurs, comme de coutume, de bien des divergences de détail.

Extérieurement, le monument se présente comme un mastaba à base carrée dont le côté peut atteindre jusqu'à 25 m. de longueur ; le gros œuvre est un massif plein soutenu sur ses quatre faces par des murs épais en petits moellons assemblés avec un mortier d'argile et recoupé à l'intérieur par des murs de refend formant une série de compartiments de remplissage[2]. Un revêtement en calcaire, aujourd'hui entièrement disparu, devait recouvrir le tout.

Au lieu du puits, un des éléments caractéristiques des tombes de particuliers, les vizirs adoptèrent, peut-être par faveur royale, le système de la descenderie en usage dans les pyramides, du long couloir incliné, construit en calcaire fin et destiné à être bouché après l'ensevelissement, au moyen de gros blocs de même matière.

La salle dans laquelle débouche la descenderie correspond dans l'ensemble à celle des tombeaux décrits plus haut, avec des proportions sensiblement plus grandes et la différence essentielle qu'au milieu de la paroi ouest est pratiquée une profonde et large niche sous le dallage de laquelle se trouve le sarcophage monolithe. Dans la paroi est, une porte étroite et basse donne accès dans un serdab, pièce aussi longue que la salle funéraire, mais plus étroite et dont les parois sont tou-

[1] *Tombeaux de particuliers*, p. 9-21 ; 106-117. — *Le monument funéraire de Pepi II*, III, appendice III. — *Annales du Service des Antiquités* XXXV, p. 143-147.

[2] Dans deux cas, la brique remplace la pierre pour l'établissement du gros œuvre.

jours nues, à peine dégrossies ; ce réduit est, comme la descenderie, un emprunt fait au système des tombeaux royaux.

Le décor de la chambre sépulcrale, avec les victuailles sur une paroi, le mobilier sur l'autre, ne présente aucune particularité nouvelle ; la niche, au-dessus du sarcophage, est ornée d'une série de grandes façades multicolores, de même que dans les tombeaux des rois et des reines, la répétition du même motif sur les trois parois du fond, autour du sarcophage indiquant que le défunt a établi sa résidence dans le palais royal.

L'office funéraire, réduit à si peu de chose chez les simples particuliers, reprend chez les vizirs toute son ancienne importance, si nous jugeons d'après ce qui nous reste des dispositions prises à cet effet dans l'ensemble du monument. Contre la face est se dresse, au lieu de la petite courette, une véritable chapelle à plusieurs chambres dont l'une est destinée à contenir la grande stèle, la table d'offrandes et le dressoir de pierre ; parfois une cour à piliers complète cet ensemble. En plus de ce lieu de culte traditionnel, il semble bien qu'on ait parfois installé sur la terrasse, au haut du mastaba, une lourde stèle accompagnée de sa table d'offrandes, pour célébrer le rite immédiatement au-dessus du sarcophage, la trouvaille de ces gros blocs de pierre tout au haut des ruines paraissant devoir exclure la possibilité qu'elles aient été apportées d'en bas par les violateurs. Enfin le grand vizir Teti qui était aussi prince royal, doit sans doute à son illustre origine le privilège de posséder une troisième installation cultuelle, du même type que celle des rois et des reines, une petite chapelle érigée au haut de la descenderie dont une stèle avec sa table d'offrandes cachaient l'orifice[1]; deux petits obélisques se dressaient devant la porte de cette chapelle.

Le tombeau du vizir Baou s'écarte très sensiblement du type adopté par ses collègues : au bout du long couloir en pente s'ouvre une salle de très grandes dimensions (9 m. de long), avec un décor développé en conséquence, mais sans la niche du sarcophage, ce dernier se trouvant placé en contre-bas au bout de la pièce. La voûte de décharge, au-dessus des dalles de plafond, est d'une épaisseur inusitée, mais il ne semble pas qu'elle ait jamais eu à supporter une superstructure, car je n'ai

[1] Dans toute la nécropole, je n'ai relevé qu'un seul autre exemple d'un lieu de culte situé au Nord du tombeau, et encore est-il extrêmement modeste, ne consistant qu'en une table d'offrandes. Le mastaba auquel il appartient est du type ordinaire des tombes isolées, en briques, avec puits, mais le propriétaire est un prince royal nommé *Harshafi-Shema* qui, vu la pauvreté de sa tombe, doit être mort au moment de la grande crise sociale. (*Annales du Service des Antiquités* XXXV, p. 132.)

trouvé au-dessus d'elle qu'un dallage en calcaire se prolongeant vers l'Est, entouré de murs épais soutenant le terrain environnant plus élevé.

Un autre grand vizir, Nehebsed-Pepi, fut enseveli dans des conditions

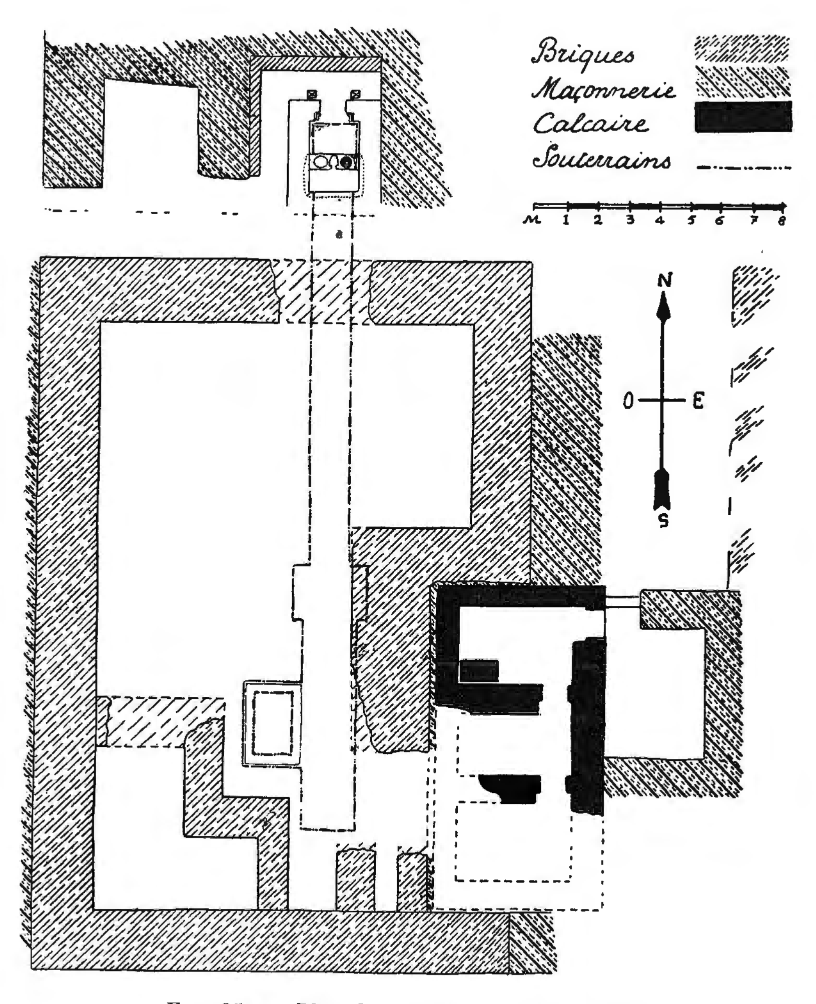


Fig. 35. — Plan du tombeau du prince Teti.

beaucoup plus modestes ; au lieu de se faire construire un monument, il utilisa celui d'un de ses prédécesseurs, Ama-Merira, et installa une petite tombe pauvrement décorée dans un des compartiments de remplissage de l'ancien mastaba, le fond de la salle et le bas du puits ne descendant

pas au-dessous de l'ancien niveau du sol. Comme il n'y avait pas de place pour construire une chapelle funéraire, la stèle fut installée au-dessus de la tombe, où elle a été retrouvée gisant dans les décombres. Tout porte à croire que ce pauvre ministre exerça ses fonctions vers la fin du règne de Pepi ou sous ses successeurs immédiats, alors que celui auquel il emprunta une petite place, Ama-Merira, avec lequel il avait peut-être des liens de famille [1] l'aurait précédé d'au moins un demi-siècle.



Fig. 36. — Voûte en pierre du tombeau de Nehebsed-Pepi.

Quelque misérable qu'il soit, ce tombeau nous donne un détail architectural de première importance, une voûte en pierre qui est en fait la plus ancienne connue [2]. Le constructeur, qui avait à aménager une sépulture dans un monument existant, où seule la pierre avait été employée, imagina d'utiliser les mêmes matériaux pour élever une voûte de décharge au-dessus du plafond, au lieu des briques crues qu'on employait dans ce but depuis des siècles. Il s'y prit peut-être un peu maladroitement puisqu'il n'eut pas l'idée de retailler en voussoirs les pierres qu'il avait à sa disposition et qu'il se borna à les assembler avec du mortier d'argile, mais quoi qu'il en soit, il réussit à établir une voûte en berceau de 3 m. de longueur qui est encore intacte après plus de 4000 ans. En d'autres circonstan-

[1] Si l'on devait se baser sur les noms mêmes de ces deux personnages, critère qui est d'ailleurs loin d'être toujours péremptoire, on pourrait croire que Nehebsed-Pepi est né lors du jubilé de Pepi II, en l'an 30, alors que la date de naissance d'Ama-Merira devrait être reportée sous le règne de Pepi I.

[2] Les plafonds cintrés, en arcs surbaissés, qui se trouvent déjà plus anciennement et ont été en usage pendant toute la durée de l'architecture égyptienne, sont de fausses voûtes, bâties sur le principe de l'encorbellement.



Fig. 37.
Statue du vizir Ama-Merirâ.

ces, cette innovation eût pu être appelée à avoir une grande répercussion sur le développement de l'architecture égyptienne, et il faut sans doute attribuer à l'état de déchéance du pays à cette époque, qu'elle n'ait pas suscité d'imitations. C'est à l'époque saïte seulement que reparaît la voûte de pierre, dans des conditions d'ailleurs toutes différentes.

Une autre particularité distingue encore les vizirs de la grande masse des occupants de la nécropole : comme les reines, plusieurs d'entre eux ont une clientèle représentée par des tables d'offrandes, des stèles ou de petits obélisques que divers personnages de rang moyen déposaient auprès du tombeau de leur chef hiérarchique pour rester sous sa protection au cours de la vie future. Dans ce cas aussi, il s'agit d'une prérogative qui rapproche les vizirs de la famille royale.

Parmi les objets abandonnés sur place par les violateurs comme inutilisables pour eux, il en est deux qui ont pour nous une réelle valeur en ce qu'ils sont non seulement des pièces de choix, mais aussi, avec les bas-reliefs du temple de Pepi, les derniers témoins du grand art de l'Ancien Empire, alors en pleine décadence et sur le point de disparaître pour plusieurs siècles. Le premier de ces objets est une plaquette en bois, ne mesurant que 17 cm. sur 12, entoilée et recouverte d'une mince couche de stuc sur laquelle est modelée en très léger relief, une scène religieuse où l'on voit le roi Pepi II en grand costume d'apparat et accompagné de la

déesse Hathor, s'avançant vers Horus qui lui répond en présentant à ses narines la croix ansée, emblème de vie éternelle[1]. Nous ne connaissons pas la destination réelle de cette charmante miniature d'un coloris délicat rehaussé d'or, joliment encadrée de bordures, mais il ne peut y avoir aucun doute sur sa signification, l'admission du roi défunt aux prérogatives divines.

Le second objet est une statue en bois dur[2], d'un excellent travail et en très bon état de conservation, trouvée dans les déblais du mastaba d'Ama-Merira ; haute de 0 m. 86, donc à peu près demi-grandeur naturelle, cette image représente sans doute le ministre lui-même, bien que la disparition du socle, sur lequel devait se trouver son nom, ne permette pas d'être affirmatif à cet égard. La figure est d'un pur type égyptien, sans particularités notables, de sorte qu'il est difficile de dire s'il s'agit d'un véritable portrait, mais l'allure générale de la statue, son attitude, sa distinction, aussi bien que son exécution parfaite, dénotent l'œuvre originale d'un artiste, non un produit de la sculpture funéraire en série. Dans son simple costume d'intérieur, sans bijoux ni insignes, le crâne rasé, cet homme à la fière allure donne l'impression d'un chef, il a une personnalité bien à lui, qui ne ressemble ni à la bonhomie paysanne du Cheikh el Beled, ni à l'expression fine et rusée du scribe du Louvre, pour ne citer que deux des plus célèbres statues de l'Ancien Empire.

[1] Le frontispice du *Monument funéraire de Pepi II*, tome III, donne une reproduction en couleurs de cette plaquette.
[2] G. Jéquier, *A propos d'une statue de la VI*ᵉ *dynastie*, dans les *Mélanges Maspero* I, p. 105-112.

QUATRIÈME PARTIE

LE MOYEN EMPIRE

CHAPITRE PREMIER

La XIIe dynastie.

Lorsque les princes thébains eurent réussi à mettre un terme aux luttes intestines, à mater les grands feudataires et à apaiser le pays, assurant ainsi à l'Égypte une nouvelle ère de prospérité qui devait durer plus de deux siècles, ils n'hésitèrent pas à renouer avec l'antique tradition qui voulait que le siège du gouvernement et la résidence royale fussent à la frontière des deux royaumes, dans la région memphite. Les premiers rois de la dynastie firent construire leurs tombeaux à quelque trente kilomètres plus au Sud, d'autres préférèrent le site du Fayoum, province qu'ils avaient créée et à laquelle ils étaient particulièrement attachés, mais les trois derniers se rapprochèrent de la capitale en élevant leurs pyramides en bordure du désert dans la région connue maintenant sous le nom de Dahchour, non loin de la pyramide rhomboïdale et de celle de Snefrou.

Maintenant que ces trois monuments ont perdu leur revêtement, ils ne sont plus, l'un qu'un petit tas de pierrailles, les autres que de gros monticules de briques noires, informes et n'ayant plus rien de la majesté de leurs deux grandes voisines. Les fouilles qu'y pratiqua en 1894 Jacques de Morgan, alors Directeur général du Service des Antiquités de l'Égypte, font date dans l'histoire des recherches archéologiques

en ce qu'elles inaugurèrent une nouvelle méthode scientifique de travail et qu'elles obtinrent un résultat sensationnel par la découverte des fameux bijoux de Dahchour, couronnes, pectoraux, bracelets, colliers, ceintures, bagues, qui sont ce que l'art de la bijouterie égyptienne a produit de plus parfait. Ces fouilles[1] qui sont la base de nos connaissances sur les coutumes funéraires royales du Moyen Empire, sont cependant restées incomplètes ; le Service des Antiquités ne disposait pas à cette époque d'un matériel roulant permettant de déblayer suffisamment le terrain pour obtenir les vues d'ensemble indispensables à toute exploration définitive, et Morgan, réduit à la main-d'œuvre indigène et à son outillage rudimentaire, a dû nécessairement laisser échapper bien des renseignements utiles. Il est donc plus que probable que ces trois monuments n'ont pas encore dit leur dernier mot et que de nouvelles fouilles méthodiques entreprises avec des moyens plus modernes et plus puissants fourniraient des compléments importants à des travaux vieux de près d'un demi-siècle.

Lors de ma première saison de fouilles (1924 à 1925), avant l'achèvement de la maison que je devais habiter plus tard près du Mastabat-Faraoun, je m'étais installé provisoirement dans ce qui subsistait de l'ancienne maison de Morgan au pied de la pyramide de Senousrit III et je profitai de ce voisinage pour faire rentrer dans mon programme d'exploration générale de la région une série de petits sondages destinés à élucider au moins un des problèmes restés en suspens[2].

Le plan publié par J. de Morgan indique l'amorce d'une avenue partant de l'angle sud-est de l'enceinte de la pyramide, et l'on peut encore distinguer sur le sable une ligne qui coupe obliquement la pente et qui doit aboutir à un portique semblable à ceux de l'Ancien Empire, genre de monument dont nous ne possédons pas encore un seul exemplaire datant du Moyen Empire. Mes premiers coups de pioche, à la lisière du désert, me montrèrent qu'il ne fallait pas songer à atteindre ce petit édifice qui devait se trouver au delà des sables, dans les terres cultivées, mais d'autre part le tronçon de l'allée montante présentait plusieurs particularités intéressantes.

Dans la région de Dahchour, le sol du désert ne s'abaisse pas graduellement vers la vallée, mais fait une chute assez abrupte pour qu'il ne soit pas possible d'y établir une voie à pente régulière montant des cultures au désert sans des travaux de terrassement assez importants,

[1] J. de Morgan, *Fouilles à Dahchour*, 2 vol. (Le Caire 1894 et 1900).
[2] *Annales du Service des Antiquités* XXV, p. 56-61.

même en prenant la déclivité en écharpe. Les architectes de Senousrit III furent donc obligés de construire une chaussée assez résistante pour servir de base à l'avenue couverte donnant accès au domaine funéraire du roi, chaussée dont la masse était faite de briques crues, sans mortier, disposées en lits horizontaux qui formaient ainsi une série de gradins sur



Fig. 38. — Chaussée de l'avenue de Senousrit III.

lesquels était établi, par un dernier lit de briques, le plan incliné suivant une pente de 10 %. La cohésion de ce massif était maintenue sur les deux côtés par un épais revêtement en gros blocs de calcaire de Tourah assemblés au moyen de queues d'aronde et jointoyés avec le plus grand soin, parement dont la face extérieure présente un fruit assez accentué, augmenté encore par une série de ressauts, sortes de gradins étroits inclinés suivant la pente générale de l'allée et se succédant à une coudée d'intervalle[1].

[1] Le fruit est ainsi de 14° avec la verticale ; il est beaucoup plus prononcé dans les chaussées des avenues de la V[e] dynastie à Abousir, où le revêtement est beaucoup moins soigné, et la masse interne en terre et matériaux de remplissage (L. Borchardt, *Das Grabdenkmal des Königs Ne-User-Re*, p. 44 et pl. 6. — *Das Grabdenkmal des Königs Sahu-re* I, p. 39.

Sur la chaussée s'élevait la galerie couverte, couloir du type de celui de Pepi II et des autres rois de l'Ancien Empire, avec ses murs couronnés d'une corniche à gorge ; aujourd'hui, il n'en reste plus une seule pierre en place, de sorte que nous ne pouvons mesurer exactement sa largeur, qui

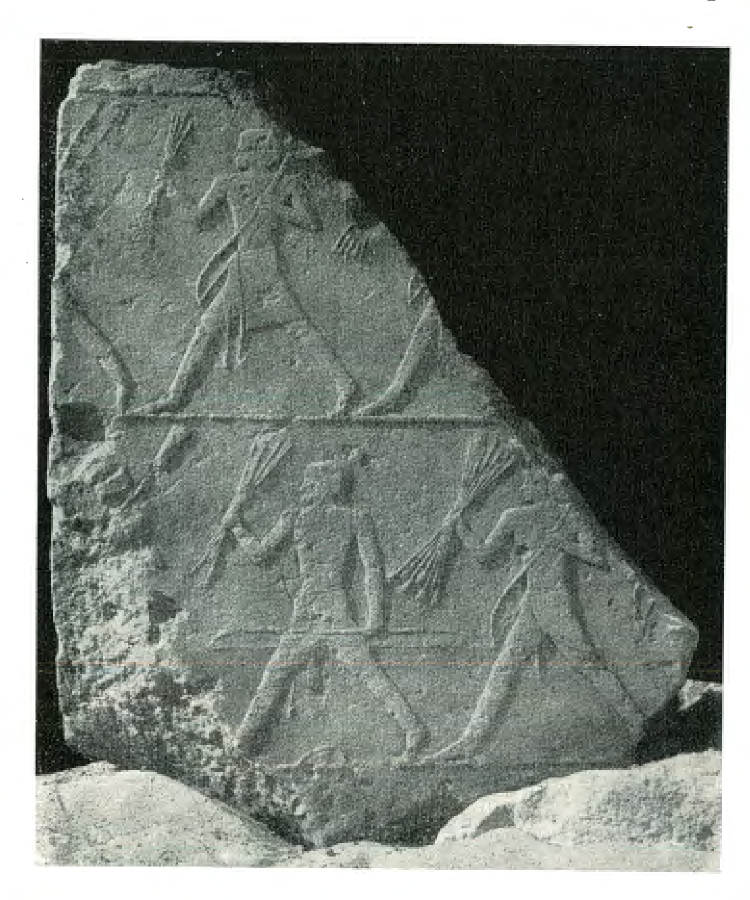


Fig. 39. — Les archers nubiens de Senousrit III.

ne devait d'ailleurs pas différer sensiblement des avenues plus anciennes (environ 7 m. de largeur extérieure). Un certain nombre de fragments recueillis au cours de la fouille nous apprennent que les parois intérieures de la galerie étaient décorées, suivant la coutume, de bas-reliefs d'un excellent style, représentant des scènes civiles et militaires, parmi lesquelles des troupes d'archers nubiens lancés au pas de course et de grands

bateaux construits pour le service maritime et non fluvial[1], qui sont sans doute ceux dont les Égyptiens se servaient en Méditerranée, pour les relations si étroites qu'ils entretenaient à cette époque avec Byblos et d'autres points de la côte syrienne.

Par une disposition qui ne se retrouve pas ailleurs, deux gros murs de briques montent parallèlement à la chaussée, à 3 m. de son pied, l'isolant ainsi du terrain environnant ; leur fruit étant assez prononcé, ces murs, dont la raison d'être ne s'explique pas, ne devaient pas être suffisamment hauts pour masquer complètement l'avenue couverte.

En un certain point de la fouille, la chaussée de briques avec son parement de pierre est détruite jusqu'au sol, obliquement par rapport à son axe, puis se relève presque à pic, quelques mètres plus loin. Le sol présente à cet endroit quelques traces d'un dallage, mais cela ne suffit pas pour expliquer cette brusque solution de continuité. Il n'en est heureusement pas de même des deux murs de briques, où la coupure est parfaitement nette ; le mur est interrompu dans sa construction même, sur un plan oblique par rapport à l'axe. Dans le bas, la construction est en lits horizontaux, mais au-dessus, à 2 m. 50 du sol environ, commence une voûte dont nous n'avons plus que l'amorce, un groupe d'éléments suffisant pour montrer qu'il s'agit d'un arc en plein cintre de 4 m. 50 de diamètre et épais de sept rouleaux, donc une des plus grandes et des plus fortes voûtes de briques crues connues, et qui présente en outre la particularité d'être construite sur plan oblique.

A l'intérieur des deux arches de briques, de grands blocs de pierre constituaient des portes qui se trouvaient placées dans l'axe l'une de l'autre à la hauteur de l'interruption dans la chaussée. Il faut supposer qu'en ce point également, des parois en gros blocs s'appliquaient contre les deux tronçons de la chaussée, supportant d'épaisses dalles sur lesquelles passait l'avenue proprement dite, comme un peu plus loin, à 3 km. plus au Sud, où l'on retrouve une disposition identique sous l'avenue d'Amenemhat III[2].

Les percées pratiquées dans les soubassements des deux avenues dans des conditions identiques, toutes deux à l'extrême limite du désert, s'expliquent par l'existence très probable d'une voie publique passant en dehors des terres cultivables, créée pour les besoins de l'agriculture et

[1] Parmi les très rares représentations de vaisseaux de mer égyptiens, nous n'en possédons jusqu'ici aucune datant du Moyen Empire.

[2] J. de Morgan, *Fouilles à Dahchour* II, p. 99-100. La seule différence est qu'ici le passage sous voie est perpendiculaire à l'avenue, et non oblique.

pour desservir les villages, sans doute plus nombreux qu'aujourd'hui dans cette région qui était alors la banlieue immédiate de la capitale. Sans ce système de passage sous voie, la route publique supposée aurait été coupée par les avenues, au grand détriment de la population locale.

J'ai signalé plus haut[1] la tentative faite par le boucher Ptahhotep de restaurer au pied du Mastabat-Faraoun le culte funéraire de Shepseskaf et de recruter dans sa famille tout un clergé que devaient faire vivre les offrandes apportées par les fidèles désireux de se mettre sous la protection du vieux roi. D'après le style du monument qui nous fait connaître cette curieuse entreprise instituée très probablement dans un but intéressé, elle doit remonter au début du Moyen Empire.

Le fait n'était cependant pas isolé, et j'ai pu constater qu'à ce moment-là le culte de Pepi II était toujours en vigueur ; qu'il n'ait pas cessé d'être célébré pendant la période intermédiaire ou qu'il ait été interrompu par suite de la violation du tombeau et restauré dès la cessation des troubles, toujours est-il que j'ai trouvé dans les ruines du temple plusieurs statuettes qui par leur style et le nom des personnages appartiennent indubitablement au Moyen Empire[2]. Ces individus, hommes ou femmes, se réclament de Pepi II, soit qu'ils occupent une fonction dans son sacerdoce, soit qu'ils le considèrent comme un dieu et comme l'intermédiaire par lequel doit passer la formule de l'offrande funéraire.

Une stèle de la XIIe dynastie, au nom d'un prêtre de Pepi II, Neferher, dont les fragments ont été retrouvés dans la grande cour du temple, confirme l'existence du culte funéraire du roi à cette époque ; de plus, elle nous apprend que par un sentiment de vénération envers les rois ensevelis dans la nécropole, Neferher avait donné à ses nombreux fils les noms de plusieurs de ces souverains, Neferkara d'abord, puis Merira, Merenra, Snefrou, Khiti, Amenemhat II ; une malencontreuse lacune nous prive de quatre noms qui peut-être nous auraient renseignés sur les propriétaires de pyramides non identifiées du voisinage.

[1] Page 24.
[2] *Le monument funéraire de Pepi II*, III, Appendice II.

CHAPITRE II

La XIIIe dynastie.

Entre la XIIe et la XVIIIe dynastie, les deux époques où l'Égypte exerça son rayonnement sur tout le monde ancien, par son action civilisatrice autant que par sa puissance, s'étend une période de fléchissement sur laquelle nous sommes assez mal renseignés, moins par suite de la pénurie de documents que par leur incohérence. Dans cette deuxième période intermédiaire, comme l'appellent les historiens, nous pouvons distinguer trois phases successives, celle d'abord où la monarchie thébaine s'affaiblit progressivement par les dissensions, les compétitions, les usurpations, puis celle de l'invasion des Hyksos et de leur domination sur tout le pays, et enfin celle de la lutte pour la libération. Seule la première de ces phases nous intéresse ici, les deux autres n'ayant pas laissé de traces dans la région explorée.

Malgré tous leurs efforts, les historiens ne sont pas encore arrivés à établir de façon satisfaisante le classement d'environ 140 rois, dont plusieurs nous ont laissé des monuments importants, les autres, des noms seulement, et qu'il semble bien difficile de faire rentrer tous dans l'espace d'un siècle que leur assigne la chronologie courte, aujourd'hui très en faveur[1]. L'ordre de succession est loin d'être fixé avec certitude, malgré la liste, pleine de lacunes d'ailleurs, du papyrus royal de Turin, mais il semble bien que, pour les lignes générales, on puisse adopter sans autre la division de Manéthon, qui distingue dans le groupe deux dynasties (XIIIe et XIVe) en admettant qu'elles durent, à un certain moment, être collatérales ; cette division reste d'ailleurs toute théorique tant que nous sommes incapables de juger en quel point d'une liste incomplète et mal ordonnée nous devons faire la coupure.

La plupart des monuments appartenant à ces souverains proviennent de Thèbes ou de ses environs, d'autres ont été trouvés dans le Delta, mais jusqu'ici aucun n'avait été signalé dans la région de Memphis, et

[1] De 1785 à 1680 (?), d'après les ouvrages les plus récents (E. Drioton et J. Vandier, *Les peuples de l'Orient méditerranéen*, II. *L'Égypte*, p. 276-280.

on ne connaissait aucune tombe royale appartenant à cette époque. Des fouilles opérées de 1929 à 1931 dans un des secteurs de la nécropole de Saqqarah-Sud sont venues combler en partie cette lacune en mettant à jour les pyramides de deux rois de la XIII[e] dynastie et en permettant, par analogie, de situer comme leurs contemporains deux autres tombeaux royaux découverts antérieurement dans le voisinage[1].

I

PYRAMIDE DE KHENDJER

Les archéologues avaient remarqué depuis longtemps déjà, à 1 km. environ au Sud-Est du Mastabat-Faraoun, sur la bordure du désert qui en ce point est assez abrupte, les vestiges de deux grands monuments funéraires qu'ils n'hésitèrent pas à qualifier de pyramides, sans toutefois chercher à les identifier[2].

Mes travaux furent d'abord dirigés vers le plus septentrional des deux champs de ruines, le plus petit, mais aussi le moins dévasté, semblait-il ; ils firent apparaître très rapidement le pourtour d'une pyramide construite suivant le système adopté dès la fin de la XII[e] dynastie, en briques crues disposées par lits horizontaux réguliers, de manière à former un gros œuvre parfaitement homogène.

Le massif en question, dont il ne subsiste plus que quelques lits, reposait en partie sur le sol naturel préalablement aplani, en partie sur un terrain camouflé ; au centre, où se trouvaient les appartements funéraires, la fosse une fois comblée avait été recouverte d'une couche de galets et de sable présentant une apparence identique à celle de la surface du désert environnant, et cela sans doute dans le but de tromper les voleurs qui pourraient s'aviser de défoncer la pyramide pour en atteindre les trésors ; cette précaution n'empêcha d'ailleurs nullement les pillards d'arriver à leurs fins.

Le massif de briques mesure 42 m. de côté ; avec le parement, complètement détruit et dont je n'ai même pas pu retrouver le tracé, mais dont il reste quelques fragments donnant l'angle de pente, la pyramide devait mesurer près de 50 m. de base, sur une hauteur d'environ 35 m., si jamais elle a été achevée.

[1] *Deux pyramides du Moyen Empire* (Le Caire 1933).
[2] Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien*. Text. I, p. 202. — J. de Morgan, *Carte de la nécropole memphite*, pl. vi. Les indications que donne cette carte montrent qu'il fut fait à ce moment-là une exploration sérieuse de ces monuments, dont les souterrains sont indiqués, mais Morgan n'a jamais rien publié à ce sujet.

Malgré le blocage et les herses de granit, le système classique des pyramides de l'Ancien Empire, avec descenderie amenant directement

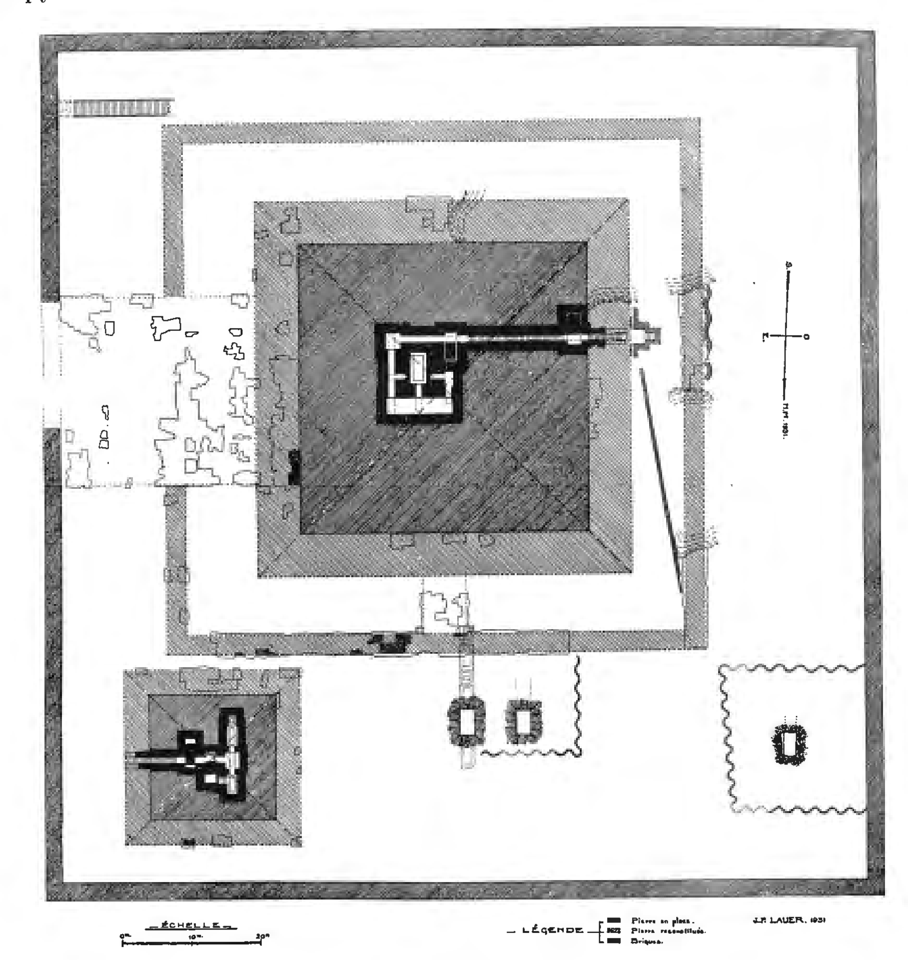


Fig. 40. — Plan de la pyramide de Khendjer.

à l'appartement funéraire, avait révélé son insuffisance contre les tentatives des spoliateurs ; dès le milieu de la XII[e] dynastie, les architectes adoptèrent un plan tout différent, consistant en un puits profond, pratiqué en un point quelconque près de la pyramide, et ouvrant sur un long couloir qui, après plusieurs coudes à angle droit, aboutissait à

la chambre sépulcrale de granit, au centre du monument. Sous la XIIIe dynastie, ce nouveau plan subit des modifications très importantes, dont la principale consiste en la suppression du puits ; dans la pyramide que nous étudions ici, une descenderie avec escalier[1] s'ouvre près du milieu de la face ouest, sous le revêtement, et devait être masquée par un dernier bloc bouchant exactement l'ouverture et mis en place après l'ensevelissement[2] ; c'est le début d'un long couloir construit en gros matériaux de calcaire très soigneusement appareillés et parés, qui s'enfonce dans la direction de l'Est, coupé par deux paliers où était aménagé un système nouveau de défense, qu'on pourrait appeler la herse horizontale : un bloc énorme de quartzite pesant une quinzaine de tonnes était placé sur le côté du couloir dans un logement spécial, prêt à être tiré en avant pour boucher le passage, de façon d'autant plus efficace que la manœuvre de la pierre en sens inverse est rendue pour ainsi dire impossible[3] et que la quartzite est d'une dureté au moins égale à celle du granit. Pour une raison ou une autre, le système n'a pas fonctionné et les deux herses sont encore dans leur position d'attente, laissant le passage libre.

Après un coude à angle droit, le couloir débouche dans une salle longue et étroite, orientée d'Est en Ouest, qui sert d'antichambre à une salle funéraire avec laquelle elle communique par un étroit passage, et qui est constituée par un monolithe colossal en quartzite d'un grain très fin, évidé de manière à servir de réceptacle au cercueil rectangulaire de bois et à la caisse à canopes, tout en réservant un espace dans lequel on pouvait entasser les principales pièces du mobilier funéraire. Le poids de cette cuve gigantesque doit être d'une soixantaine de tonnes.

Le couvercle est formé de deux blocs de même matière, épais de 1 m. 50 ; celui du fond fut installé dès le début à sa place définitive, tandis que l'autre était maintenu en l'air jusqu'à l'ensevelissement, assez haut pour laisser libre l'ouverture du petit passage d'accès, puis mis en place suivant un procédé très ingénieux qui se retrouve ailleurs[4],

[1] En réalité, il s'agit plutôt d'une rampe inclinée avec marches d'escalier au centre, permettant de faire glisser le cercueil et en même temps de faciliter la marche des membres du cortège.

[2] On remarque encore, des deux côtés de l'ouverture, des rainures pour les poutrelles qui devaient faciliter la manœuvre de ce bloc.

[3] Le logement latéral des blocs est légèrement en pente, de manière à faciliter le glissement de la herse dans la direction voulue.

[4] Dans la pyramide voisine (v. plus bas) et dans celle de Mazghounah, qui présente avec celle-ci de telles similitudes qu'elles doivent être considérées comme presque contemporaines (PETRIC, WAINWRIGHT, MACKAY, *The Labyrinth, Gerzeh and Mazghuneh*, p. 37-55, pl. XXXIX-XLVIII).

mais dont le fonctionnement n'avait pas encore pu être expliqué.

Le bloc qui constitue la partie antérieure de la couverture est assez grand pour dépasser de chaque côté la largeur de la cuve, de façon que ses deux extrémités s'appuient sur des dalles de granit posées de champ, lesquelles reposent chacune sur une masse de sable contenue dans un logement ayant exactement la dimension des dalles. Au bas de ces chambrettes, une pierre mobile maintenait le sable, et après l'inhumation, il suffisait, grâce à de petits couloirs ménagés à cet effet, d'enlever cette pierre, de faire couler prudemment le sable des deux côtés en même temps pour que les deux dalles descendent régulièrement et que le couvercle vienne s'appliquer sur la cuve, obstruant en même temps le petit passage.

Ce système très simple, mais d'une mise en marche délicate, a admirablement fonctionné et le couvercle plaque sur la chambre-sarcophage de la manière la plus parfaite. Les voleurs ont dû se borner, vu la dureté de la pierre, à faire sur le joint une petite brèche juste suffisante pour laisser passer un enfant, et par cette petite ouverture, ont si bien vidé le contenu de la tombe qu'il n'y reste plus le moindre morceau de bois, d'os ou de poterie, et qu'on pourrait se demander si le tombeau a jamais été occupé ; le soin avec lequel il a été fermé semble toutefois nous obliger à écarter cette hypothèse.

Le pourtour de la pyramide a été saccagé et dépouillé de tout ce qu'on pouvait emporter en fait de matériaux de construction, mais il reste encore des substructures, quelques arasements et un petit nombre de fragments architecturaux qui nous donnent une idée d'un ensemble ne différant pas sensiblement, dans ses grandes lignes, de celui des tombeaux royaux plus anciens.

A 8 m. environ de la pyramide, un premier mur d'enceinte en faisait le tour, construit en beaux matériaux de calcaire blanc et orné à l'extérieur, sur tout son parcours, du motif classique à redans et retraits qui donnait à l'ensemble un aspect de fortification. La hauteur de ce mur ne dépassait probablement pas 3 m., et il se terminait sans doute dans le haut par un chemin de ronde bordé d'un parapet en dos d'âne.

Au milieu de la face est de la pyramide, le mur est interrompu par une zone où des restes importants d'un radier de soubassement en gros matériaux indiquent l'emplacement de la chapelle funéraire, détruite jusqu'à son dallage. Épars dans les décombres, des fragments de beaux bas-reliefs et d'inscriptions monumentales en grands caractères donnent une idée de ce que devait être la décoration très soignée de cet édifice

cultuel ; on peut lire sur ces blocs et sur quelques morceaux de colonnes papyriformes les cartouches du roi Ouserkarâ-Khendjer qui se révèle ainsi comme le constructeur de la pyramide.

Tout l'espace entre le mur de pierre et la pyramide est simplement aplani, sans dallage, sauf en un seul point, au milieu de la face nord, où une plateforme légèrement surélevée et accessible par le moyen de deux petits escaliers construits le long du mur, devait servir de stylobate à un

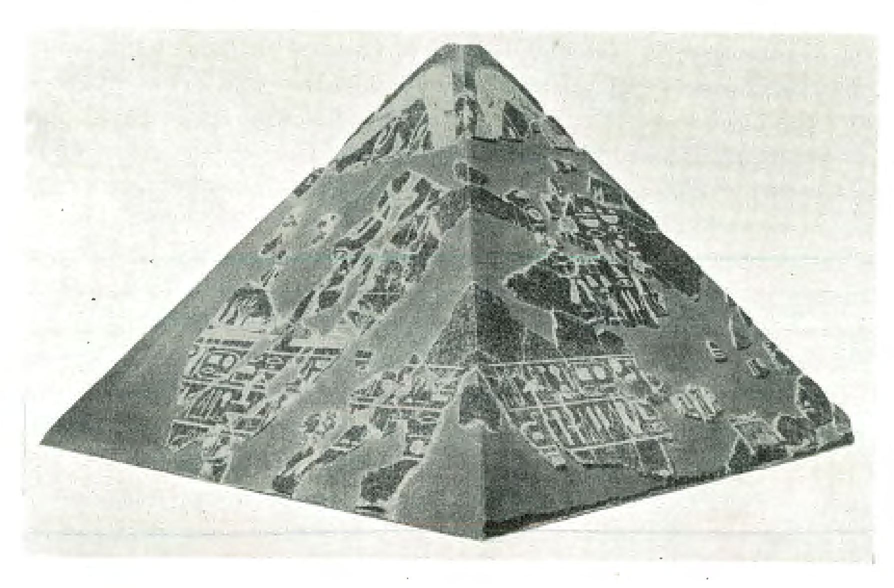


Fig. 41. — Pyramidion de Khendjer.

petit bâtiment. D'après les quelques fragments de bas-reliefs découverts à cet endroit, il faut déduire qu'il s'agissait d'un édifice cultuel du même type que celui que dans les tombes royales plus anciennes, on élevait à l'orifice du couloir ; comme ici la descenderie part d'un tout autre point de la base de la pyramide, on doit admettre que la tradition de la chapelle du Nord s'était conservée malgré le changement de plan, comme une nécessité rituelle, à moins qu'il ne s'agisse d'une précaution destinée à dépister les spoliateurs redoutés à si juste titre.

Dans les débris de la petite chapelle, au pied même de la pyramide, j'ai recueilli de nombreux fragments de granit noir à grain très fin provenant tous d'un pyramidion du même type que celui trouvé antérieurement à quelques kilomètres plus au Sud, devant la pyramide d'Amenemhat III. Les quatre faces du monolithe, soigneusement polies, étaient couvertes d'inscriptions accompagnées de quelques figurations, et grâce auxquelles j'ai pu, malgré de nombreuses lacunes, reconstituer au Musée du Caire un monument qui présente un très gros intérêt pour la connaissance des doctrines funéraires du Moyen Empire, essentiellement différentes de celles qui avaient eu cours jusqu'au temps de Pepi, et consacrant le triomphe des théories héliopolitaines.

Le souci de l'orientation a déterminé le choix des textes qui couvrent les quatre faces du monolithe, chacune d'entre elles correspondant à l'une des quatre régions du monde, sous les auspices de diverses divinités, et l'unité de l'ensemble est symboliquement affirmée par la présence, au haut des quatre côtés, sous l'extrême pointe, d'un disque solaire abaissant ses ailes pour protéger en tous lieux le souverain enseveli sous la pyramide.

La face est, tournée vers le soleil levant, gage de renaissance éternelle, a nécessairement une valeur symbolique supérieure aux autres, soulignée par la présence, au-dessus du texte, d'un tableau représentant les deux barques solaires du jour et de la nuit, affrontées pour permettre le passage du soleil de l'une à l'autre, et au-dessus, les dieux du matin et du soir, Râ et Toum, se transmettant le roi lui-même, figuré par son nom divin. Et la légende ajoute : « Ouverture de la face du roi Ouserkarâ, de manière qu'il contemple le maître de l'horizon, qu'il traverse le ciel ; que Khendjer apparaisse comme maître de l'éternité, indestructible. Râ dit : J'ai donné au roi le bel horizon ; j'en suis satisfait ; ainsi je l'ai voulu. L'horizon dit : J'en suis satisfait ; ainsi je l'ai voulu ». Osiris qui occupait primitivement cette place à l'Est du défunt, avec la fonction de pourvoir à sa subsistance dans l'autre monde, est donc maintenant débouté, au moins dans le domaine funéraire royal, par des doctrines plus spiritualistes qui assimilent le mort au dieu lui-même.

Sur la face ouest, le dieu qui doit prendre soin du roi dans la région occidentale est toujours Anubis, mais un Anubis transformé, dont le rôle n'est plus seulement confiné à la tombe et à son équipement ; maintenant, il règne dans l'Amenti, où il est prié « d'accueillir Khendjer à bras ouverts, de le faire entrer au pays d'occident, dans le sanctuaire du maître des offrandes, où il fait bon ».

Les régions sud et nord ont moins d'importance au point de vue funéraire, étant en dehors des termes de la course solaire, symbole et gage de la résurrection ; les formules de ces deux faces du pyramidion sont plus concises et plus vagues, de même que celles des parois de tête

et de pied dans les sarcophages. Au Nord, c'est le monde stellaire qui accueille le roi, au Sud, Ptah, le dieu de Memphis, lui assure la stabilité et la puissance.

On a admis jusqu'ici, sans autre preuve, que le pyramidion de granit devait se placer au sommet de la pyramide, pointe noire au-dessus du revêtement entièrement blanc, comme plus tard dans les tombes de Thèbes, les petits pyramidions au haut des chapelles funéraires. Il est fort possible qu'il en soit ainsi pour celui de Khendjer, bien que, comme on le verra plus loin, certains indices me fassent douter de la valeur absolue de cette attribution.


FIG. 42. — Buste de Khendjer.

Un torse de statuette en granit noir, trouvé dans la même région, ne porte aucun nom, mais la coiffure, et surtout l'uræus au front, désignent clairement un roi qui, en la circonstance, ne peut être que le destinataire du tombeau. Sans être aussi énergique que celle des portraitistes des rois de la XIIe dynastie, la facture est bonne et l'image présente des traits qui rappellent beaucoup ceux des grands souverains thébains avec lesquels il n'est pas impossible que Khendjer ait eu des rapports de parenté.

Un mur de briques dont on peut encore relever le tracé, circonscrivait autour de la pyramide une vaste cour (122 m. sur 126 m.) dont une bonne partie, au Sud-Ouest, en bordure de la vallée, est faite d'un remplissage qui paraît indiquer un changement du plan primitif, un agrandissement au cours des travaux, car il eût été bien facile de choisir dès l'abord, à quelques mètres plus loin, un emplacement sur un terrain entièrement plat. A l'appui de cette hypothèse, on pourrait signaler l'existence dans le terrain remblayé d'un escalier monumental en briques qui va buter dans sa partie inférieure contre les substructures du mur d'enceinte extérieur et ne présente aucune utilité pratique pour l'ensemble du monument. L'escalier enseveli sous le terrain rapporté était pour ainsi dire à l'état de neuf, malgré le peu de résistance des matériaux et un badigeonnage blanc couvrait encore, comme un tapis, le milieu des marches ; il peut donc être considéré comme un ouvrage occasionnel,

immédiatement remblayé après usage, et l'on pourrait émettre l'hypothèse qu'il a été construit en vue d'une visite officielle du roi pendant la construction de sa pyramide, visite au cours de laquelle aurait été décidée la modification du plan primitif.

Dans les pyramides de la XIIe dynastie, la zone nord de la grande enceinte est généralement réservée aux tombes des membres de la famille royale ; il faut croire qu'il en était de même ici, car j'ai trouvé dans cette région trois grands puits aboutissant à des chambres creusées dans un sous-sol particulièrement instable et dont les parois et le plafond sont dans un état de désagrégation qui rend l'exploration difficile et dangereuse. Les sarcophages que contiennent ces tombes sont des monolithes en quartzite grossièrement taillés et qui ne paraissent pas avoir été occupés.

Près de l'angle nord-est du mur se dressait jadis une pyramide dont le noyau de briques a presque entièrement disparu ainsi que le revêtement de pierre, mais dont le tracé est encore visible sur le terrain et les caveaux souterrains à peu près intacts. Vu les dimensions réduites du monument, qui ne mesurait que 25 m. de côté, le système des couloirs intérieurs est simplifié autant que possible ; une descenderie avec escalier, partant cette fois de la face est, aboutit à un palier coupé par deux herses horizontales du type de celles décrites plus haut, après quoi une antichambre donne accès à deux tombeaux, l'un au Nord, l'autre au Sud ; ces tombeaux sont à la dimension exacte des sarcophages placés en contre-bas, avec niche pour la caisse à canopes. Les cuves en quartzite fine, de dimensions ordinaires, sans ornements ni inscriptions, sont ouvertes, le couvercle soutenu contre le plafond par des piliers en maçonnerie, sans aucun dispositif spécial pour les mettre en place au moment voulu, comme dans le tombeau royal.

Il est donc évident que les deux tombes n'ont pas été occupées, mais d'autre part les herses ont été tirées, barrant le passage, opération qui ne devait se faire qu'au moment de la fermeture définitive, d'où une contradiction qui rend difficile la solution du problème. On pourrait penser qu'il s'agit d'une pyramide d'offrandes, mais la distribution des souterrains et le fait qu'on n'a rencontré jusqu'ici aucun monument de cette catégorie auprès des pyramides royales du Moyen Empire paraissent exclure cette explication et je suis porté à croire que nous sommes en présence de tombes réelles, aménagées pour deux reines, princes ou princesses, qui n'auraient pas été ensevelis par suite d'une des crises

politiques fréquentes au cours de cette période, causes de la déchéance d'une famille royale.

Jusqu'ici le roi Ouserkarâ-Khendjer était presque un inconnu, la concordance de ses deux cartouches n'était pas certaine, pas plus que la lecture exacte du deuxième. Nous pouvons maintenant constater qu'il s'agit bien du roi qui, dans la liste du papyrus de Turin, occupe le seizième rang après l'extinction de la XIIe dynastie, immédiatement à la suite d'un groupe de pharaons que nous connaissons par une série de monuments importants, provenant tous de la région thébaine[1]. Faut-il en induire que ceux-ci avaient régné sur la Haute-Égypte, tandis qu'avec Khendjer commencerait une autre série de souverains ayant exercé leur autorité sur la Basse ou la Moyenne-Égypte seulement ? La présence près de Memphis de quatre pyramides, dont celle de Khendjer, d'un type tout nouveau, pourrait le faire supposer, ainsi que la constatation que dans ces pyramides, dans toutes les parties de la tombe où il était de tradition d'employer le granit d'Assouan, cette pierre particulièrement résistante est remplacée par une autre roche non moins dure, la quartzite, rarement employée aux époques antérieures, dont le choix aurait pu être imposé par une rupture des communications normales avec la Haute-Égypte, le lieu d'extraction de la quartzite se trouvant situé dans la Montagne rouge, près du Caire.

Ce sont là des constatations sur lesquelles on peut tout au plus étayer des hypothèses ; il serait également un peu hasardeux de vouloir tirer de la consonance très peu égyptienne du nom de Khendjer la conclusion qu'il était un usurpateur d'origine étrangère, puisque le deuxième cartouche d'un pharaon donne dans la règle le nom qu'il portait avant son avènement, tous ses autres titres et noms étant choisis au moment où il montait sur le trône ; or ces autres noms sont manifestement calqués sur ceux des rois de la XIIe dynastie, comme si Khendjer avait tenu à se réclamer d'eux. Pour le moment, il n'est pas possible de résoudre ces petits problèmes. Nous connaissons la place qu'occupe Khendjer parmi les rois de la XIIIe dynastie, nous savons en outre qu'il régna sinon sur toute l'Égypte, du moins dans la région memphite pendant au moins quatre ans, à ce que nous disent des graffiti tracés sur de nombreux blocs de pierre de la construction par l'administration des carrières au moment de l'expédition des matériaux. Grâce à ces inscriptions, à la place qu'occupent les moellons sur lesquels elles sont tracées, ainsi qu'à une

[1] R. Weill, *Les successeurs de la XIIe dyn. à Medamoud* (*Revue de l'Égypte ancienne* II, p. 144-171).

date peinte sur une des briques du gros œuvre de la pyramide, nous pouvons tirer quelques déductions sur le temps employé pour la construction du monument : à la fin de la première année du règne, toute la partie souterraine devait être terminée ou du moins assez avancée pour qu'on pût commencer à bâtir le noyau central de briques, qu'il fallut près de deux ans pour achever et recouvrir de son revêtement ; pendant les années 3 et 4, on travailla à la chapelle funéraire. Aucun graffito n'est postérieur à cette date de l'an 4 qui est peut-être celle de la mort du roi.

II

PYRAMIDE MÉRIDIONALE

A une centaine de mètres au Sud de la pyramide de Khendjer se dessinait un autre monticule, simple mouvement de terrain, mais dont la couleur gris-noir désignait un monument funéraire royal, que les travaux de reconnaissance révélèrent promptement comme appartenant au même type que le précédent, mais conçu sur un plan beaucoup plus grandiose, et resté inachevé.

Ce qui subsiste du noyau central de cette nouvelle pyramide forme une masse compacte de briques très soigneusement assemblées et jointoyées au sable, masse qui atteint actuellement en certains points une épaisseur d'une douzaine de lits, et dont le côté mesurait 80 m. Au milieu, un énorme entonnoir creusé par les spoliateurs descend jusqu'au faîte des grandes dalles de pierre formant toit au-dessus de la chambre sépulcrale.

Autour de ce massif, un large fossé avait été creusé pour recevoir les fondations du parement de pierre qui devait, comme de coutume, recouvrir le gros œuvre de briques, le maintenir et le cacher en même temps ; les blocs de fondation sont en place, mais il y a tout lieu de croire que le revêtement n'a jamais été construit, car aucune pierre présentant la coupe caractéristique en forme de trapèze n'a été trouvée au cours des fouilles.

La pyramide n'est donc plus, dans son état actuel, qu'une ruine d'intérêt médiocre, mais il n'en est pas de même des locaux qu'elle abrite, la création la plus grandiose qui nous soit parvenue de l'architecture funéraire du Moyen Empire ; même les sépulcres des grands rois de la XIIe dynastie, tels que ceux de Senousrit III et d'Amenemhat III à

Dahchour ne soutiennent pas la comparaison avec celui de ce pharaon inconnu et sans doute éphémère, qui nous est parvenu dans un état de conservation parfait, nous permettant de nous rendre compte de l'habileté technique avec laquelle les constructeurs sont venus à bout de diffi-

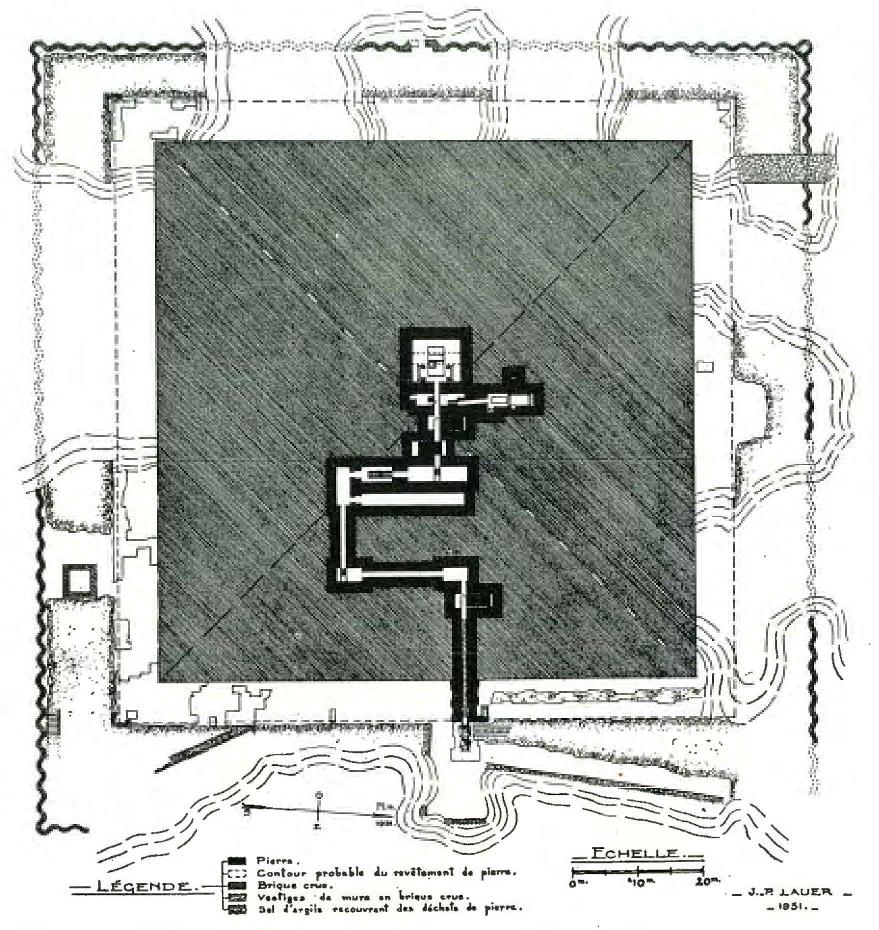


Fig. 43. — Plan de la pyramide méridionale.

cultés qui seraient de nature à faire reculer la plupart des ingénieurs modernes.

Le plan du tombeau rentre dans la même catégorie que celui de Khendjer, mais en plus grand, le développement total des galeries dépassant 150 m. L'entrée du couloir se trouve au milieu de la face est, au ras du sol, l'orifice devant être, après la fermeture, dissimulé sous le

revêtement ; la rampe à marches médianes qui s'enfonce entre deux parois faites de blocs de calcaire blanc, soigneusement appareillés à joints vifs, est juste assez large pour permettre le passage du grand cer-

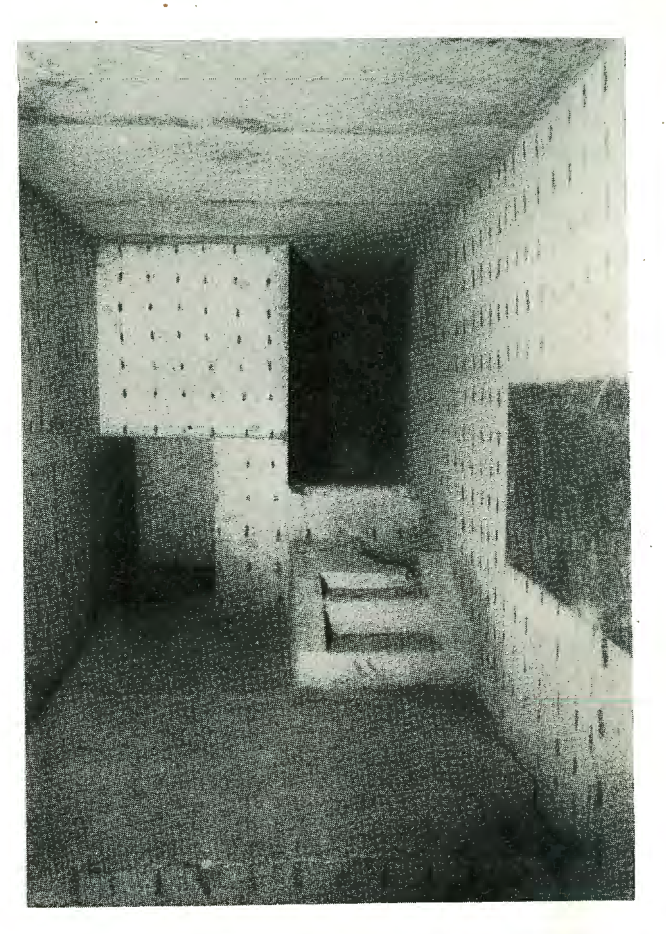


Fig. 44. — Intérieur du tombeau du roi inconnu. Antichambre.

cueil de bois au moment de l'inhumation. Le palier, au bas de la rampe, est coupé par une grosse herse horizontale sur plan légèrement incliné, semblable à celles décrites plus haut, mais qui est restée dans sa position d'attente : au delà, le couloir reprend, avec des dénivellements, des pentes légères, des escaliers et des changements de direction à angles droits, marqués par des élargissements qui ne sont en réalité que

des chambres de manœuvre destinées au transport du sarcophage.

Partout les matériaux sont de première qualité et la construction impeccable ; les parois soigneusement parées sont couvertes d'une sorte de décor qui n'a pu encore être expliqué et ne paraît avoir ni utilité pratique ni sens mystique : une série de petits traits noirs tracés au pinceau et disposés en colonnes sans l'aide d'une règle ni d'un fil à plomb. J'ai retrouvé les mêmes rangées de traits dans le tombeau de Khendjer, mais sur les herses seulement, et sur le revêtement de l'avenue de Senousrit III.

La cinquième section du couloir, dirigée d'Est en Ouest, est de nouveau coupée par deux herses, dont la première seule a fonctionné, et encore sans doute par accident, car elle n'est pas arrivée au bout de sa course. Au delà des herses, on pénètre dans l'antichambre et de là, par un étroit passage, dans la salle funéraire constituée par un seul bloc de quartzite de dimensions colossales (6 m. 20 sur 4 m. 25)[1], évidé de façon à former une véritable chambre au fond de laquelle se dressent le sarcophage et la caisse à canopes, tous deux également taillés dans la masse ; le couvercle du sarcophage est un bloc séparé, reposant sur une banquette réservée à cet effet, celui de la caisse à canopes a disparu. Toutes les surfaces apparentes de cette pierre à grain très fin, soigneusement polies, sont rigoureusement planes.

Les techniciens n'ont pas encore résolu de façon satisfaisante le problème de la mise en place des monolithes colossaux par des hommes qui n'avaient à leur disposition, autant du moins que nous pouvons en juger, que des moyens rudimentaires, puisqu'ils ne connaissaient même pas la poulie ; ici la tâche paraît plus délicate encore que celle de l'érection des obélisques, car il s'agissait non seulement d'extraire et d'amener de la carrière située de l'autre côté de la vallée, à une quarantaine de kilomètres à vol d'oiseau, mais d'installer au fond d'une fosse, à 12 m. de profondeur, un bloc pesant au moins 150 tonnes, et cela dans des conditions d'horizontalité et d'orientation qui sont absolument parfaites.

La couverture est à l'échelle de la chambre ; des trois monolithes de quartzite qui la composent, les deux du fond sont en place, reposant sur le haut des parois de la cuve, au-dessus du sarcophage et de la caisse à canopes ; l'autre est maintenu en l'air par quatre piles en maçonnerie, laissant libre la partie antérieure du tombeau ainsi que le passage menant à l'antichambre, preuve évidente que le destinataire n'a jamais

[1] La hauteur totale ne peut être évaluée ; celle du vide est de 2 m.

occupé son mausolée. Les deux piles de manœuvre, blocs de quartzite posés au haut de deux caissons remplis de sable, ne devaient fonctionner qu'après la démolition des quatre petits supports provisoires, et si elles sont aujourd'hui descendues dans leurs logements, c'est sans doute que le sable aura été vidé par les voleurs. Deux petits puits, aux extrémités de l'antichambre, permettaient d'atteindre l'orifice inférieur des caissons, par où devait s'opérer le vidage.

Autour de la chambre forte, des parois de calcaire et, par places, de granit forment une enveloppe aussi soigneusement construite que les murs des couloirs et servent de base aux dalles épaisses qui couvrent la tombe comme un toit et la protègent du poids de la pyramide.

De la paroi nord de l'antichambre, un étroit couloir mène à une tombe secondaire consistant en un sarcophage de quartzite installé en contre-bas et flanqué d'une caisse à canopes, tombe restée inoccupée et ouverte, comme celle du roi ; le couvercle est posé dans une longue niche au delà de la tête, prêt à être tiré en avant au moment voulu, puis bloqué, comme par un verrou, au moyen d'une haute dalle dressée sur le côté. La couverture est en forme de toit pointu. La présence dans un tombeau royal d'une sépulture secondaire, vraisemblablement destinée à une reine est une innovation contraire à tous les anciens usages.

A l'orifice du couloir, sur la dalle où s'amorce la descente, deux pyramidions de granit gris étaient posés sur un lit de cailloux, c'est-à-dire de façon provisoire, l'un pour ainsi dire achevé et n'attendant plus que le dernier polissage et la sculpture, l'autre en voie d'exécution, portant sur une de ses faces, en lignes rouges, l'indication qu'il devait, une fois terminé, avoir exactement la même dimension que son voisin. Ainsi se pose à nouveau la question de la destination de ces petits monuments, puisqu'il est évident qu'une pyramide ne saurait avoir deux pointes ; d'ailleurs la taille en biseau de la base, dans la majorité de ces pyramidions[1], se prête mieux à une installation sur une surface plane qu'au sommet d'un édifice pyramidal.

Il n'existe devant la pyramide aucun vestige de chapelle ou d'autre édifice analogue, mais seulement des rampes et des installations provisoires, aménagées en vue de l'apport des matériaux ou de l'exécution de divers travaux préliminaires. Par contre, on peut constater, sur tout le pourtour, la présence d'un mur jouant le rôle d'enceinte, construit non plus en pierres de taille, comme autour de la pyramide de Khendjer,

[1] Seul celui de Khendjer présente une base sans biseau, avec un tenon au centre.

mais en briques crues et d'un aspect très particulier puisque, au lieu de former une ligne droite, son plan est entièrement composé de courbes. Ce genre de mur sinusoïdal ne se rencontre en Égypte qu'au Moyen Empire et encore n'en avons-nous que peu d'exemples, dont celui qui nous occupe est le mieux conservé [1] ; l'origine doit probablement en être



Fig. 45. — Mur d'enceinte sinusoïdal.

cherchée dans les petits murets bas qu'on élevait autour des puits [2] pour les préserver au cours du creusement contre l'envahissement du sable amené parfois en quantités considérables par les tourmentes de khamsin si fréquentes au désert ; la combinaison des courbes alternées devait donner à ces frêles protections qui n'avaient qu'une brique d'épaisseur, une résistance suffisante contre la poussée des sables. Appliqué à des monuments beaucoup plus importants, ce système devait se développer et aboutir à la construction de véritables murs de 1 m. d'épaisseur, sur fondations sérieuses et pouvant atteindre une hauteur

[1] Un autre, également à peu près complet, se voit autour d'une des pyramides de Gisr Dahchour (Petric, Wainwright, Mackay, *The Labyrinth, Gorzeh, Mazghuneh*, pl. xxxix).
[2] Somers Clarke et Engelbach, *Egyptian Masonry*, p. 213.

suffisante tout en faisant une très sérieuse économie de matériaux, toujours en raison de la résistance des courbes. Il y a tout lieu de croire que ces murs sinusoïdaux, qui pouvaient être construits très rapidement, étaient provisoires et destinés à être remplacés par des murs de pierre, plus conformes aux principes de l'architecture égyptienne, dès l'achèvement de la pyramide même, comme ce fut le cas pour le monument funéraire de Khendjer où l'on peut voir encore, dans le secteur ouest de l'enceinte, tout contre le mur de pierre, quelques éléments d'un mur sinusoïdal antérieur, en partie recouvert par la nouvelle construction.

Les seules inscriptions recueillies sur place sont des graffiti tracés par les scribes de l'administration des carrières, sur divers blocs de calcaire, identiques à ceux des constructions de Khendjer ; sur ces brefs bordereaux d'envoi, le nom du souverain n'est jamais donné, mais seulement la date, qui se trouve toujours être celle de l'an 3. Nous ne possédons ainsi aucun renseignement précis sur la personnalité du pharaon constructeur et nous devons nous borner à constater, d'après les caractères archéologiques de sa tombe, qu'il doit se situer chronologiquement tout près de Khendjer, qu'il fut assez puissant pour mettre en œuvre un tombeau particulièrement grand et luxueux, qu'il régna au moins trois ans, après quoi il disparut, laissant sa pyramide inachevée et inemployée.

Pour l'identifier, on ne peut guère songer aux prédécesseurs de Khendjer sur la liste de Turin, dont l'activité paraît s'être exercée uniquement en Thébaïde ; son successeur Smenkhkarâ-Mermenfitou par contre conviendrait mieux à la situation telle que nous l'entrevoyons. Le nom de Mermenfitou n'est pas réellement un nom, mais un titre militaire qui pourrait se traduire par « général », ce qui semble indiquer un usurpateur plutôt qu'un roi légitime ; nous ne possédons de ce souverain que les deux statues colossales trouvées à Tanis, qui dénotent un roi puissant, amateur de réalisations grandioses et qui régnait au moins sur la partie nord de l'Égypte. Les noms suivants manquent au papyrus de Turin, de sorte que nous ne pouvons avoir aucune certitude quant à l'attribution de la pyramide à Mermenfitou, mais quelques probabilités seulement. C'est aussi à cette série que devaient appartenir les rois inconnus qui construisirent les pyramides de Gisr Dahchour (Mazghounah), ainsi qu'un autre roi dont le règne dut être bien court, puisqu'il n'eut que le temps de faire creuser une fosse à quelques pas au Sud du monument décrit ci-dessus et d'y faire amener deux ou trois des blocs qui devaient constituer les souterrains de son tombeau.

CINQUIÈME PARTIE

LE NOUVEL EMPIRE

CHAPITRE PREMIER

La XVIIIe dynastie.

Déjà sous le Moyen Empire, l'antique cité de Memphis n'était plus tout à fait, comme pendant la période précédente, le centre incontesté de la civilisation égyptienne et l'invasion des Hyksos ne fit qu'accentuer encore cette déchéance. Les libérateurs du pays étaient originaires de la Thébaïde et leurs successeurs, les Amenhotep et les Thoutmès, établirent leur résidence dans leur petite ville natale et en firent la capitale d'un empire plus étendu que l'Égypte ne l'avait jamais eu, en même temps qu'ils poussaient leur petit dieu local, Amon, au premier rang du panthéon égyptien.

Plus tard, les Ramessides se partagèrent entre Thèbes et une deuxième capitale, Tanis, qui n'était autre que l'ancienne ville forte des Hyksos, Avaris, tour de garde du côté de l'Asie, et progressivement le Delta devint le centre de la vie égyptienne jusqu'au moment où la création d'Alexandrie amena la transformation radicale de la civilisation millénaire.

Pendant tout ce temps, le rôle de Memphis est assez effacé ; il suffit, pour s'en rendre compte, de parcourir sa nécropole où le seul monument important de l'époque est le Sérapéum, l'immense souterrain où l'on

inhumait les taureaux sacrés ; on n'y voit plus un seul mausolée royal, les tombeaux des personnages de qualité sont rares et même les sépultures modestes ne sont pas en rapport avec ce que l'on pourrait attendre d'une ville qui devait malgré tout être encore assez peuplée.

Dans toute la région du désert qui va de Saqqarah-Sud à Dahchour, les anciens explorateurs de la nécropole memphite n'ont pas relevé un seul tombeau du Nouvel Empire, et je n'ai pas été plus heureux dans les terrains où j'ai pratiqué des fouilles. Ce n'est pas toutefois que les sépultures y fassent complètement défaut ; celles qu'on peut attribuer à la XVIII[e] dynastie sont au contraire fort nombreuses, mais si pauvres qu'elles ne comportent aucun caveau, aucune construction extérieure, aucun monument approprié au culte funéraire, tel que stèle ou table d'offrandes.

Ces sépultures apparaissent çà et là, dispersées, dans les environs du Mastabat-Faraoun et de la nécropole de Pepi II, tandis qu'au pied de la pyramide de Khendjer, elles sont groupées de façon à former un cimetière assez étendu, mais disposé au hasard, sans aucun ordre[1]. Les unes et les autres sont à fleur de sol, à une profondeur qui ne dépasse pas 1 m., sans aucun souci d'orientation, ou dans les anfractuosités de dallages ou de fondations démolies.

Les corps ne paraissent pas avoir subi de momification ni avoir été emmaillotés et il est rare qu'ils soient protégés par quelques planches minces formant une sorte de cercueil. Ces pauvres gens portaient sur eux de très modestes parures, des colliers constitués par quelques perles de faïence et un ou deux scarabées grâce auxquels les inhumations peuvent être datées avec certitude, les plus nombreuses remontant à la première moitié de la XVIII[e] dynastie. Les petits objets de toilette déposés près de la tête des défunts sont aussi bien caractéristiques de cette époque, que ce soient des étuis à kohol en bois, en albâtre ou en terre émaillée ou des petits vases de toutes formes, pour onguents ou essences, et dont certains sont de fabrication étrangère, syrienne ou égéenne.

Des poteries de plus grande taille et de formes variées, relativement assez nombreuses, représentaient la vaisselle de table et les récipients pour l'approvisionnement du défunt dont elles entouraient le cadavre. Il est rare que ces ustensiles soient accompagnés d'un autre objet, tabouret, chevet ou miroir. Les statuettes funéraires nommées *oushabtis*,

[1] *Deux pyramides du Moyen Empire*, p. 43-48.

si fréquentes dans les tombes déjà à cette époque, font ici complètement défaut.

Il est curieux de constater qu'à une époque où depuis tant de siècles les idées funéraires n'avaient cessé de se développer en toutes directions avec tendance marquée à assurer à l'âme une survie de plus en plus spirituelle, nous retrouvions dans l'antique capitale toute une classe de la population revenue à des coutumes qui rappellent singulièrement celles des âges préhistoriques ; ici plus rien ne rappelle ni le paradis osirien, ni les dogmes solaires aboutissant à la résurrection dans le monde divin, ni même l'ancien culte des offrandes. Si survivance il y avait, dans l'esprit de ce petit monde, elle ne pouvait être assurée que d'une façon bien précaire et bien végétative.

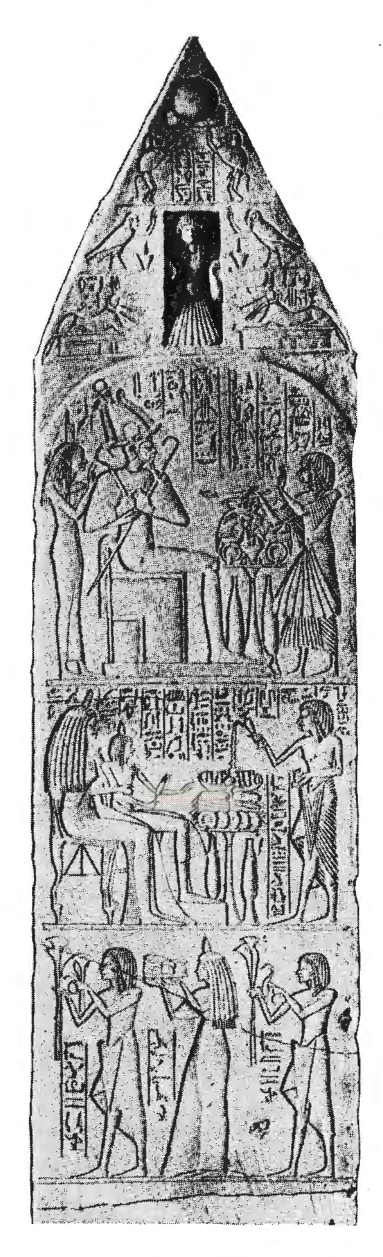
CHAPITRE II

La XIX[e] dynastie.

Les très rares sépultures qu'on peut attribuer à la période ramesside se présentent aussi à fleur de sol et dans les mêmes conditions que les précédentes, sauf celle d'un prêtre de Memphis qui possédait un cercueil en bois peint, des canopes d'albâtre et quelques oushabtis[1]. Il doit cependant y avoir eu dans le voisinage des tombes plus importantes de cette époque, probablement réunies en un groupe dont je n'ai pu retrouver l'emplacement, mais dont plusieurs éléments nous sont parvenus de façon indirecte.

A une date inconnue mais qui n'est peut-être pas très éloignée de nous, ceux qui exploitèrent en carrière les ruines de la pyramide de Pepi II avaient construit à travers le désert des chemins pavés descendant jusqu'à la vallée, en employant pour cela des matériaux de rebut provenant des démolitions. En un point de cette route, près de la pyramide d'Aba, mon attention fut attirée par une suite de dalles plates remplaçant le pavage irrégulier, et je pus constater qu'il s'agissait d'une

[1] *Les pyramides de Neit et d'Apouït*, p. 59.


Fig. 46.
Stèle de Seti.

série de stèles de grandeurs différentes, les unes entières, les autres en plusieurs morceaux, certaines plus ou moins désagrégées par le salpêtre, mais la plupart en bon état de conservation[1].

La collection complète est de dix-neuf pièces provenant toutes sinon d'une même famille, du moins d'un seul groupement d'individus qui ne paraissent pas s'échelonner sur plus de trois ou quatre générations et peuvent donc être considérées comme à peu près contemporaines. Leur facture, loin d'être identique, présente des divergences essentielles, la stèle parfaite de composition, de dessin et de gravure voisinant avec celle gravée de la façon la plus maladroite, à côté d'autres présentant tous les degrés de facture de l'art funéraire. Les sujets représentés sont ceux qui sont courants sur toutes les stèles de l'époque, l'adoration à Osiris, l'offrande funéraire des parents, la procession des membres de la famille. La stèle du scribe comptable des bœufs d'Amon, Seti, qui est la plus grande et la mieux conservée de la série, peut être considérée comme un exemplaire parfait de ce genre de monuments et un des meilleurs produits de la sculpture ramesside.

Ramsès II avait donné à son fils Khamouas, alors héritier présomptif, la charge de grand prêtre de Memphis, avec des pouvoirs très étendus, dont il

[1] *La pyramide d'Aba*, p. 25-32 ; pl. xvii-xxii.

profita pour chercher à rendre à la vieille cité un peu de sa splendeur d'autrefois. Il s'occupa entre autres de restaurer quelques-uns des monuments les plus remarquables de la nécropole, commémorant son travail par une inscription bien visible sur le revêtement même des édifices remis en état ; une partie de ce texte se voit encore sur des blocs du parement du Mastabat-Faraoun, identique à celui, plus complet, qui se déroulait au flanc de la pyramide d'Ounas[1].

A cette même époque, par un contraste assez piquant, on travaillait sur les ruines d'autres pyramides, toutes voisines, non pour les rebâtir, mais pour en exploiter les matériaux de construction ; c'est du moins ce que nous apprend un long graffito tracé sur une pierre à côté de la pyramide de Khendjer par un scribe chargé de la surveillance de ce travail de démolition en l'an 34 d'un roi non nommé, mais qui ne peut être que Ramsès II[2].

CHAPITRE III

Les basses époques.

Le temps des rois tanites, bubastites, éthiopiens et saïtes n'a pas laissé de traces dans les parties de la nécropole fouillées pendant cette dernière campagne, pas plus que celui de la domination des Grecs et des Romains, mais ce doit être entre ces deux périodes qu'il faut situer toute une série de monuments funéraires d'un type nouveau, particulièrement intéressants en ce qu'ils appartiennent à une population étrangère au pays[3].

Dans le cimetière récent qui entoure la pyramide de Khendjer, les sépultures de la XVIIIe dynastie se trouvent enchevêtrées avec d'autres

[1] *Le Mastabat-Faraoun*, p. 12-13. — E. Drioton et J.-Ph. Lauer, dans *Annales du Service des Antiquités*, XXXVII, p. 201-211.
[2] *Deux pyramides du Moyen Empire*, p. 13-14.
[3] *Deux pyramides du Moyen Empire*, p. 49-53 ; pl. xi-xii.

qui ne leur ressemblent que par le fait de se trouver également à fleur de sol. Les corps sont embaumés et emmaillotés, mais de façon si défectueuse qu'au moindre attouchement ils tombent en poussière ; ils sont déposés, avec un petit paquet contenant leurs viscères également momifiés, soit dans de grandes cuves de pierre grossièrement taillées, soit dans de lourds cercueils de bois du type anthropoïde, soit encore dans des caisses en terre cuite rouge d'une seule pièce, assez grandes pour contenir la momie étendue et pourvues d'un couvercle plat au bout duquel se dessine, en relief, une ébauche de tête humaine. C'est ce dernier type qui est de beaucoup le plus fréquent, puisque j'en ai recueilli quelques dizaines d'exemplaires ; il est également le plus intéressant, quelques-uns de ces cercueils d'une exécution si gauche et même si grotesque au point de vue artistique, portant des inscriptions d'une nature spéciale.



Fig. 47. — Couvercle d'un sarcophage araméen.

Il s'agit ici non de textes, mais simplement des noms des morts écrits à l'encre ou gravés à la pointe sur la cuve, sur le couvercle ou sur une sorte d'étiquette volante, en caractères araméens. Beaucoup de ces noms sont purement sémitiques, tandis que d'autres sont égyptiens, et que d'autres enfin ont une consonance plutôt iranienne[1]. Nous apprenons ainsi que les sépultures en question appartiennent à l'une des basses classes de la population de Memphis, d'origine étrangère et parlant encore un des dialectes araméens, mais acclimatée depuis un certain temps déjà, puisque certains de ses membres portent des noms égyptiens. Il est à croire que ces gens ne pratiquaient pas la religion égyptienne, car je n'ai trouvé auprès de leurs momies aucun des petits objets

[1] N. Giron, *Textes araméens d'Égypte*, p. 93-109 ; pl. xiii-xv.

caractéristiques des coutumes funéraires locales, ni ornements de corps, ni objets de toilette, ni meubles, ni poterie, ni oushabtis. Quant à la date de ce cimetière, les caractères archéologiques permettent de la faire remonter vers l'époque perse, aux Ve ou IVe siècles.

C'est très probablement à des gens appartenant à cette même population étrangère qu'il faut attribuer un lot d'objets découverts dans le sable, à peu de profondeur, entre le Mastabat-Faraoun et la pyramide de Pepi, en dehors de la nécropole, dépôt fait ensuite d'on ne sait quelles circonstances. Ce sont des statues en plâtre qui n'ont pas été complètement achevées, les membres indépendants n'ayant pas été ajustés ; elles paraissent être l'œuvre de sculpteurs égyptiens travaillant d'après des modèles étrangers.



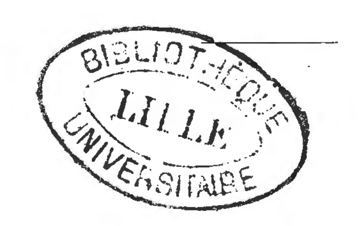
Fig. 48. — Statue d'une déesse asiatique.

Le lot comprenait quatre pièces importantes : une déesse assise, aux formes plantureuses, portant sur la tête une haute tiare ornée de cornes ; deux personnages debout, vêtus de robes longues, dont le sexe est douteux, l'un coiffé d'une sorte de mitre, la tête de l'autre manquant ; enfin une tête d'homme qui paraît devoir s'adapter à un corps de taureau ailé, aujourd'hui disparu[1]. Parmi les *membra disjecta* qui accompagnaient ces figures, j'ai retrouvé les bras des statuettes, bras disproportionnés, sans doute dans le but de donner plus d'importance au geste, qui est celui de la bénédiction dans les images divines du Proche Orient.

Il n'a pas encore été possible d'identifier ces divinités dont les caractères, les attributs, les attitudes se retrouvent dans les représentations assyriennes aussi bien que dans celles de Syrie ; si l'on admet l'hypothèse syrienne qui, à tout prendre, paraît la plus plausible, la date de ces curieux monuments se placerait vers l'époque perse ou au plus tard sous les Ptolémées. Quant à la raison de ce dépôt en plein désert, on ne saurait émettre à ce sujet que des conjectures sans bases sérieuses.

[1] *Annales du Service des Antiquités* XXIX, p. 156-159, pl. ii-iv. — R. Dussaud, dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, séance du 21 déc. 1928. — La hauteur des trois statuettes est de 0 m. 44, 0 m. 35 et 0 m. 34.

TABLE DES MATIÈRES



Imprimé en Suisse.

Mémoires de l'Université de Neuchâtel

I. Georges Sauser-Hall, docteur en droit. *La nationalisation des étrangers en Suisse.* 1914 . . . . Fr. 10.—

II. Henri Spinner, docteur ès sciences. *La distribution verticale et horizontale des végétaux vasculaires dans le Jura neuchâtelois.* 1918. Fr. 12.—

III. Louis-Gustave Du Pasquier, docteur ès sciences. *Le développement de la notion de nombre.* 1921 . . . . Fr. 15.—

IV. Henri DuBois, docteur en théologie. *De Kant à Ritschl, un siècle d'histoire de la pensée chrétienne.* 1925 . . . . Fr. 6.—

V. Jules Le Coultre, docteur en philosophie. *Maturin Cordier et les origines de la pédagogie protestante dans les pays de langue française.* 1926 . . . . Fr. 20.—

VI. Arthur Piaget, professeur à l'Université. *Les Actes de la Dispute de Lausanne,* MDXXXVI, publiés intégralement d'après le manuscrit de Berne. 1928 . . . . Fr. 20.—

VII. Paul Humbert, professeur à l'Université. *Recherches sur les sources égyptiennes de la littérature sapientiale d'Israël.* 1929 . Fr. 15.—

VIII. Otto Fuhrmann, professeur à l'Université. *Les Ténias des Oiseaux.* 1932 . . . . Fr. 25.—

IX. Jean de la Harpe, professeur à l'Université. *De l'Ordre et du Hasard. Le réalisme critique d'Antoine Augustin Cournot.* 1936 . Fr. 12.—

X. René Schaerer, chargé de cours à l'Université. *La question platonicienne. Étude sur les rapports de la pensée et de l'expression dans les « Dialogues ».* 1938 . . . . Fr. 8.50

XI. Otto Erich Strasser, professeur à l'Université. *La pensée théologique de Wolfgang Capiton dans les dernières années de sa vie.* 1938. Fr. 7.50

XII. *Recueil de Travaux publié par la Faculté de Droit de l'Université de Neuchâtel à l'occasion du Centenaire de la Fondation de l'Académie, 1838-1938.* 1938 . . . . Fr. 10.—

XIII. Sophie Piccard, professeur à l'Université. *Sur les ensembles de distances des ensembles de points d'un espace euclidien.* 1939. Fr. 7.50

XIV. Paul Humbert, professeur à l'Université. *Études sur le récit du paradis et de la chute dans la Genèse.* 1940 . . . . Fr. 7.50

XV. Gustave Jéquier, professeur honoraire de l'Université. *Douze ans de fouilles dans la nécropole memphite, 1924-1936.* Avec illustrations. 1940. Fr. 6.—

Ces volumes sont en vente au Secrétariat de l'Université.

Imprimé en Suisse.

Imp. Paul Attinger S. A., Neuchâtel.